

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

La ballade du mauvais garçon

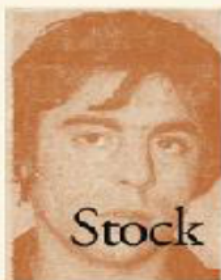
Nan Aourousseau

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nan
Aurousseau

La ballade
du mauvais
garçon



Stock

Nan Aourousseau

La ballade du mauvais garçon

récit

Stock

Illustration de bande : © D.R.

ISBN 978-2-234-07493-4

© Éditions Stock, 2014
www.editions-stock.fr

« En France, l'égalité consiste à
trancher toutes les têtes qui
dépassent. »

Jean COCTEAU

Hier ma voisine est venue prendre le café et m'a dit : « Ma sœur a lu *Bleu de chauffe*. Elle l'a trouvé très bien, elle m'a dit : "C'est Nan, tout simplement, c'est lui, comme s'il était en train de nous parler." »

Encore une fois je me suis rebiffé.

« Tu sais, ce n'est pas si simple que ça, il y a quand même trente-cinq ans de travail derrière cette simplicité apparente... Il ne s'agit pas de langage parlé, il s'agit de l'écriture d'un roman. »

Pour Queneau, l'origine du langage pouvait être le fait d'un type qui avait mal au ventre et qui voulait le dire. C'est pour ça qu'après on a eu les plus grandes difficultés avec les jeux de mots, je suppose ; c'était très sérieux à l'origine, très douloureux certainement, une sorte de cri d'alerte. L'écriture, ensuite, c'est autre chose : le commerce, les Phéniciens, le cunéiforme. C'est comme ça qu'on en est arrivé au roman, un mélange d'huile d'olive en jarre et de douleurs intestines.

Je voyais comme un ciel d'orage dans les yeux de ma voisine, quelque chose faisait naufrage dans ses pupilles dilatées. J'ai hésité avant de lui asséner l'axiome central de mon théorème :

« Un roman, c'est cent pour cent de transpiration et un pour cent d'inspiration. Le souffle, tout est là. De la sueur, du souffle et des larmes, beaucoup de larmes, crois-moi... »

Elle a fait demi-tour et elle est repartie en vacillant. Qu'allait-elle dire à sa sœur ? Que j'étais le genre de type avec des problèmes intestinaux et qui écrivait ses livres avec une boîte de Doliprane ? Possible. Malgré qu'on prenne le temps de leur expliquer, les gens comprennent tout de travers à propos de l'écriture.

Pour *Bleu de chauffe*, ça s'était passé sans douleur. Je l'avais écrit en six semaines, mais quand on me demande combien de temps j'ai mis, je réponds « trente-cinq ans ».

Je venais d'être licencié par ce fameux Dolto¹ et je m'étais mis au chômage afin de pouvoir retrouver mes marques. Cela me prend en général trois ou quatre mois, le temps d'oublier les furieux, le temps

de me recentrer.

Je venais donc de passer plus d'un an à travailler pour Dolto, à la Cramps, une boîte de sanitaires, et je m'étais remis à l'écriture. Je vivais depuis deux ans dans l'Allier, dans la petite maison de mes parents qui étaient morts tous les deux. J'écrivais un roman. Une jeune femme, en ôtant la vieille moquette de la chambre, trouvait une trappe. Elle l'ouvrait, distinguait dans la pénombre un escalier, l'empruntait courageusement et se retrouvait dans un appartement abandonné à l'étage du dessous.

J'avais sans savoir où j'allais vraiment, le roman se nommait *La Trappe*. L'appartement du dessous n'existait pas, la jeune femme habitait au rez-de-chaussée et il n'y avait pas de cave. Dans l'appartement fantôme il y avait un Photomaton et quand on se faisait photographier c'était une autre personne qui apparaissait sur les tirages. Il y avait une porte avec quarante-huit verrous et serrures de toutes sortes. Une vieille porte qu'il ne fallait pas ouvrir, c'était écrit dessus : « N'ouvrez pas cette porte, Danger de mort. » Plus loin, il y avait un tableau avec les quarante-huit clefs... Tout cela commençait très bien mais je ne savais pas où j'allais et je n'aimais pas ça, parce que Jean-Patrick Manchette m'avait bien prévenu : « Faut mâcher mec, bien mastiquer, comme les vaches... » Et là, j'avais rien mastiqué du tout, encore une fois je m'étais lancé à l'aveugle et je me dirigeais tout droit vers du lait caillé, une sorte de purée pleine de grumeaux. J'ai refermé la trappe et laissé la jeune femme toute seule dans son appartement. On ne sait jamais ce que deviennent tous ces gens qu'on abandonne froidement dans un début de fiction. Un jour, quand j'en aurai le temps, je retournerai là-bas. Je pense qu'elle a finalement décidé d'ouvrir la porte aux quarante-huit serrures et verrous. Que pouvait-elle faire d'autre ?

J'en discutais au téléphone avec Marie Laborde, la mère de mon fils. Depuis quelque temps, elle me suggérait de mettre sur le papier toutes ces histoires de chantier que je racontais à table. Ces histoires, parfois dramatiques, pourtant, faisaient rire tout le monde. Tenir le Français la fourchette en l'air à l'heure de manger, ce n'est pas une mince affaire, il faut le reconnaître. Alors je m'y suis mis. Des histoires, j'en avais un nombre assez important parce que c'est velu, le monde des chantiers. Il m'a fallu faire le tri, inventer un scénario, créer des personnages, mettre en place une *tension*. Ce n'est pas un travail si commode qu'on le croit mais après une trentaine d'années de pratique, je ne m'encombrais plus de fadasseries. J'allais directement au but, entraînant mon lecteur là où la gent littéraire ne trempait jamais sa souris : dans le borborygme des vides sanitaires.

Après plusieurs semaines de travail sur le manuscrit, je l'ai envoyé par la poste à un unique éditeur et j'en ai oublié jusqu'au titre dans la minute suivante. Pas envie de me ronger les sangs pendant deux ans en attendant de recevoir une lettre de refus.

Pour les factures le courrier est toujours d'une rapidité exemplaire. Dans mon petit village je recevais depuis la disparition de ma mère des lettres comminatoires en provenance de France Télécom, avec des formules du style « et nous nous saisissons alors de tous vos biens... ». Je n'avais rien, et ce rien je tenais à ce qu'on lui foute la paix. Cette fois, c'était une histoire de Minitel que je n'aurais pas rendu. C'est donc bien remonté qu'en sortant du bureau de poste, je suis passé à l'agence France Télécom de Moulins.

Je me trouvais dans une situation financière délicate. J'avais plus un radis. En ce temps-là, rien ne marchait pour moi. Après avoir envoyé mon manuscrit, il me restait cent cinquante euros. J'avais vendu mon *Encyclopédie des sciences occultes* deux cents euros cash. J'y faisais attention à ces deux cents euros. C'est pour ça que je n'avais envoyé qu'un seul manuscrit, je n'avais pas les moyens de faire plus de photocopies.

J'étais donc assis du mauvais côté du bureau face à un employé modèle de France Télécom. Le genre de lascar à qui il reste tout juste cinq centimètres de pouvoir – la distance entre le haut du champignon et le plancher de sa voiture – et qui s'en sert pour écraser les autres.

« Je ne vous dois rien. Je n'ai plus le téléphone depuis un an, j'ai payé toutes mes factures. Alors vous arrêtez immédiatement toutes les menaces de saisie.

– Il apparaît dans nos livres que vous n'avez pas rendu le Minitel et donc vous nous devez trois cent dix-sept euros vingt-cinq.

– J'ai rendu le Minitel à Vichy, en novembre de l'année dernière. Je vous dois rien. On est d'accord, monsieur ? »

Le mec a tripoté nerveusement sa souris en serrant les mâchoires, il a cliqué plusieurs fois en reniflant et il est devenu gentil.

« C'est exact, vous l'avez rendu à Vichy. Toutes mes excuses monsieur, vous ne nous devez rien.

– Alors voilà ce qui va se passer : je ne veux plus jamais une seule lettre en provenance de chez vous. Je ne vous dois rien et je ne veux plus avoir aucun rapport avec vous. On est d'accord ? Vous l'écrivez sur le dossier : plus aucun courrier à M. Nan Aurousseau à partir du 6 juin 2005. Plus de courrier, plus de menaces. Jamais.

– C'est d'accord monsieur, aucun problème. Vous n'apparaîtrez

plus dans nos livres. »

Il ne se doutait pas qu'il allait un jour apparaître dans l'un des miens.

Je suis rentré chez moi et, dès le lendemain, le 7 juin, j'ai attaqué la reconstruction d'un mur qui s'effondrait dans le jardin.

Le surlendemain, le 8 vers 11 heures, j'ai entendu qu'on m'appelait. C'était le facteur. « Merde, encore des factures », j'ai pensé. Parce que pour moi, facteur et facture, maintenant, ça va de pair. On le savait pas, au départ, que ça finirait comme ça. C'était dans l'étymologie, pourtant.

J'ai vu la tête du facteur par-dessus le portail en chêne.

« Nan, tu as du courrier ! »

J'ai lâché ma brouette et je me suis approché. Il me tendait une lettre à la fenêtre.

« Garde-la, j'en veux pas. Tu commences à me jambonner, Jean-Paul, avec tes lettres de menaces.

– Allez, fais pas l'autruche, ouvre-la, c'est peut-être un chèque... »

En la prenant, j'ai immédiatement identifié le logo de France Télécom. J'allais la déchirer sous ses yeux hagards.

« Arrête, fais pas le con ! il a crié, ils te remboursent peut-être le Minitel. »

Ah merde, j'y pensais plus au Minitel. J'ai sorti la lettre en déchirant rageusement l'enveloppe. C'était pas un chèque. J'ai lu rapidement la lettre avec l'énorme en-tête de France Télécom.

J'ai commencé la lecture de votre manuscrit que je trouve formidable. Merci de me rappeler à mon bureau au 01 49 54 ... Votre lecteur impatient, Jean-Marc Roberts.

« Oh putain, j'ai dit, oh les saloperies ! »

Jean-Paul, il a bien vu que j'allais péter un plomb.

« C'est quoi, qu'il demandait, c'est quoi ?

– Ces pourritures ont détourné mon manuscrit ! Ils ont mon manuscrit chez France Télécom ! »

Il y comprenait plus rien le facteur, j'étais comme devenu fou, je piétinais, je donnais des coups de pied dans le portail, alors il s'est sauvé, il est remonté en courant dans sa petite voiture jaune et il s'est arraché sur les chapeaux de roues pour continuer sa tournée.

Moi, j'avais les boules à mort. Mon manuscrit avait abouti dans les mains d'un bureaucrate de chez France Télécom du nom de

Jean-Marc Roberts. Ni une ni deux, j'ai dégainé le portable et j'ai composé le numéro. C'était un 01, à Paris donc. Les ordures, mon unique exemplaire ! Il allait entendre parler du pays, M. Roberts. Je prononçais pas le « s », je savais pas.

« Allô, France Télécom ? »

– Non, vous faites une erreur monsieur, désolé. »

Oh, mais c'est que je lui ai pas laissé le temps de raccrocher, j'ai enchaîné :

« Vous êtes bien monsieur Roberts ? Jean-Marc Roberts ? » Je prononçais pas le « s ».

« Oui, c'est moi... »

– Alors qu'est-ce que vous foutez avec mon manuscrit dans les mains, monsieur Roberts ? ! ! ! » j'ai crié très méchamment dans le portable.

Il y a eu un silence, et puis :

« Mais d'abord qui êtes-vous, monsieur, c'est quand même vous qui m'appellez, non ? »

– Je suis Nan Aourousseau et je veux savoir pourquoi vous avez mon manuscrit chez France Télécom !

– Nan Aourousseau ? Vous avez reçu mon télégramme ? »

Là, j'ai hésité.

« Vous êtes bien de France Télécom ? »

– Pas du tout, je suis Jean-Marc Roberts (il prononçait le « s »), le patron des éditions Stock. Je viens de finir votre manuscrit, on vous cherche partout depuis hier, on a envoyé des télégrammes à tous les Aourousseau de l'Allier grâce au cachet de la poste parce que votre adresse n'était pas notée sur le manuscrit, ni votre téléphone. Où êtes-vous ? »

J'étais sur le cul. Ce n'était pas du tout quelqu'un de chez France Télécom. C'était le patron de chez Stock à qui j'avais envoyé mon manuscrit avant-hier. Je ne m'étais pas souvenu de son nom, je l'avais trouvé dans une revue littéraire, par hasard, dans *Lire*, un article de Christine Ferniot intitulé : « Comment se faire éditer ? » Je n'avais rien publié depuis les années quatre-vingt, et mon dernier bouquin, édité chez Encre par Gérard Sakon, une novellisation d'un scénario que j'avais coécrit avec Jean-Henri Meunier, n'avait pas marché. Je n'avais plus aucun contact dans l'édition et l'article de Christine Ferniot était impeccable. Elle y parlait d'un certain Jean-Marc Roberts : « Tous les manuscrits qui lui sont adressés directement, auteurs connus ou inconnus, sont posés chaque matin sur son bureau. » Je lui avais donc envoyé le manuscrit sans tenir

compte des dix erreurs à éviter. Je n'avais pas fait de lettre de présentation, et surtout j'avais commis l'erreur 8 : oublier d'inscrire son adresse et son numéro de téléphone. C'était Jean-Marc Roberts que j'avais au bout du fil.

« Je suis chez moi, dans mon jardin, j'étais en train de remollir un mur...

– Est-ce qu'on peut se voir aujourd'hui ?

– Je suis dans l'Allier, monsieur, à trois cents kilomètres. Mon manuscrit vous intéresse ?

– Il faudrait que l'on se voie assez rapidement. Quand pouvez-vous venir à Paris ?

– Est-ce que je peux vous rappeler ? J'ai pas mon agenda avec moi...

– Donnez-moi votre numéro de téléphone, que je puisse vous joindre, parce que nous n'avons pas vos coordonnées. »

Je lui ai donné et on a raccroché.

On était le 8 juin. J'avais envoyé mon manuscrit le 6. Je faisais mentir l'erreur 10 : attendre une réponse dès le lendemain. Qu'est-ce que c'était encore que cette embrouille ? ! Est-ce que quelqu'un ne cherchait pas à me faire du mal ? Je me méfiais énormément de France Télécom. Le cachet de la poste ? Pas mis mon adresse ? J'ai regardé la lettre dans le détail. Il y avait écrit « Télégramme informatique » en tout petit, en haut à droite. Pour moi, un télégramme, ça devait être bleu, de forme trapézoïdale et avec des stops partout. Ça faisait environ quarante ans que j'en avais pas reçu, des télégrammes. Pour moi, le reste, tout ce qui venait de chez France Télécom, c'étaient que des injonctions à payer, avec menaces de me prendre tout ce que je n'avais pas.

J'ai immédiatement appelé Marie Laborde et je lui ai raconté l'histoire. Elle non plus n'en revenait pas.

« Il faut que tu montes à Paris rapidement. »

Elle était marrante Marie, j'avais pas un radis !

J'ai rappelé M. Roberts, en prononçant le « s », et on a pris rendez-vous pour la fin du mois. Ça nous amenait deux semaines plus tard, un mercredi à 16 heures.

Whaou, j'étais vachement remonté du coup. Jean-Marc Roberts m'avait répété au téléphone qu'il voulait publier le livre, il m'avait demandé si je l'avais envoyé à quelqu'un d'autre, j'ai répondu : « Non, j'ai pas envie que mon manuscrit traîne partout. »

C'était pas trop mal embarqué, cette affaire-là. Je ne m'attendais pas du tout à ce que le manuscrit fasse un effet pareil. J'en étais tout

retourné. J'ai quand même terminé le mur et je suis rentré pour me doucher.

Le soir j'arrivais pas à dormir. Je sentais bien que quelque chose venait de changer dans ma vie, je relisais le télégramme. *J'ai commencé la lecture de votre manuscrit que je trouve formidable...* Ça voulait dire qu'il m'avait écrit avant même de le finir.

Cette nuit-là, je n'ai fait que ressasser le passé. Les années de prison d'abord, puis ma sortie et ma grande histoire d'amour avec Marie et les livres faits en commun. Les années passées à faire mes films ensuite, sans budget ni soutien, jamais rien qui marche vraiment, tout au forceps et les conditions de vie les pires qu'on puisse imaginer : la rue, les squats, les gares, dormir dans des voitures, dans un camion aménagé, se faire virer *manu militari* d'un petit appartement sans eau ni électricité, se faire piquer sa machine à écrire, perdre une malle pleine de manuscrits et de scénarios, résister à la tentation de remettre la main sur un calibre, se tenir à l'écart des amis voyous, lâcher prise, renoncer à des projets sur lesquels vous avez travaillé trois ou quatre ans parce que le CNC² vous refuse l'avance sur recettes, qu'on ne vous donne pas l'aide à l'écriture ni l'aide au développement, parce que vous ne connaissez personne, parce que vous n'avez aucun réseau. Placé devant l'obligation de travailler de temps à autre dans le bâtiment pour m'acheter des chaussures, j'y allais à reculons. Je ne supporte pas d'avoir quelqu'un sur le dos qui me dise : « Fais ci, fais ça, va là-bas, reviens, retournes-y, n'y retourne pas... »

J'avais donné grave depuis mes premières condamnations. En prison, vous n'avez pas le choix, vous êtes comme un chien, vous faites où on vous dit de faire, vous n'avez pas la clef de la porte. Ce n'est pas vous qui décidez à quelle heure et quel jour vous devez être propre. À Savigny, au centre de redressement, on nous obligeait à assister au lever du drapeau. Chez Dolto, j'avais tenu dix-huit mois, allongé sous les baignoires, la gueule dans le siphon. Il me faisait bouger tout le temps, Dolto, va là, reviens, fonce là-bas, il m'en avait fait baver parce que je voulais pas démissionner. Je voulais qu'il me vire, même pour faute grave. En démissionnant, je pouvais mettre une croix sur les Assedic, alors que toute ma stratégie de survie était fondée sur mes droits sociaux. Il a quand même fini par me virer et je lui ai bien réglé son compte dans *Bleu de chauffe*, justement. Oh, pour ça, j'avais un beau parcours de galérien derrière moi.

Un bon lit, une bonne couette, une salle de bains correcte et pourquoi pas un peignoir en coton, j'y avais bien droit, moi aussi,

après toutes ces années démentes. C'est avec les nanas surtout que j'avais ramassé. Les visages, les grimaces, les cris de jouissance et la haine, les masques défigurés, les sexes offerts comme des fruits, les bouches pleines de miel et de fiel, la jalousie, la perfidie, la bêtise, l'idiotie, le découragement, l'abandon, enfin les batailles physiques, les gifles que j'ai données, les coups de couteau que j'ai reçus, les lieux saccagés, pillés, les affaires jetées par les fenêtres, les insultes après les mots d'amour, l'alcool mauvais au petit matin dans des ruelles dégueulasses, l'amour sous les portes cochères, à l'arrache, avant qu'une concierge mal baisée vous balance un seau d'eau froide en plein orgasme, en traitant la nana de « chienne en chaleur » qui doit « aller faire ses saloperies ailleurs ».

Maintenant je vivais tout seul, je me disais que je n'étais pas fait pour vivre à deux. J'avais essayé à plusieurs reprises et ça s'était toujours mal terminé. Je n'inspirais pas confiance, je crois, je n'apportais aucune sécurité. L'affectif ne suffit pas. Quand vous avez un parcours comme le mien, il n'y a que vous qui ayez confiance en vous. Les autres doutent. Si vous les écoutez, vous baissez les bras, vous rentrez dans le rang des individus qui continuent de marcher mécaniquement comme des poulets à la tête tranchée. Moi j'écoutais personne, je traçais ma route de tout mon cœur. Jamais un découragement, et surtout un seul objectif en tête : ne jamais adopter une attitude régressive, allez jusqu'au bout de mes ambitions quels que soient les sacrifices que je devais faire pour cela. Et si j'échouais au bout du compte et des années, eh bien je n'aurais rien à me reprocher. Ce serait le destin, les conditions historiques ou tout ce qu'on peut imaginer d'autre, mais pas ma faute si je ne parvenais à rien.

Après la prison, je tenais à une liberté totale de mes mouvements. Enfermé pendant des années, j'avais pris conscience que le plus important dans la vie, c'est le temps, et je ne tenais pas à vendre le mien au prix où on me l'achetait sur le marché du travail. Je préférais rester sur le trottoir, dormir sur un banc. J'étais pour le partage complet du travail, moi, je laissais toute ma part aux autres.

Pourtant, tout avait bien commencé à ma sortie de prison en 1974. J'avais rencontré Marie Laborde et on s'était mis ensemble, on avait écrit *Parole de bandits* qui avait été publié l'année suivante aux éditions du Seuil, puis *Une vie de cheval* chez Belfond deux ans plus tard. Et patatras, quelques années plus tard elle balançait mes affaires par la fenêtre.

C'est pas facile de vivre avec un type qui a passé toute sa jeunesse en prison. En sortant, il a besoin de se défouler. Tout ce que les hommes de son âge ont fait, lui il n'y a pas goûté, alors bien sûr il

dérive, il fait des conneries. Le plus dur pour moi aura été de m'arracher à l'emprise des voyous. Ces gars-là m'attendaient pour remonter sur des affaires. En guise de cadeau de sortie, Jacky le Bordelais m'avait tendu une arme, un Colt Detective Special deux pouces. Un petit calibre au canon très court qui se dissimulait facilement. J'avais refusé. Il avait été vexé Jacky, il ne comprenait pas, il avait du mal à accepter. Pour lui, un youvoi restait toute sa vie un voyou. Moi j'étais barré sur une autre route. J'écrivais, je lisais Kafka – « Écrire, c'est bondir hors du rang des meurtriers » –, j'avais rencontré Marie, je fréquentais des gens différents. J'en avais soupé, des voyous et du cercle étroit dans lequel ils tournaient quand ce n'était pas dans la part de brie des courettes de Fresnes.

En ce mois de juin 2005, je n'avais plus d'amis. Tout s'était délité au fil du temps et j'étais retourné à ma solitude avec philosophie. J'étais un spécialiste dans ce domaine. Ma mère venait de mourir pendant la canicule et j'étais resté dans sa petite maison en Auvergne. Je dormais dans le grenier, sur un matelas posé à même le sol, je m'éclairais avec une bougie. En hiver, le toit n'étant pas isolé, je me réveillais le matin avec de la neige sur le duvet.

Ce soir-là, allongé sur mon matelas, les mains derrière la tête, je regardais les ombres qui jouaient dans les poutres et j'avais le cœur qui battait très fort.

Comme dissimulé dans une nappe de brouillard, le passé resurgit parfois soudainement tel un fantôme que vous alliez écraser en marche arrière. Comme un noyé qui revient vers la vie, tout mon passé défilait dans ma tête. Des images de mes films, des fictions, se mêlaient à la réalité. J'avais pris le télégramme de Jean-Marc Roberts avec moi. Ce télégramme agissait comme une drogue très douce. *Merci de m'appeler...* Je n'étais pas du tout habitué parce qu'en France, dans la littérature et le cinéma, c'est plutôt : « Il est en réunion, rappelez-le. » Et quand vous le rappelez, il est « en rendez-vous à l'extérieur ». Là aussi, j'avais beaucoup donné. Écœuré, je n'appelais plus personne.

Bientôt il faudrait que je dégage de cette maison, mes cinq frères et sœurs voulaient vendre. D'ici quelques mois, j'allais me retrouver à la rue. Est-ce que ce télégramme n'allait pas tout changer ?

Ma vie est un chantier. Port du casque obligatoire. C'était au départ l'incipit³ que j'avais choisi. Et puis, après réflexion, j'avais commencé le livre par là où je devais le finir, le télégramme de Jean-Marc Roberts.

On était en juin, j'allais monter à Paris pour signer mon contrat avant les vacances, peut-être m'acheter une voiture si je me

défendais bien pour l'â-valoir. À ce moment-là je roulais dans la vieille 4L de mon père, avec la radiocassette accrochée au tableau de bord par un tendeur. Aller chez le coiffeur et m'acheter des chaussures neuves me semblait capital, puis descendre à Uzès avec la voiture et emmener mon fils à la pêche au brochet en Norvège, voilà ce que j'allais faire.

Je me suis mis aussi à repenser à toutes les femmes que j'avais connues. À Malika surtout, avec qui j'avais vécu dans mon J7 garé au métro Glacière. J'y repensais, parce que notre histoire avait très mal tourné, encore une fois, à cause du logement.

Je revoyais son beau visage émacié, ses yeux noirs de magicienne et diseuse de bonne aventure. Tout s'était achevé bêtement, un soir d'hiver, en décembre 1992.

1- Voir *Bleu de chauffe*, Stock, 2005.

2- Centre national du cinéma et de l'image animée.

3- Mot savant qui fait un peu frimeur et qui veut dire le commencement, la première ligne d'un livre.

Ce matin-là, je m'en souviens bien, j'avais tiré le lourd rideau rouge d'un coup sec et c'était merveilleux. Tout l'habitacle du J7 baignait dans une lumière blanche de rêve. Pourtant, c'était loin d'en être un. J'étais nu, il faisait froid et le pare-brise de la camionnette était recouvert d'une épaisse couche de neige. Je suis resté quelques secondes sans bouger. C'est le froid qui m'a fait réagir. Je suis retourné dans la partie aménagée du J7. Dans le fond, sur la couchette, Malika était réveillée, mais elle restait bien enfouie sous les couvertures. Je voyais juste ses deux yeux verts qui brillaient.

« Il a neigé, c'est tout blanc, regarde... »

J'avais laissé le rideau ouvert. Un rideau en velours rouge avec des pompons dorés. Il venait d'un ancien hôtel avenue de l'Opéra. Ils avaient largué tout le matériel pour rénovation et j'avais acheté la paire de rideaux cinquante balles aux puces de la porte de Montreuil.

« T'as vu cette lumière que ça fait ? C'est beau, non ? »

Malika n'avait pas l'air d'apprécier autant que moi. Elle en avait marre de la galère.

J'ai ouvert l'armoire et j'ai sorti des fringues pour m'habiller. Elles étaient glacées. Je n'avais pas installé de chauffage dans le J7, trop dangereux. Entre mourir de froid ou crever asphyxié, je n'avais pas hésité. J'avais trouvé les portes de l'armoire dans une benne, de belles portes en chêne, anciennes elles aussi. Avec les rideaux rouges et la petite écritoire elle aussi en chêne, tout ça avait de la gueule. J'avais également mis du parquet et un évier en inox avec pompe à eau, puis isolé la carrosserie avec du polystyrène et du contreplaqué marine. On vivait là-dedans depuis quelques mois suite à notre expulsion d'un squat dans le V^e.

Une fois habillé, j'ai ouvert la porte latérale. Il était aux environs de 7 heures. Le J7 était garé sous la ligne de métro aérien, à la station Glacière. Il avait neigé pendant qu'on dormait. Tout était

blanc aux alentours. Les voitures roulaient au pas sur le boulevard Auguste-Blanqui. Je suis descendu pour aller vider la pisse dans le caniveau, on pissait dans un seau. Le J7 était recouvert de neige, mais on pouvait encore lire « SOLO MOTOCULTURE TRONÇONNAGE » sur la carrosserie grise. Je l'avais acheté trois mille francs à un paysan de Saint-Jean-du-Gard qui s'en servait pour transporter du foin.

Quand je suis remonté, Malika s'était levée et habillée. Elle avait passé un jean et deux pulls. Elle était mince, les cheveux tout noirs, la peau douce et blanche comme du lait. Elle avait allumé le camping gaz et faisait chauffer de l'eau pour le café. On s'est embrassés tendrement. J'ai essayé de la réchauffer, de lui remonter le moral, mais je sentais qu'elle était au bout, qu'il fallait que ça change rapidement. Quelque chose brillait pour moi au bout du chemin mais pour elle l'horizon semblait bouché.

On buvait notre tasse de café assis sur le lit, une grande planche qui tenait tout le fond du J7. Là aussi, il y avait un rideau rouge pour la lunette arrière. Elle a reposé sa tasse, a retiré ses boucles d'oreilles et la petite chaîne en or qu'elle portait autour du cou. Elle me les a données.

« Tiens, va rue des Blancs-Manteaux. N'accepte pas en dessous de mille francs. »

Je les ai prises, je les ai mises dans ma poche. Notre petit nid était glacial. J'ai fini ma tasse de café, j'ai regardé ma machine à écrire sur l'écritoire, j'ai ôté la feuille qui était restée dans le rouleau, je l'ai glissée avec d'autres dans une chemise, j'ai fourré le tout dans un sac en plastique pour le protéger de la neige, Malika a enfilé son blouson, moi ma veste doublée de la marine française, et on est sortis.

Malika, je l'avais rencontrée simplement à la terrasse d'un café de la rue Mouffertard, j'habitais dans le V^e arrondissement à l'époque, dans un squat. On avait discuté et je l'avais trouvée très belle. Le soir même, elle emménageait avec moi. Elle vivait comme séquestrée chez un flic dans un pavillon de banlieue. Il lui avait promis des papiers et il la tenait comme ça, dans l'attente. Il en profitait et la brutalisait. Quand j'ai su ça, je lui ai dit : « Tu démenages ce soir ; je viens avec toi, s'il s'en mêle je lui défonce la gueule. »

Mon squat était propre, un deux pièces cuisine sans électricité mais dans un immeuble assez chic. On n'a pas couché ensemble tout de suite. J'ai d'abord dormi dans le salon et elle dans la chambre. Et puis, je ne sais plus comment on s'est débrouillés, mais ça n'a pas

tenu très longtemps cette histoire de chambre à part. Peu après on dormait dans les bras l'un de l'autre. On enlevait nos chaussures pour entrer dans la chambre et on faisait l'amour sans arrêt.

Un mois plus tard, les flics sont venus nous expulser et on s'est retrouvés à la rue. J'ai acheté le J7, je l'ai aménagé et on s'y est installés.

Par ce petit matin froid de décembre au métro Glacière, j'ai donc sauté par-dessus le composteur et Malika est passée par en dessous. Elle changeait à Place-d'Italie, elle travaillait dans le XVI^e. Elle s'occupait d'une vieille dame impotente, elle l'aidait toute la journée, la promenait dans un parc, lui faisait les courses et la cuisine.

Malika est descendue avec un flot de gens pressés.

« À ce soir, ma chérie ! »

On s'est regardés, elle a disparu et des gens sont montés. J'étais debout près de la porte qui s'est refermée. Le métro a quitté la station. J'allais dans le XX^e. C'est là-bas que je prenais mon petit-déjeuner. Je lisais le journal et passais mes coups de fil. J'allais dans un bar tenu par un ami d'enfance, un ami du temps des voyous, un ex-braqueur reconverti dans la licence IV.

Quand je vivais dans mon camion, les braquages et les années de prison, ma sortie, ma rencontre avec Marie Laborde, mes premiers bouquins, mes premiers films, tous ces événements sur lesquels je vais revenir dans ce livre, étaient déjà loin derrière moi. Ces sédiments sur lesquels poussait ma vie m'avaient amené là, au métro Glacière, à survivre dans un J7 dégingué avec une jeune femme sans papiers. Je gardais malgré tout un moral d'airain.

J'avais laissé Malika à Place-d'Italie et continué sur la ligne Charles-de-Gaulle-Nation par Denfert. Mon regard passait de l'un à l'autre des occupants du wagon dans un balayage semi-conscient, quand mes yeux se fixèrent sur l'avant-bras d'un homme assis sur un strapontin. Un tatouage, un calvaire, avait capté mon attention. Je restai comme ça quelques secondes avant de réaliser que je connaissais ce calvaire. Ce genre de tatouage artisanal, fait au noir de fumée dans une cellule entre les rondes, ne s'oublie jamais parce qu'il est imparfait, maladroit, unique. Je cherchai le visage de l'homme masqué par les autres voyageurs et quand je l'ai enfin vu, je l'ai tout de suite reconnu. C'était mon ami Jeannot que je n'avais pas revu depuis ma libération de la centrale de Loos, il y avait de ça vingt ans. Il était affalé sur son strapontin avec un sac à dos. Un sdf.

Je me suis dirigé vers lui et je lui ai posé la main sur l'épaule. Il a levé les yeux.

« C'est toi, c'est Nan ? »

Il avait beaucoup changé. Ses cheveux noirs étaient maintenant blancs et ternes, ses yeux hier farouches reflétaient une sorte d'abandon à la fatalité, une lassitude définitive.

« Où tu vas comme ça ? »

– Je vais au bout de la ligne et je reviens. Je reste au chaud. Et toi, toujours avec Marie ?

– Hélas non, on s'est séparés, elle vit dans le Gard maintenant. »

On a parlé de tout vite fait. Il avait lu *Flip Story*, mon troisième livre, un pastiche de *Love Story*, que j'avais publié en 1978. Il l'avait volé à la Fnac et ça l'avait vachement déçu.

Pour moi, *Flip Story*, ce n'était qu'un exercice de style, une façon de me faire la main. J'avais quand même été édité, et pas à compte d'auteur, ce n'était donc pas si nul que ça. Mais j'avais autre chose dans les tripes et c'est ça qu'il devait attendre, Jeannot.

Il m'a suivi à l'Abadidon. C'était comme ça qu'il avait appelé son café, mon pote, parce que sa femme disait toujours : « Ah, bah dis donc ! » Il essaierait d'en faire un café culturel, quelque chose de différent. Ensuite, les machines à sous arriveraient, la coke à gogo, le délire dans le rade fermé jusqu'à 6 heures du matin et le dépôt de bilan.

On n'en était pas encore là. Une fois assis, Jeannot avait posé son sac à dos sur ses genoux.

« Je crois que je vais te surprendre. »

Il a ouvert le sac et en a extrait de gros cahiers Clairefontaine qu'il a posés sur la table.

« Tu reconnais ? »

Les cahiers étaient aussi inoubliables que son tatouage. Ils étaient vieux, tachés, déchirés par endroits, de la cire de bougie, du vin... Malgré tout, je les ai reconnus tout de suite. Les cahiers de Fêlure ! Il les avait gardés à travers toutes ses galères, à travers tous ses squats, ses nuits sur les bouches du métro, dans les gares.

« Ça te la coupe, hein ? ! »

Je ne pouvais plus parler. En effet, ça me la coupait. J'avais complètement oublié toute cette histoire. J'ai ouvert un des cahiers. Nos poèmes, nos textes, tout ce que nous écrivions dans nos étroites cellules de Loos, tout était là, recopié soigneusement, jour après jour, année après année.

« Tu te souviens de ton premier texte en prose ? »

– Non.

– *La Tiare et l'Hermine*, ça ne te dit rien ?

– Non.

– C'est le premier texte du troisième cahier. Il est de toi.

– *La Tiare et l'Hermine* ?

– Oui. C'est une scène de cour d'assises, avec le pape.

– Ça m'étonne pas de moi ! »

Il y avait quand même une dizaine de gros cahiers Clairefontaine, les gros avec la reliure collée, avec la marge aussi. On respectait la marge, apparemment.

« Ouais, Fêlure. C'est loin tout ça. Allez, viens, on se casse, j'ai des trucs à faire. »

Fêlure, la lézarde dans le mur, le Z, ça commençait comme fémur et ça se terminait comme serrure, c'est pour ça qu'on avait choisi ce mot-là. Oui, c'était si loin tout ça.

Dehors, il faisait froid. La neige tombait, épaisse, lourde. Le quartier n'avait pas beaucoup changé. Oh, pauvres de nous devant l'église Saint-Germain-de-Charonne ! À chaque pas, des souvenirs voletaient autour de moi comme de la poussière d'or. Ah, la belle époque les années soixante ! Ça sentait encore le lilas à la porte du même nom. Il n'y avait pas le périphérique. Il y avait « la zone », une bande de terrain entre Paris et la banlieue. Un terrain d'aventures parfait pour des gamins comme nous.

Jeannot m'a suivi. On a été rue des Blancs-Manteaux pour mettre les bijoux de Malika au mont-de-piété. J'en ai tiré mille francs. Puis j'ai emmené Jeannot dans un grand magasin et je lui ai acheté un jean, une chemise et une paire de baskets. Il restait plus beaucoup, après ça. Je lui ai dit de venir taper au camion le matin à Glacière, parce que là j'avais plus le temps, j'avais rendez-vous avec un producteur sur les Champs-Élysées.

On s'est quittés là-dessus. Pauvre Jeannot avec ses cahiers en lambeaux. Je n'avais pas vieilli comme ça, moi. Je faisais du sport, de l'aïkido, je ne fumais pas, ne buvais pas. Lui, c'était un petit vieux maintenant, le foie certainement pourri par les drogues et l'alcool, la cervelle brûlée par l'acide. Mais quand même, j'étais touché par les cahiers, qu'il les ait gardés avec lui, trimballés partout.

Ça n'a rien donné, mon rendez-vous avec le producteur. Il me parlait de David Lynch, il venait de signer trois films avec lui. Il avait pris une feuille de papier et un stylo.

« C'est quoi le titre de ton film ? »

Je lui ai dit, il l'a écrit sur la feuille.

« C'est toi qui veux le réaliser ? »

J'ai répondu oui. Il a écrit mon nom en dessous du titre, « un film de Nan Aourousseau ».

« Qui est l'acteur principal ? »

J'ai donné le nom d'un inconnu. Il l'a écrit sur la feuille.

« L'actrice ? »

J'ai dit qu'il n'y avait pas d'actrice. Il a eu l'air étonné.

« Il n'y a pas d'histoire d'amour ? »

J'ai dit non, c'est un huis clos psychologique, l'histoire d'un homme enfermé dans ses obsessions.

Il a fait une grimace. Mauvais signe, je me suis dit.

Il a lu à haute voix ce qu'il venait d'écrire, puis il a fait une boule de papier avec la feuille.

« Trois entrées sur Paris surface », il a dit en balançant la boule de papier dans un petit panier de basket accroché au mur.

Il a raté son coup et la feuille de papier est restée sur le parquet. J'ai repris mon synopsis et je suis parti. Il avait écrit mon nom sur une feuille, il avait écrit mon titre, le nom de mon acteur et il avait fait une boulette de tout cela qu'il avait jetée contre le mur. C'était cuit pour mon film.

On était en plein hiver, les Champs-Élysées ruisselaient de guirlandes lumineuses. Je continuais à m'occuper de mon film *Approche*, mon premier long métrage. Il était sorti dans une seule salle, à Belleville, sans publicité mais il avait été sélectionné dans plusieurs festivals à l'étranger. Malika était allée le voir et elle ne l'avait pas aimé. Trois types enfermés dans un blindé pendant une guerre atomique, ça ne l'avait pas émue. « Pourquoi est-ce qu'ils sont sales comme ça ? » C'était tout ce qu'elle avait trouvé à me dire. Elle aimait les beaux décors, les gens bien habillés, les femmes très fardées et pleines de bijoux.

Il neigeait toujours. Les Japonais photographiaient l'Arc de triomphe. J'avais laissé mon vieil ami Jeannot quelques heures plus tôt à l'autre bout de Paris. Où allait-il passer Noël ? Dans la rue ? Et moi ? Dans le J7 avec Malika ? Ma veste de la marine me tenait chaud. Je remontais à pied les Champs. Arrivé près du rond-point, j'ai remarqué un sdf allongé par terre contre un arbre. Il était tête nue et la neige commençait à la recouvrir. Sur le trottoir, les gens circulaient sans le regarder. Il allait attraper la mort avec ce froid. Il était tout rouge, certainement ivre, il ne se rendait pas compte. Je

me suis approché, je l'ai secoué, il a ouvert les yeux. Je lui ai parlé, je lui ai demandé s'il avait une casquette, quelque chose pour se couvrir la tête. Il m'a dit non. Tout autour de nous, les gens vaquaient à leurs affaires, ils entraient et sortaient des magasins les bras encombrés de cadeaux pour les fêtes et montaient dans de grosses berlines aux vitres fumées. J'étais bien embêté, je ne pouvais pas le laisser comme ça. Je l'ai aidé à mieux s'installer contre l'arbre et je suis remonté vers le Monoprix. J'ai trouvé une sorte de chapka fourrée pas trop chère. J'y ai laissé mes dernières thunes et je suis retourné lui poser la chapka sur la tête. Il me regardait sans comprendre, mais moi j'étais sûr qu'il tiendrait le coup avec ça sur le crâne. La chaleur se barre en majeure partie par la tête et ce type-là n'avait plus de cheveux. Je l'ai laissé comme ça, appuyé contre l'arbre. La nuit commençait de tomber.

Jeannot, ce jour-là, c'est la dernière fois que je l'ai vu. C'est un autre ami qui m'a appris sa mort, il y a deux ans. Il est mort de froid dans la rue, fragilisé par les drogues et l'alcool. Je me demande bien ce que sont devenus les cahiers de Fêlure. Personne n'est venu réclamer ses affaires, je suppose.

Il avait eu un fils, Jeannot. Il le voyait peu. Il en souffrait, lui aussi. Il l'aimait, son fils. Il est comédien maintenant, le petit Julien. Un bon comédien, il tourne beaucoup, des histoires de banlieue. Il fait des pubs aussi. Il a jamais donné dans le braco lui, Jeannot avait dû lui dire pour Fleury, pour Loos. Moi, j'en ai jamais beaucoup parlé avec mon fils de ces années-là. Les pères et les fils ne se parlent pas beaucoup, je crois. Moi, je ne parlais de rien avec le mien. Il était d'origine paysanne mon vieux. La Beauce. C'étaient des taiseux là-bas. Acharnés à atteler les bœufs et à charger des tombereaux de pierres pour Chartres, ils rentraient morts de fatigue, avalaient la soupe en silence le soir et quand, en bout de table, le père fermait son couteau, ils allaient tous se coucher en traînant les pieds. Nous, rue des Maraîchers, dans les années soixante, on n'avait pas la douche, juste un évier et pas d'eau chaude. Quand mon père rentrait du boulot après s'être bien murgé au bistrot du coin, il se finissait au gros rouge en monologuant ses délires jusqu'à plus d'heure. J'en profitais pour sauter par la fenêtre et aller rejoindre mes potes à la porte de Montreuil. Et même s'il m'avait questionné, je lui aurais répondu quoi ? Que j'étais devenu un petit voleur ? Que je cambriolais les fleuristes pendant qu'il débitait ses souvenirs de guerre ?

En 1967, après l'expulsion, mon père, je ne le voyais plus. J'étais barré à fond dans ma dérive avec mes copains. Je m'étais réfugié chez les frères Marliot, rue des Haies. Jacky le Bordelais s'était joint à nous. Toute la bande logeait là-haut, dans le deux pièces que la mère avait abandonné aux deux frangins. Je passais encore parfois devant le 83 de la rue des Maraîchers et nos affaires étaient toujours là, de plus en plus pourries sur le trottoir. Les gens s'étaient servis, mais c'étaient des affaires de pauvres, ça ne valait pas grand-chose. Quand j'avais envie de lire, je reprenais des BD, mais ça ne m'intéressait plus beaucoup. Je n'avais qu'un livre en ce temps-là, un gros livre, une bible : *Les Irréductibles*, de John Toland. C'était toute l'histoire des braqueurs américains, Baby Face Nelson, Dillinger, Machine Gun Kelly. Le Bordelais ne lisait pas, lui, il pensait aux braquages, méditait des coups. Enfermé dans ses obsessions comme un fauve dans sa cage, il tournait en rond dans la chambre, les mains dans le dos. On aurait dit qu'il attendait l'heure de la promenade en cellule.

On vivait comme une petite tribu rue des Haies, tous entassés, en marge et avec nos nanas en prime. De grands matelas au sol et une cuisine primitive à l'abandon, tout juste bonne pour se faire chauffer du Nescafé, une habitude du Bordelais. Il était bien en avance sur nous Jacky, déjà profondément enfoncé dans la criminalité. On l'avait rencontré à la station de métro Porte-de-Montreuil où on traînait parfois. On restait là à regarder les gens monter et descendre des rames, on abordait les jeunes filles, on leur foutait la trouille. Dans le quartier, les mères les avaient bien prévenues : ne dépassez jamais le métro Maraîchers, c'est plein de petits voyous après. On était pris pour des serpents à sonnette, une espèce dangereuse qui se planquait dans les caves sur des matelas crasseux pour dévoyer les filles du quartier. Filles du quartier que les parents avaient du mal à tenir parce qu'on venait la nuit siffler sous leurs fenêtres pendant qu'ils dormaient écrasés de fatigue en rentrant de l'usine.

Le Bordelais nous avait abordés en souplesse. Il était en cavale et cherchait des complices. Il avait bien vu qu'on était des voyous, il

s'y connaissait, il avait déjà fait de la prison. Fort du Ha, cachot et tout, puis évasion à dix-sept ans. Il avait des yeux d'un bleu qu'on ne peut jamais oublier. En réalité, c'était un gars de l'Est, Jacky le Bordelais c'était un faux nom, mais il imitait parfaitement l'accent du Sud. Dès le départ, il nous avait blousés en inventant une identité, il avait pas confiance et ça m'a fait mal plus tard, quand j'ai appris qu'il ne croyait qu'en lui. Il était intrépide, joyeux, un sang-froid incroyable pour un gars de dix-huit ans, à côté de lui on était des petits rigolos. Au fort du Ha, il était au cachot, au mitard, mais il s'était fait copain avec un maton et il lui avait passé un mot pour sa mère. Il lui demandait un peu de fric pour du tabac. Le maton lui avait rapporté la réponse : « Tu peux crever. » Elle était dingue, sa mère. C'est depuis ce petit mot qu'il avait décidé de tuer. Il tuerait à la première occasion, si quelqu'un se mettait sur son chemin il le tuerait sans hésiter, il me l'a dit un soir.

En quelques mois, on s'était radicalisés. On était passés du cambriolage à l'idée du braquage, dans une logique de progrès et aussi pour éviter les intermédiaires, les fourgues. On ramait beaucoup pour vendre ce qu'on piquait chez les gens ou la nuit dans les magasins. On avait cambriolé le Monoprix de la rue d'Avron, on avait pris des fringues, beaucoup de fringues. Qu'est-ce qu'on en avait bavé pour les vendre ! Du liquide, y a que ça de vrai le liquide, on se disait. Et le liquide, eh bien il était dans les caisses la journée mais le soir il était dans les coffres qu'on ne savait pas encore ouvrir. Alors ? Alors il fallait attaquer en plein jour et repartir avec la caisse. C'était cartésien. Mais on avait quand même encore un peu la trouille. On était habitués à faire nos coups la nuit, quand les rues étaient vides. En plein jour, il y avait des gens partout. On avait quand même remarqué qu'une des pharmacies du quartier restait ouverte la nuit. Idéal pour un premier braquage.

J'avais fait chauffeur, mes complices ne savaient pas conduire. Avec Jojo Lézard, qui habitait rue Paganini, on s'était procuré trois revolvers de la guerre de Sécession. On devait fabriquer nous-mêmes les balles, mettre la poudre, la bourre, couler les valdas en plomb et les rentrer en force dans les étuis en cuivre. On faisait ça l'après-midi, pendant que ses parents étaient au boulot. Un jour, Michel Droux, mon copain du temps des bastons¹, est monté. Quand il a vu les armes et nous en train de fabriquer des balles, il a fait une drôle de tête.

« Braquage, lui a dit Jojo, ça te dit ? »

Il a rien répondu, il s'est excusé et on l'a plus revu. C'est avec ça qu'on a attaqué la pharmacie. Le pharmacien s'est rebiffé et il s'est ramassé une bastos dans le bras. Les flingues fonctionnaient

parfaitement. Mais j'ai trouvé que Jojo Lézard avait la gâchette facile même si le vieux pharmacien s'était trop avancé pour défendre sa caisse. On se faisait la main, c'était notre premier vrai braquage, on pétachait un peu et ça devait se voir, le pharmacien aurait dû rester méfiant, ne pas faire de gestes brusques, laisser retomber la tension. Mais non, il a joué les cadors devant ses deux vendeuses pour trois cents euros et, résultat des courses, il s'est pris du plomb dans le bras. On n'a jamais été inquiétés pour cette affaire et je ne sais même pas ce que sont devenus ces flingues de la guerre de Sécession.

D'après Jojo Lézard, c'étaient les flingues qui allaient pas, c'était pour ça qu'il avait été obligé de tirer. Ça l'avait pas convaincu le pharmaco, les flingues de collection.

« Pas assez impressionnants, trop anciens. Faut du gros, du moderne », avait dit Jojo qui avait encore mal au poignet trois jours plus tard tellement le recul était puissant sur ce genre de revolver.

Alors on avait cherché autre chose. Sur un casse dans une maison de province, on était tombés sur des fusils de chasse. On avait scié les canons et ça faisait quand même plus sérieux. Sauf qu'on était obligés de porter de grands manteaux parce que, malgré la crosse et le canon scié, ça tenait pas dans la ceinture, ça descendait jusqu'aux genoux. On était encore minots, pas si grands que ça bien qu'on se prenne déjà pour des hommes.

Je volais beaucoup de voitures. Soit pour emmener nos copines en balade sur les bords de Marne, soit pour repérer des casses dans les quartiers riches. Le XVI^e arrondissement nous attirait plus particulièrement.

1- Voir Nan Aourousseau, *Quartier charogne*, Stock, 2012.

Elle hurlait.

Allongée sur le parquet de l'entrée, les jambes écartées et la chatte à l'air.

Je la braquais avec mon fusil à canon scié mais elle avait fermé les yeux et elle hurlait, un long cri de louve piégée qui résonnait dans tout l'immeuble. La porte de l'appartement était restée grande ouverte dans mon dos et j'étais comme hypnotisé par cette moule inattendue offerte à mon regard d'ado. La femme, une blonde, devait sortir de sa baignoire et avait enfilé vite fait un peignoir pour venir ouvrir.

C'était un appartement bourgeois dans un immeuble cossu du XVI^e habité par un couple. Elle la trentaine, lui plus vieux. Il arrivait en Bentley tous les soirs vers 19 heures et on avait décidé de les braquer juste avant 20 heures, Jacky le Bordelais, le petit Willy et moi.

On était montés en catimini jusqu'au troisième, nos fusils à canon scié dissimulés sous nos grands manteaux, une cagoule sur la tête. On avait tout simplement sonné, un petit truc joyeux : « Ding ding ! » Il n'y avait pas encore de digicode. La femme avait ouvert sans se méfier. Le Bordelais l'avait violemment jetée par terre et s'était précipité dans l'appartement à la recherche du mari. J'aurais dû refermer la porte dans un premier temps, puis la faire taire d'une façon ou d'une autre, j'étais armé, c'était mon boulot. Au lieu de ça, j'étais resté pétrifié. Mon fusil à canon scié dans les mains, je regardais sa chatte sans plus pouvoir bouger. Frémissante, humide, toute gonflée de vie, cette motte aux poils blonds, frisés et brillants, tout mouillés sur la fente rose, m'avait cloué sur place.

C'est le Bordelais qui est revenu à force de l'entendre crier, la louve blonde. Il a couru vers la porte pour la refermer et il a vu que le voisin d'en face nous regardait, alors il lui a foncé dessus mais le type lui a claqué la porte au nez. Il avait tout vu, sa voisine la chatte à l'air allongée par terre, moi avec ma cagoule et mon fusil à canon scié, le Bordelais avec, lui aussi, un fusil en mains. Il allait immédiatement appeler les flics, alors on a tout laissé en plan et on

a dévalé le grand escalier. On s'est engouffrés dans la voiture volée et on est rentrés à toute blinde dans le XX^e.

Il était pas content après moi, Jacky. Je me suis fait engueuler dans la voiture. On n'était pas montés pour mater de la chatte d'après lui, on voulait les bijoux, le liquide. Moi j'étais bien emmerdé, je comprenais pas ce qui m'était arrivé, c'était la première fois que je voyais une chatte pareille j'ai dit, c'est ça qui m'a comme paralysé, je m'y attendais pas, elle écartait trop les cuisses aussi. Je connaissais pas *L'Origine du monde* de Courbet alors, je pouvais pas mater tranquillement une reproduction dans mon salon.

« Il faut s'attendre à tout sur un braco, m'a répondu Jacky, surtout chez les bourgeois, c'est drôlement vicieux les bourgeois. »

Le petit Willy ne disait rien. Il était à l'arrière, il était plus jeune que nous, il avait tout juste quinze ans, moi j'en avais dix-sept, Jacky dix-neuf, mais il était violent le petit Willy malgré sa petite gueule d'ange, il avait déjà planté un mec avec un tournebroche.

Après le braquage foiré dans l'appartement du XVI^e, ils en ont fait un autre, mais sans moi. J'ai volé la voiture et ils sont partis avec, Jojo Lézard, Jacky le Bordelais et le petit Willy. Toujours avec les fusils à canon scié, toujours avec les grands manteaux. Ils sont revenus avec un peu de liquide et des bijoux. Il était content le Bordelais, il sautait au plafond, pour lui l'équipe avait bien fonctionné, l'opération s'était bien passée. Jojo ne parlait pas beaucoup ; quand il a vu qu'un voisin de l'immeuble d'en face nous regardait à travers ses rideaux, il a pris un des fusils à canon scié et il lui a tiré dessus. La vitre a volé en éclats et on n'a plus jamais revu le type à sa fenêtre. Il n'y avait pas de rideaux chez les frères Marliot.

Jojo Lézard, quand il était plus jeune, il avait travaillé comme peintre en bâtiment dans une société dont le patron habitait un pavillon de banlieue. Ce patron payait les ouvriers en liquide le vendredi matin. Il passait à la banque le jeudi, faisait les enveloppes chez lui et déboulait sur les chantiers le vendredi. D'après Jojo, il fallait l'attaquer dans son pavillon la nuit du jeudi au vendredi. J'ai dit non, encore une fois, pour ce coup-là. Je n'avais plus confiance en Jojo Lézard. Il s'était mal conduit sur une affaire peu de temps avant le braquage de la pharmacie, il m'avait laissé seul pour la fourgue d'une camionnette de cuivre un matin à 5 heures sous prétexte qu'il était fatigué. Pourtant on avait fait le casse ensemble, j'avais donné autant que lui, c'était moi qui avais volé le fourgon. On vivait chez Michel Droux, rue Schubert. J'étais descendu, j'avais

pris la fourgonnette et j'étais parti vendre le cuivre tout seul. J'étais rentré vers 9 heures. Il avait voulu sa part et je lui avais dit que j'avais eu un accident avec le fourgon, que je m'étais sauvé en laissant la camelote sur place. Il avait fait une drôle de tête, m'avait demandé des explications que je lui avais fournies, un type avait brutalement freiné devant moi, je l'avais emplafonné et j'avais pris la fuite parce que des gens arrivaient. J'avais gardé les deux parts et on n'en avait plus jamais reparlé.

Autant je faisais confiance à Jacky, autant je me méfiais maintenant de ce Léopard un peu gluant. Je n'avais plus envie de faire quoi que ce soit avec lui, donc j'ai dit non merci pour l'invitation sur le braco du patron. J'étais le seul de l'équipe qui savait voler les voitures et je suis parti leur en choisir une. Je m'étais spécialisé dans les Fiat 125. Elles se volaient très facilement avec un outil que je m'étais fabriqué durant mon stage de serrurerie chez Toulouse, rue de la Folie-Méricourt. À l'époque, j'en vendais beaucoup à tous les manouches. Je les fabriquais en douce dans le petit atelier tout sombre du X^e. Les manouches en étaient friands parce que ça fonctionnait très bien, mon invention, ça ouvrait tout. Chez Toulouse, j'avais appris à démonter toutes sortes de serrures parce qu'on faisait les « ouvertures », on dépannait les gens enfermés dehors. Toulouse, il utilisait avant les autres les radiographies pour débloquer le pêne, et le pied-de-biche avec les cales n'avait plus de secrets pour moi.

J'ai garé la Fiat 125 en bas de chez les frères Marliot et vers 11 heures Jojo Léopard, Jacky le Bordelais et le petit Willy sont partis pour le braquage de nuit en banlieue. Je suis resté dans l'appartement avec Jocelyne, ma copine à l'époque, et Manuela sa meilleure amie. Jocelyne et Manuela ne se quittaient jamais. Manuela était très belle elle aussi, mais assez sauvage. Elle refusait toutes les avances. Le Bordelais avait essayé et il s'était pris un râteau. Comme on dormait tous ensemble sur des matelas, elle préférait coucher sur le nôtre, celui où je dormais avec Jocelyne. J'avais bien essayé de la mêler à nos ébats mais elle avait pas voulu. Elle faisait semblant de dormir quand on faisait l'amour, mais je l'entendais respirer anormalement. Le soir du braquage dans le pavillon en banlieue, tandis que les autres roulaient en voiture volée vers leur destin, on s'est couchés tous les trois ensemble vers minuit. Jocelyne et moi, on a fait l'amour deux ou trois fois, et puis on s'est endormis.

Vers 3 heures du matin, ils sont revenus complètement excités. Ils avaient les poches pleines de bijoux mais pas les payes. Ils étaient entrés par effraction et avaient braqué toute la petite famille qui dormait, il y avait deux gosses. Tandis que l'un tenait tout le monde

à l'étage, les deux autres fouillaient partout à la recherche des payes. Malgré les menaces, le patron n'avait pas dit où elles se trouvaient. Il avait raconté qu'elles n'étaient pas là, qu'il passait à la banque le vendredi matin... La fouille durant trop longtemps, et n'entendant plus beaucoup de bruit, le petit Willy s'était inquiété. Il avait ordonné à la petite famille de descendre avec lui tout en gardant les mains en l'air. En bas, il avait retrouvé les autres qui avaient tout retourné en vain. Jacky avait trouvé un pistolet 7,65 et des bijoux. Ils avaient fini par attacher les gens, puis ils s'étaient enfuis à bord de la Fiat.

On était bien réveillés maintenant, après qu'ils nous avaient raconté tout ça. Marco, le grand frère Marliot, était rentré du travail. Il n'était pas comme nous, Marco, à cette époque-là, il travaillait, il posait des antennes. Il nous envoyait, au fond, il aurait bien aimé passer à l'acte et il discutait souvent avec nous. On habitait chez lui, il nous hébergeait sans remords, ça lui faisait du monde à la maison, et son petit frère Willy faisait partie du gang, alors il laissait faire. Il avait dix-huit ans à peine et il allait basculer dans le banditisme peu après. À ce moment-là, il réfléchissait encore. Il est mort jeune Marco, bien trop jeune, embarqué dans une dérive aggravée avec le Bordelais qui l'avait définitivement fasciné. Il était dur, le Bordelais. Un jour qu'ils étaient en voiture volée, du temps où moi j'étais en centrale, il s'était retourné vers Marco qui était à l'arrière et il lui avait demandé s'il avait son calibre sur lui. Marco ne l'avait pas puisqu'il ne montait pas sur une affaire. Jacky avait eu l'air très déçu.

« Tu l'aimes pas ton calibre Marco, tu me déçois beaucoup », qu'il lui avait dit devant les deux autres voyous qui, eux, étaient enfouraillés.

Marco n'avait rien répondu. Il en avait un peu peur du Bordelais, au fond, parce que lui il l'aimait son calibre, il dormait avec.

Les bijoux étaient étalés sur le lit, le 7,65 passait de main en main. Les filles étaient tout émerveillées par le récit et les pierres précieuses. Je regrettais quand même un peu de ne pas être monté avec eux, mais moi, Jojo Lézard, depuis le coup du cuivre, je le sentais plus du tout.

Le lendemain, on s'est payé une soirée au Bœuf gros sel avec le liquide. Jojo s'est acheté un Colt Frontier et les autres n'ont pas eu le temps de dépenser leur part parce que, le surlendemain, la 5^e BT a défoncé la porte de l'appartement et nous a tous chopés au lit.

Ils ont fouillé l'appartement, mais ils n'ont pas trouvé les armes. On les planquait dans le faux plafond des chiottes palières depuis

que Jojo avait tiré sur la fenêtre du voisin.

Avant de nous emmener à la brigade, ils nous ont déposés au commissariat de la place Gambetta. En sortant de la voiture, Jacky a mis un coup de tête au flic qui le tenait et il s'est enfui. Les autres n'ont rien pu faire pour le rattraper. Ils nous avaient menottés pourtant, mais pas dans le dos. Dommage pour eux, parce que le Bordelais, il ne fallait pas lui laisser une chance, et même menotté dans le dos je pense qu'il aurait tenté quelque chose. Il était comme un jeune fauve, en guerre totale, à chaque seconde. Voyou, c'était son métier, il avait déjà ses cinq étoiles, lui, plusieurs évasions à son actif ; il parlait d'homme à homme avec les flics, il les tutoyait, les insultait. Ils en avaient peur du Bordelais, les flics.

On est restés une heure environ menottés aux radiateurs du commissariat, puis ils nous ont emmenés à la 5^e BT.

Une fois rue du Surmelin, ils nous ont placés en garde à vue et les interrogatoires ont commencé. On était tous séparés et placés chacun dans une cellule individuelle. À part mon nom et mon adresse (83, rue des Maraîchers !), je ne savais rien. Entre chaque interrogatoire, ils nous ramenaient en cellule. À un moment, j'ai entendu un gros bordel : c'était le Bordelais qui s'était fait reprendre en allant chercher les armes rue des Haies. Ils avaient laissé du monde sur place pour appréhender d'éventuels complices quand ils avaient vu le Bordelais pénétrer dans l'immeuble, les menottes aux poignets. Ils étaient verts : ils venaient de l'arrêter vingt minutes avant. Ils l'avaient coincé à la sortie alors qu'il transportait les armes ailleurs, il n'avait plus les menottes. Un acharné, Jacky, un gars exceptionnel, dommage qu'il soit mort si jeune, qu'est-ce que j'aimerais évoquer toutes ces choses-là avec lui aujourd'hui, on se marrerait bien en se repassant le film. Comme *j'ai payé ma dette à la société*, je n'ai aucun remords. Et qu'on ne vienne pas me parler de repentance, sinon je sors mon Bic. Il est préférable de couper la tête à certaines idées débiles avec le tranchant d'une phrase plutôt que de s'attaquer physiquement à ceux qui les transmettent. Les balles s'envolent mais les écrits restent.

Les interrogatoires s'enchaînaient à la 5^e BT. Les flics recoupaient les informations. J'avais compris qu'il s'agissait du saucissonnage chez l'ex-patron de Jojo Lézard. Les flics étaient parvenus très rapidement à remonter jusqu'à nous et à notre planque. Ils devaient nous suivre depuis quelque temps, peut-être que le voisin à la vitre éclatée nous avait balancés... Un ensemble de faits les avait menés vers nous, mais le plus grave venait d'une erreur commise par Jojo sur le braquage. Jojo supportait mal les cagoules, il suait dessous, si bien qu'au bout d'un certain temps, la sueur lui dégoulinant dans les

yeux, il n'y voyait plus rien. Alors, tandis qu'il fouillait le rez-de-chaussée, il l'avait ôtée et travaillait à visage découvert quand le petit Willy était descendu avec les otages. Son ancien patron s'était retrouvé nez à nez avec lui et bien sûr il l'avait reconnu. Jojo avait remis vite fait sa cagoule et n'avait rien dit aux autres. Il voulait passer pour un braqueur exceptionnel aux yeux du Bordelais. Cette erreur nous avait perdus.

Après quarante-huit heures de garde à vue, certains ayant reconnu les faits, d'autres non, ils m'ont relâché. Personne ne m'avait balancé pour le vol de la voiture. Jacky le Bordelais niait à mort. Je l'avais croisé à l'instant où les flics le mettaient en cellule. Il y avait un sous-sol à la 5^e brigade territoriale et c'est là qu'étaient les cellules. J'étais dans l'une d'elles quand les flics étaient passés en le tenant menotté pour l'enfermer. Il y avait une ouverture dans la porte, on pouvait voir ce qui se passait dans le couloir. Mes yeux ont croisé ceux du Bordelais et il m'a regardé haineusement.

« Tous ceux qui ont parlé le paieront très cher ! »

J'y croyais pas. C'était à moi qu'il disait ça ? Moi qu'il soupçonnait ?

« Tu me soupçonnes d'avoir balancé ? ! j'ai hurlé.

– Il y en a un qui a parlé et je m'en occuperai en sortant ! »

Les flics l'ont enfermé et je n'ai rien répondu. J'étais effondré. Que les flics me soupçonnent, je trouvais ça tout à fait naturel ; mais venant de lui, cela me mettait dans une rage folle. Je m'étais tenu parfaitement durant les interrogatoires qui étaient assez musclés à cette époque quand il s'agissait d'un braquage. Je n'avais strictement rien dit. Je ne savais rien, ne connaissais personne, j'étais passé cette nuit-là chez les frères Marliot parce que je ne savais pas où dormir avec ma copine et voilà tout. Il m'a dégoûté sur ce coup-là le Bordelais, je pouvais plus le voir. J'étais vexé à mort. J'étais un voyou moi aussi, oh bien sûr pas aussi expérimenté que lui, mais j'y croyais, moi, à *la mentale*, ce truc romantique de solidarité, et je l'avais, j'y tenais, je parlais jamais aux flics, je disais mon nom, mon adresse et pour le reste, même pris en flag, je niais. C'était une technique assez simple à appliquer et qui ne pouvait pas vous enfoncer. À la rigueur, ça foutait les boules au juge d'instruction et ça énervait les flics qui vous tapaient un peu plus méchamment, mais quarante-huit heures étaient assez vite passées, même sans dormir.

J'ai franchi la porte de la rue du Surmelin en respirant très fort. J'étais libre tandis que les autres étaient partis pour quelques années de ballon. J'ai retrouvé Jocelyne, Manuela et Carmen, une autre fille de notre bande. Je leur ai tout raconté ; elles, elles avaient été

relâchées dans les premières heures. De leur côté, elles n'avaient rien dit. On était en état de choc parce qu'on se retrouvait à quatre. Et moi j'étais le seul mec, je n'avais plus de complices. C'était très étrange comme impression, un peu comme après un cataclysme ou une tornade je suppose, quand on constate que tout ce qu'on avait s'est envolé ou gît en miettes sur le sol.

Notre petite bande venait de voler en éclats et pour longtemps. Un braquage comme ça, même raté, c'était cinq ans minimum.

Pourtant, elles y étaient les payes, dans le pavillon. Ils avaient mal fouillé. Elles étaient dans la veste du patron qui était posée sur le dossier d'une chaise, tout simplement. Aucun n'avait pensé à faire les poches. Si Schtoro, mon ami manouche, avait été sur le braco, il les aurait trouvées les payes, il aurait remarqué la boursofflure.

Schtoro, je l'ai revu bien des années plus tard, dans le bar du XX^e, là où j'avais amené Jeannot, le copain sdf que j'avais retrouvé dans le métro avec les cahiers de Fêlure dans son sac. Schtoro était entré dans le café un soir avec une bande de manouches et on s'était reconnus. Il était au courant pour mes livres. *Parole de bandits*, je sais pas s'il l'avait lu, mais il était déçu Schtoro.

« C'est dommage Nan, t'étais un vaillant. »

Pour lui, c'était simple : ils avaient perdu un très bon élément pour les affaires et je lui faisais un peu pitié, j'avais mal tourné.

Quand je repense à tout ça je ressens une grande émotion, ça s'appelle la nostalgie je crois. C'est mauvais, la nostalgie, on sublime les ruines de son passé à mesure que s'accélère notre retour à la poussière. On était très jeunes en ce temps-là, toujours joyeux, amoureux fous de la vie qui bouillonnait en nous. On apprenait à la dompter sans mode d'emploi et parfois ça faisait des dégâts. Aujourd'hui, tous ces gars-là sont soit morts, soit à la ramasse. Jacky est bien mort, lui, enfermé vivant dans une malle, les jambes criblées de balles et jeté dans la Marne, ou dans la Seine, je ne sais plus, tous les fleuves vont à la mer, et lui il est mort noyé, dans les pires souffrances. C'est Carmen qui est allée reconnaître le corps quai de la Rapée. Elle l'a identifié grâce à son tatouage, un poignard de la vengeance sur l'avant-bras, un tatouage fait au noir de fumée dans une cellule, reconnaissable entre mille. Il était tout gonflé, Jacky, pas beau à voir il paraît. C'était plus sa femme, Carmen, mais les flics savaient qu'elle tapinait pour lui peu avant, alors ils étaient allés la chercher.

Carmen, elle tapinait pas encore à l'époque de la rue des Haies, c'était pas du tout dans nos plans d'avoir des putes comme petites

amies. Jacky, ni Carmen, ni Manuela, ni Jocelyne ne l'aimaient, il leur faisait peur. Il avait essayé de draguer Manuela mais elle l'avait repoussé, elle en avait la trouille, déjà que son père s'était ramassé une balle dans la tête par un Corse¹... C'était bien des années plus tard que Carmen s'était mise avec lui, dans les années soixante-dix. Elle adorait assister les voyous en prison. Elle leur envoyait des mandats, du courrier, elle venait au parloir, connaissait par cœur toutes les condamnations, qui allait sortir et quand. Alors, à force, il avait dû si bien l'embrouiller qu'il était parvenu à ses fins et elle avait fini par tapiner pour lui à Pigalle.

Au fond, pour ces gamines, dans les années soixante, il sentait trop la poudre Jacky. Elles voyaient bien dans ses yeux que ça finirait par des crimes. Alors elles se tenaient à l'écart. Quand il voulait les embrasser, elles partaient en courant.

Le braquage, le braquage et encore le braquage, il était obsédé par ça Jacky, il en avait marre des petits casses d'appartements, il aimait pas les métaux, lui.

« Faut arrêter les métaux, Nan, qu'il me disait. Quand tu reviens, on dirait que tu sors de la mine. »

C'est vrai qu'il fallait les brûler, les gros câbles de cuivre qu'on chouravait dans les entrepôts avec Schtoro, mon ami manouche. On les brûlait la nuit, sur la zone, tout au fond de la grande cuvette de la hutte à Morel. On descendait la côte de la mort avec les camions volés et c'était pas facile pour remonter. Plus d'une fois on a failli basculer dans le ravin et finir au fond du trou. On se rendait pas compte, on avait dix-sept ans, on était en pleine aventure, comme des Indiens, comme de jeunes loups affamés de liberté. On voulait des liasses et on en avait. En une nuit on gagnait ce que nos parents gagnaient en six mois. On rentrait noirs de suie après avoir vendu les câbles brûlés. Je salopais l'évier parce qu'il n'y avait pas de douche chez les Marliot. N'empêche que ça me faisait du fric, j'étais toujours mieux habillé que le Bordelais. J'avais des chaussures neuves, un Burberry, des chemises en soie. Jacky, il savait pas s'habiller, il en avait rien à foutre, ça l'intéressait pas la sape, il essayait bien de nous imiter mais c'était pas terrible, les filles se moquaient de lui dans son dos. C'était une sorte d'artisan lui, toujours en bleu de chauffe, le calibre à la ceinture comme le crayon à l'oreille du menuisier, des casses et des braquages plein la tête.

Avant qu'il s'installe avec nous chez les frères Marliot, il vivait à l'hôtel rue des Haies, juste à côté. C'était pas lui qui payait la chambre. Il terrorisait un jeune ouvrier, il le rackettait, il le frappait et le mec lui donnait sa paye. Le patron de l'hôtel nous aimait pas, d'après lui on pourrissait son immeuble. Un jour, il s'est caché dans

l'escalier avec une grosse chaîne dans la main et il m'a frappé avec. On s'est battus, il hurlait comme une bête fauve qu'il en avait marre de nous tous, qu'il fallait qu'on se tire. Il me frappait avec la chaîne, complètement hystérique, et il est parvenu à me foutre dehors. Je ne sais pas comment Jacky a réglé cette affaire. Il est venu s'installer avec nous dans le deux pièces et on n'est plus jamais retournés à l'hôtel.

C'est plus tard qu'il s'en est occupé, Jacky, du patron de l'hôtel, bien plus tard, quand le type n'y pensait plus du tout, à toute cette histoire. Mais Jacky, il oubliait jamais rien. Il attendait, il mettait ça dans un tiroir au fond de sa mémoire et, quand il avait le temps, il ouvrait les tiroirs et ressortait les vieilles affaires qui y traînaient. « Ah tiens, c'est vrai ça, cette vieille ordure d'hôtelier, il serait peut-être temps de s'en occuper... »

Après avoir déposé la chapka sur la tête chauve du sdf, j'ai été chercher Malika dans le XVI^e et on a repris le métro ensemble. Je lui ai raconté pour Jeannot, les cahiers de Fêlure, et puis la boulette de papier sur le parquet du producteur. Bien obligé de lui dire aussi pour la chapka, le jean et les baskets quand elle m'a demandé combien j'avais tiré de ses boucles d'oreilles. Elle me regardait sans rien dire et je ne savais pas ce qu'elle pensait. C'était difficile de lire dans la matité de ses yeux. De l'incompréhension, du désarroi, un peu de mépris, de la pitié, et du désespoir aussi, beaucoup de désespoir. Il y avait tout cela à la fois dans son regard silencieux.

Il était aux environs de 19 heures quand on est arrivés au métro Glacière. La nuit était tombée en même temps que la température. On s'est dirigés vers le J7 en passant devant le camion d'un marchand de gaufres qui s'était installé là quelques jours plus tôt. J'avais beau le chercher des yeux, je ne voyais pas le camion.

On s'est retrouvés face à un emplacement vierge de neige. Un rectangle noir sur le sol. Le J7 avait disparu.

« Ah les salauds ! Mes bobines ! »

Malika s'était éloignée de moi comme si j'avais la peste.

« M'sieur ! Hep, m'sieur ! »

Le marchand de gaufres m'interpellait de l'intérieur de son camion. Je me suis dirigé vers lui. Malika m'a suivi.

« C'est la fourrière, m'sieur. Ils l'ont emmené à la fourrière de Bonneuil-sur-Marne. »

J'ai remercié le marchand pour le renseignement. Malika m'a tourné le dos et s'est dirigée vers l'entrée du métro. Je l'ai rattrapée.

« Où tu vas ?

– J'en ai marre, je vais chez Naïma.

– Attends, regarde... »

J'ai sorti une clef de ma poche.

« C'est les clefs de Créteil. »

J'avais des squats de secours. À Créteil j'avais les clefs d'un bel

appartement vide d'occupants, au cas où...

« C'est un squat. Moi, les squats c'est terminé. Je vais chez Naïma, elle a l'eau chaude, elle. »

Elle en avait marre. La barre étant trop haute elle est passée sous le composteur. Logique. Je l'ai regardée disparaître, les deux poings serrés dans mes poches.

Je suis repassé devant le camion du marchand de gaufres qui illuminait toutes les feuilles des arbres alentour.

« Prenez quelque chose m'sieur, c'est pour moi. »

Il était sympa, compatissant.

« OK, une gaufre avec de la chantilly. »

Il m'a préparé une gaufre. Au moment de mettre la chantilly, l'aérosol a émis un son foireux ridicule et il a crachoté un résidu de crème à l'état liquide.

« C'est pas vot' jour, hein ! »

Le marchand a balancé l'aérosol vide et en a pris un autre, un tout neuf. Il a couvert la gaufre d'une couche épaisse et onctueuse. Il a posé le tout sur une serviette en papier et me l'a tendu. La gaufre jaune était toute chaude dans ma main, avec la chantilly dessus.

J'avais les boules quand même pour Malika, qu'elle me lâche comme ça, mais au fond je la comprenais. Jeune Algérienne ayant fui la Casbah avec des rêves de carrosses français elle s'était retrouvée séquestrée dans un pavillon de banlieue par un pervers assermenté. Pour y échapper elle s'était jetée dans les bras d'une sorte de fakir aux pieds nus qui marchait avec allégresse sur les charbons ardents du cinéma d'auteur. Ses rêves, ses désirs, ses ambitions s'en étaient retrouvés cul par-dessus tête. Les épreuves se multipliant sur un rythme infernal ils avaient échoué tous deux dans une citrouille stationnée sous une station de métro au nom prémonitoire. Et par un soir de décembre, peu avant Noël, la préfecture de police l'avait placée tout soudain devant un choix biblique. Entre les yeux brûlant de son amant et la salle de bains de sa copine elle avait choisi l'eau tiède. Je ne lui en voulais pas, c'était sa vie malgré qu'on la partage. Je connaissais trop bien le poids de la chaudière et de la chasse d'eau dans le destin de mes contemporains. Quand ces deux monstres apparaissaient sur la scène, l'une en ronflant et l'autre en se gargarisant, je m'éclipsais en coulisse. Contre ces deux-là, le combat était perdu d'avance. Malika avait tenu six mois comme ça, je devais m'estimer heureux. Aux entrepôts frigorifiques, elle aurait pas tenu un mois, elle hurlait dès qu'elle voyait un rat.

Dans les années quatre-vingt, les entrepôts frigorifiques du quai

de Bercy, aujourd'hui renommés Les Frigos de Paris, étaient totalement vides, à l'état d'abandon. C'était immense et plein de rats. Je m'y étais installé peu après que Marie avait balancé mes affaires par la fenêtre de notre appartement rue d'Assas. J'avais fourré l'essentiel dans un sac de sport et j'étais parti tristement dans la nuit. Je laissais là-haut, au deuxième étage, mon grand amour et mon fils qui n'avait que trois ans. La première nuit, je l'avais passée sur un banc près de la gare d'Austerlitz, puis, m'y étant déjà introduit pour des repérages, je m'étais installé dans les entrepôts frigorifiques. C'était mon château, ma résidence principale. J'y étais tranquille. Je dormais avec une baïonnette près de mon matelas posé à même le sol. J'avais mon écritoire et c'est tout.

C'était là que j'avais tourné *Treize*, mon deuxième court métrage, bien avant que le lieu soit investi par la culture underground. Le cirque a commencé parce que j'ai eu le malheur de parler de mon squat à un groupe de musiciens qui est venu répéter près de ma chambre. De bouche à oreille, ils se sont passé le mot et j'ai perdu ma tranquillité. Le jour où un des groupes a installé des verrous sur une porte pour protéger son matériel, je me suis tiré. J'ai trouvé autre chose, ailleurs, un endroit calme et ouvert à tous les vents. Quand les gens commencent à installer des verrous, il faut partir. On commence à mettre le matos sous clef et ensuite c'est le bonhomme qu'on enferme. Je ne discutais jamais avec personne. J'étais sauvage comme un loup, glissant comme une anguille. J'avais besoin de silence pour écrire. J'écrivais tous les jours, où que je sois j'avais toujours ma petite machine à écrire avec moi et du papier. J'écrivais pour mes films, je racontais des histoires que je stockais dans une malle planquée dans la cave d'une ex. Au fil du temps, je n'ai plus jamais entendu parler de l'ex, et quand j'ai voulu récupérer la malle tout avait disparu, l'immeuble avait été rasé par les bulldozers.

On m'a souvent regardé de travers quand je vivais en marge, quand on me voyait sauter par-dessus les palissades pour aller dormir dans des endroits interdits. Pourtant, j'étais propre. Quand je passais sur le marché de Belleville, à l'heure où les maraîchers remballaient, je ramassais les fruits et légumes qu'ils abandonnaient et je rentrais aux entrepôts avec de quoi manger pour une semaine. Je me faisais une ratatouille gigantesque dans une grande marmite sur un camping-gaz.

Après les entrepôts, j'avais donc trouvé ce squat dans le V^e et rencontré Malika un soir dans un bar de la rue Mouffetard. Bien sûr, ça s'était terminé par une expulsion *manu militari*. C'est là que j'étais descendu dans les Cévennes pour acheter le J7. Quel fou j'étais de croire qu'une jeune femme pouvait vivre dans de telles conditions.

Pour moi, tout était simple, limpide, je devais tenir quelles que soient les conditions matérielles que m'imposaient mes choix. J'étais passé des frigos au métro Glacière, j'étais limite du quaternaire moi, au fond, je me baladais encore dans les stries du Würm malgré mes jeans ; la glaciation, le pléistocène, ça m'allait bien tellement je respectais mes très lointains ancêtres. C'était grâce à eux que j'étais vivant aujourd'hui, alors j'allais pas me laisser avoir par mon reflet complaisant dans l'eau tiède de la société de consommation.

Ce fameux soir du 8 juin 2005, allongé sur mon matelas dans le grenier, le télégramme de Jean-Marc Roberts dans les mains, je n'arrivais pas à dormir. *Votre lecteur impatient. Jean-Marc Roberts.* Impatient de quoi, je me demandais, impatient de me rencontrer ? *Bleu de chauffe*, pour moi ce n'était rien, deux cents pages dans une bouteille à la mer, un livre écrit en six semaines. J'allais demander un bon à-valoir parce que je n'avais plus rien, on m'avait coupé l'eau, l'électricité ça n'allait plus tarder, je n'avais aucune perspective de revenus. Ah, qu'est-ce que j'étais tranquille du temps des squats. Pas d'adresse officielle, jamais de lettres à fenêtre, pas de boîte sur mon J7. Jamais d'impôts, inconnu à Bercy sauf dans les entrepôts frigorifiques. « Un oiseau, comme disait mon producteur de l'époque. – Un oiseau noir comme un corbeau », lui avaient répondu les flics au vu de mon casier quand ils m'avaient arrêté sur les toits en face de la banque de France.

C'était dans les années quatre-vingt-dix. Je faisais un repérage pour un film, un long métrage avec le chanteur Khaled. Je cherchais un point de vue intéressant, je m'occupais pas du tout de la banque. Ils étaient arrivés en groupe et ils m'avaient serré, pris en tenaille sur les toits de Paris. Une fois au commissariat, j'avais fait appeler mon producteur qui était venu me cautionner.

Ça m'avait énervé qu'ils me ressortent mon casier ce jour-là. Alors j'avais écrit à Mitterrand afin qu'il me réhabilite, qu'il efface mon casier judiciaire. J'avais donné l'adresse de mon producteur comme domicile. Trois mois plus tard, on recevait une convocation chez les flics. On ne savait pas de quoi il retournait. Mon producteur m'a accompagné, il m'attendait dans le couloir. Trois inspecteurs avaient été missionnés pour enquêter sur moi. Ils m'ont reçu très gentiment. Ils avaient mes quatre premiers bouquins, *Parole de bandits*, *Une vie de cheval*, *Flip Story* et *La Bande du Rex*, sur leur bureau. Ils m'ont fait asseoir et ils m'ont dit : « Chapeau pour le parcours. » Ils avaient tout remonté, toutes les adresses de mes squats, ils connaissaient l'existence de mes films, *Dernier arrondissement*, *Treize* et *Approche*. Ils m'ont demandé une dédicace et ils m'ont dit qu'ils feraient un rapport très favorable pour que le ministère efface mon casier

judiciaire. Trois mois plus tard, c'était fait. J'étais réhabilité. J'avais de nouveau le droit de voter et un casier vierge, je pouvais aussi monter une société. J'avais récupéré tous mes droits civiques, perdus à cause de ma condamnation à une peine de réclusion criminelle.

Face aux trois inspecteurs, je n'avais pas dit grand-chose. J'avais expliqué que je préparais le tournage d'un pilote avec Khaled, que mon producteur m'attendait dans le couloir. Ils me regardaient comme un ovni, les flics. Ils savaient où j'habitais : dans un réduit sans fenêtre, sans eau et sans électricité, où je me réveillais en sursaut parfois, m'imaginant que j'y étais emmuré vivant. Il y avait un vasistas, quand même, alors je grimpais sur le toit et, quand il faisait beau, je dormais à la belle étoile, bien au chaud dans mon duvet.

Je ne me plaignais jamais du genre de vie que je menais. Au contraire. Le temps n'a pas de prix et je le gardais comme le plus grand des trésors, je n'en vendais que très rarement des miettes. Pour moi, la liberté c'était le toit du monde, c'est seulement de là qu'on peut contempler le désastre, avec les étoiles en guise de baldaquin.

Le réduit se trouvait rue Saint-Maur. Le samedi et le dimanche, je retournais aux puces de la porte de Montreuil, je remontais par la rue des Orteaux et je traversais la rue des Maraîchers. J'ai habité les vingt arrondissements de Paris, je connais la ville par cœur tellement j'en ai arpenté les rues. Le XX^e, je peux plus y mettre les pieds, à chaque coin de rue un souvenir me prend à la gorge.

La rue des Maraîchers, je n'y mets plus jamais les pieds. La dernière fois, c'était en 2005, à la sortie de *Bleu de chauffe*, pour TF1 qui voulait me filmer devant le 83. Là où ont pourri toutes nos affaires après l'expulsion.

Depuis que Jacky, Jojo Lézard et le petit Willy étaient tombés, je dormais parfois chez Marco, parfois chez Michel Droux. Le soir, je traînais dans les bars du quartier, j'allais chez La Marie Sergent, un petit bar de nuit qui se trouvait juste en face du passage Dagorno. C'était un endroit étrange, tout petit et enfumé. La Marie Sergent trônait derrière son bar avec toutes ses photos accrochées sur le mur. Elle avait fait la guerre, je crois, ça ne m'intéressait pas du tout ces histoires-là, j'en avais eu mon compte avec mon père. Leur guerre, je voulais plus en entendre parler. Mais la Marie Sergent était sympa, elle me laissait traîner là sans jamais rien me dire, à cent mètres du commissariat des Orteaux. Le bar était plein de voyous, des vieux, des anciens, des mecs enfouraillés. Le Jean-Pierre Saunier, un mac avec qui je m'étais un temps acoquiné¹, y passait de temps en temps mais je ne lui adressais plus la parole. Il me regardait du coin de l'œil en sirotant son alcool de prune. Il se méfiait de moi, vicieux comme il était il pensait que tout le monde lui ressemblait. Mais moi j'en avais plus rien à cirer du Jean-Pierre Saunier et de sa mentalité pourrie.

Je n'avais plus une thune en poche. Il fallait absolument que je fasse un coup. Comme j'avais goûté au braco, je me voyais mal me refaire un fleuriste, j'aurais eu l'impression de retourner en enfance, de déchoir. Pour les métaux, c'était pareil, j'avais plus envie de remettre les mains dans le cambouis.

J'allais aussi dans un bar rue de la Plaine. Il était tenu par un homme qui avait fait la guerre d'Algérie et qui vendait des armes. On y allait souvent avec Jojo Lézard et le Bordelais. C'était dans la rue des Grands-Champs, juste au croisement avec la rue des Pyrénées. On jouait au 421, on traînait là toute la journée en préparant des coups et il aimait ça, le patron, toute cette jeunesse délinquante ; on le faisait rêver parce qu'il en avait vu des saloperies là-bas, en Algérie, il y avait même laissé une couille. Un éclat de grenade. Je lui avais raconté l'affaire du saucissonnage en banlieue.

« C'est une tête brûlée le Bordelais, il finira mal. Maque-toi une de

tes petites gonzzesses, elles attendent que ça, et tiens-toi à carreau. »

Voilà le genre de conseil qu'il me donnait. Mais moi, j'aimais pas les macs ; pour moi, c'étaient pas des hommes, juste des fainéants aux mains trop manucurées.

Il m'avait proposé un pistolet de l'armée allemande, un Luger, volé à un officier, d'après lui. Mais il était cher le calibre, bien trop cher pour moi. Je lui avais demandé de me le prêter le temps que je fasse une affaire, mais il avait refusé, il faisait pas crédit sur les armes.

En entrant chez La Marie Sergent je suis tombé sur Charly qui en sortait. Il était aux environs de 2 heures du matin. Charly, c'était un gars du quartier qu'on voyait de temps en temps au square Sarah-Bernhardt quand on était gamins. C'était un fils unique qui n'avait jamais connu son père. Il vivait seul avec sa mère près du square de la biffe. Je le connaissais mal, mais je savais quand même qu'il faisait plus ou moins le voyou. Il est rentré avec moi chez La Marie Sergent et on a discuté. Je lui ai raconté pour Jojo Lézard, le Bordelais, le petit Marliot... Il a ouvert un pan de sa gabardine et j'ai vu la crosse d'un pistolet. On s'est compris immédiatement. Il en était là, lui aussi, aux braquages. On a fait équipe le soir même. Il m'a dit que sa mère était placée dans un hospice et qu'il occupait seul le studio. On a décidé de se revoir le lendemain et de préparer une affaire. Lui aussi cherchait un complice, il ne savait pas conduire ni voler les voitures, mais il était armé.

Charly, c'était un super beau mec. Quand on sortait avec lui, on pouvait faire une croix sur les filles, elles n'en avaient qu'après lui. Il ressemblait à Elvis et il était très élégant, pantalon en flanelle, gabardine de chez Burberry, petit pull en shetland, mocassins de chez Weston. À côté de lui, j'avais l'air d'un plouc avec mes sapes à la mode, lui il ne prenait que du classique certifié et ça lui allait vachement bien.

Dès le lendemain, on a fait deux ou trois bracos pour se faire la main, des conneries, des tabacs, des trucs comme ça. Moi, j'enquillais avec un couteau parce que je n'avais pas encore de quoi me payer le Luger. Toutes les armes que nous possédions avaient été saisies par la 5^e BT.

Un soir, ça s'est mal passé. On se faisait la main un peu au hasard en maraudant la nuit en voiture volée. On revenait des hauts de Montreuil par la rue de Paris quand on a vu ce tabac encore ouvert. Il était peut-être 1 heure du mat, personne dans la rue, alors j'ai garé la voiture, on a enfilé nos cagoules, on a mis nos gants et on a enquillé. Le bar était vide. Il y avait juste deux hommes derrière le comptoir que Charly a braqués avec le 7,65. Moi, je n'avais que

mon grand couteau que j'avais volé à un boucher rue d'Avron. Le couteau aurait plu à Hitchcock malgré sa préférence pour les ciseaux, la lame en était large, longue et brillante, parfaitement affûtée. J'ai bondi par-dessus le bar, j'ai repoussé le patron et le garçon en leur mettant la lame sous le nez et je me suis dirigé vers la caisse tandis que Charly les tenait en joue le bras tendu. Il avait engagé une balle dans le canon après avoir prononcé la phrase rituelle : « C'est un hold-up... » Normalement ils auraient dû se tenir tranquilles. Mais non. Le patron du tabac, qui était en train de ranger les bouteilles avec son garçon, a gueulé : « Raoul, les boutanches ! » Ce qui voulait dire, en clair : « On leur balance les bouteilles sur la gueule ! » Le garçon n'était pas chaud pour le passage à l'acte, mais le patron s'est emparé de deux bouteilles sur le présentoir. Il n'a pas été plus loin parce que Charly, qui n'était pas entré de nuit dans un tabac avec un 7,65 pour jouer aux quilles, lui a tiré dessus et ils se sont effondrés tous les deux, le taulier et son garçon. De mon côté, je ne m'étais pas occupé d'eux, j'avais empoché la caisse. Ça ne faisait pas beaucoup de fric mais quand même, genre cinq cents euros d'aujourd'hui, c'était un gros tabac, on était un samedi soir. Le coup de feu m'a claqué aux oreilles, je me suis retourné et j'ai vu les deux bonshommes par terre. Le patron avait pris une balle dans la poitrine et quand je suis passé près de lui, inerte sur le sol, du sang a giclé sur mon pantalon. Un superbe pantalon en daim tout neuf. « Merde, je me suis dit, ça va pas être facile à laver. » Voilà le genre de connerie qui vous passe par la tête dans ces moments-là. Il y a deux hommes au sol blessés par balle, votre complice vous attend, le calibre encore fumant à la main, vous êtes un peu empêtré avec les billets de banque en vrac, votre grand couteau de boucher entre les dents vous vous préparez à sauter par-dessus le comptoir pour vous tirer, et la seule chose qui vous passe par la tête c'est : « Comment je vais faire pour nettoyer le sang sur mon froc en daim. »

On a beau dire, c'est vachement important la sape, quand on a dix-sept ans.

Le garçon criait en se tenant la cuisse. D'une seule balle, Charly avait fait mouche deux fois. La balle avait traversé le patron du bar et terminé sa course dans la cuisse du garçon. Je suis repassé par-dessus le comptoir et on s'est enfuis.

Le lendemain matin, on a acheté le journal pour savoir si quelqu'un était mort. L'affaire faisait la une du *Parisien*. Le patron était vivant : la balle de 7,65 lui avait traversé la poitrine à deux centimètres sous le cœur. Mais en lisant l'article, je suis devenu tout blanc : ils connaissaient mon nom ! Mon nom était écrit en toutes lettres, plusieurs fois dans l'article !

« Putain, quelqu'un m'a balancé ! j'ai dit à Charly. Il y a mon nom dans l'article ! »

J'ai relu calmement et j'ai compris. Il ne s'agissait pas de moi mais du garçon. Il s'appelait Raoul Aurousseau et il avait pris une balle dans la cuisse. J'ai respiré un bon coup parce que ça m'avait fait tout bizarre de voir mon nom de famille dans le journal à propos du braquage.

Il n'y avait pas de mort, c'était déjà ça. Je suis passé dans un pressing du boulevard Davout et j'ai apporté mon pantalon en daim. J'ai montré les taches de sang à l'employée qui a fait la grimace. D'après elle, ce serait pas facile à enlever, mais ils allaient essayer.

Peu après, je me suis installé chez Charly. Parfois, on dormait à trois dans le même lit parce qu'il avait une nana qui venait trois fois par semaine. On la prenait tous les deux, elle avait rien contre, on la régalaient comme il faut mais ça sentait trop le cul le matin et Charly n'ouvrait jamais les volets. On vivait là comme des mecs en cavale, des mecs en transit qui veulent surtout pas se faire remarquer. L'immeuble était propre, juste au bord du périph, c'était une HLM bien sûr, mais pas délabrée. Quand je voyais Jocelyne, on allait chez Michel Droux, ou alors chez Marco qui continuait à poser ses antennes. Je voulais pas la partager et de toute façon elle n'aurait pas été d'accord. Marco jouait très bien de la guitare. On lui demandait de nous jouer quelque chose et il s'y mettait, du Django Reinhardt, du Brassens, il chantait aussi : « J'ai pris le p'tit bonheur, l'ai mis sous mes haillons, j'ai dit faut pas qu'il meure, viens-t'en dans ma maison... » Ça nous touchait beaucoup, cette chanson. Marco était doué, il avait appris tout seul. Il en avait assez, Marco, de poser des antennes sur les toits, il aurait bien aimé passer à l'acte avec nous, mais il osait pas encore. Il allait au parloir pour voir son petit frère à Fleury qui venait d'ouvrir, il nous donnait des nouvelles de la bande. Ils allaient passer en cour d'assises pour le braquage, ils étaient tous au D2, le bâtiment pour les jeunes.

Une semaine plus tard, je m'étais acheté le Luger avec l'argent qu'on s'était fait dans nos petits braquages.

Charly m'avait présenté un ami nommé Tran. C'était un type des cités sur les hauts de Bagnolet. Très beau mec, lui aussi, il tombait les filles à la pelle dans les beaux quartiers, des vendeuses surtout, parce qu'il s'achetait des fringues dans le VII^e et on en profitait pour se faire la caisse pendant que Tran les occupait. C'étaient des petites affaires sans risque, en attendant mieux. Je m'étais adapté et je m'habillais comme lui. On déboulait là-bas en Fiat 125. Aujourd'hui, on appelle ça une « boîte à chaussures », ce genre de

voiture. Mais, dans les années soixante, elle avait la cote. Très nerveuse, on pouvait se faufiler partout avec et on grillait tous les autres au démarrage.

On cherchait un gros coup. On réfléchissait. Et puis une jeune femme que Philippe avait draguée et qui travaillait comme clerc de notaire nous en a donné un : un notaire de banlieue au coffre bien rempli. Il fallait attaquer après une grosse transaction, en semaine, un jeudi, dans un pavillon.

Le jeudi en question, on était prêts. Armes, voiture, cagoules. Il pleuvait, le ciel était noir, ça tonnait de tous les côtés, même avec les essuie-glaces à fond on ne voyait pas beaucoup plus loin que le capot.

On a trouvé le pavillon. Charly et moi, on est entrés cagoulés tandis que Tran nous attendait au volant. On a surpris le notaire avec son clerc et deux clients. On était trempés, on voyait les éclairs à travers les rideaux, le tonnerre couvrait nos voix. On était obligés de hurler pour se faire entendre. Le notaire était bien plus jeune que ce qu'on s'était imaginé, la trentaine tout au plus, grand, très bien habillé, il n'avait pas paniqué. Bien moins nerveux que nous, il s'était levé et nous avait demandé de sortir. On ne l'avait pas impressionné du tout. Alors je m'étais approché de lui et je lui avais collé le P.38 sous le menton.

« C'est un P.38 volé à un officier nazi, je vais te mettre une balle dans le genou si tu ouvres pas le coffre. »

Le coffre était dans son dos, fermé. Le notaire était resté froid sous la menace. Il en avait rien à battre des nazis.

« Allez-y, tirez, on est sept dans l'agence, il y a deux étages au-dessus. La gendarmerie sera là dans dix minutes.

– Ouvre le coffre, enculé ! » avait hurlé Charly en lui balançant une gifle avec son 7,65.

Le notaire s'était effondré comme une chiffe molle. Il pleurait et criait, recroquevillé par terre, l'arcade ouverte il saignait sur le parquet. Il gueulait avec une voix aiguë de femme qu'on violente. J'ai essayé de le redresser mais il jouait le cheval mort. On entendait des gens courir à l'étage. C'était foutu. Charly a engagé une balle dans le canon et s'est agenouillé près du notaire. Je l'ai retenu parce qu'il allait tirer, il allait le tuer. J'ai dit : « Non, laisse, on se casse. » Il a hésité deux ou trois secondes, et on s'est tirés sans tirer.

Dehors il pleuvait à pleines bassines. On s'est engouffrés dans la Fiat et Tran a démarré. On a ôté nos cagoules et on lui a raconté. On

s'est retrouvés dans les embouteillages aux portes de Paris sans croiser les gendarmes ni entendre la moindre sirène de flics. Enragés, on a pilé devant une bijouterie rue d'Avron. On avait les boules d'avoir raté le notaire. On a remis nos cagoules et on est entrés dans la bijouterie en courant. Il n'y avait qu'un client qui s'est allongé par terre avant qu'on le lui ordonne. J'ai braqué le bijoutier et Charly s'est servi dans la vitrine, en vrac, il en a mis plein le sac prévu pour le coffre du notaire, et on est ressortis aussi vite qu'on était entrés.

Tran conduisait mal, il a dérapé au démarrage à cause de la pluie et on s'est tapé une voiture qui venait en sens inverse. Il a fait une marche arrière en traînant l'autre voiture parce que les pare-chocs s'étaient imbriqués l'un dans l'autre. L'automobiliste n'en croyait pas ses yeux derrière le ballet de ses essuie-glaces, on avait encore nos cagoules sur la tête. Ça commençait à être chaud alors on est descendus de la Fiat, on a braqué une autre voiture, j'ai viré le chauffeur et j'ai pris le volant. J'ai fait une marche arrière à fond et j'ai enquillé la rue Planchat en sens interdit. Je me suis faufilé comme une anguille par les petites rues jusqu'à la porte de Montreuil. J'ai laissé Charly et Tran devant la planque et j'ai largué la voiture sur les hauts de Montreuil, vers le Bel Air. Les flics iraient chercher là-bas. Je leur souhaitais bien du plaisir, ils étaient nombreux les voyous au Bel Air, bien plus nombreux que dans le XX^e.

Ça valait pas grand-chose, les bijoux. On s'est fait avoir à la fourgue par un Algérien qui tenait un bar dans le X^e. Des brillants, quelques petites pierres précieuses, des bagues, des boucles d'oreilles, un peu d'or... Pas de quoi s'acheter une villa sur la Côte comme on en rêvait.

On avait des rêves à la con, des rêves de midinettes, on délirait, embarqués dans une dérive inconsciente on parlait sans savoir, et le peu qu'on savait nous soûlait comme des Indiens parce qu'on était sortis de la norme, définitivement, et qu'on ne tenait pas du tout à y revenir. On s'y trouvait bien de l'autre côté du mur citoyen, on y faisait la loi, notre loi, on était devenus nos propres patrons mais on se prenait pas au sérieux parce qu'on rigolait tout le temps. On n'était pas tristes, jamais, même après le coup raté chez le notaire on se marrait sous la pluie en sortant du pavillon. On se foutait complètement de tous ces gens qu'on avait violentés, ça faisait partie du boulot la violence, quand ça dérapait. Fallait pas se trouver sur notre route, on était armés, en guerre contre tout. On était à quelques mois de Mai 68, on avait des armes, on braquait pas avec des pavés. Les étudiants, enfermés dans la classe dont ils étaient issus, nous avaient gommés de leurs perspectives. Ces romantiques diplômés comptaient sur la classe ouvrière. Pauvre classe ouvrière incapable de prendre son destin en main, pleurant misère par la voix de syndicats corrompus qui s'essuyaient sagement les pieds sur le paillason du patronat, déjà complètement enchaînée aux crédits pour le pavillon de banlieue et l'électroménager, voilà ce que c'était la classe ouvrière. Je l'avais fréquentée de près, moi, chez Renault et ailleurs, je les avais faits les trois-huit sur l'île Seguin, j'en étais issu de la classe ouvrière, je la connaissais de l'intérieur, et quelques années plus tard elle allait m'envoyer au trou pour six ans par l'intermédiaire d'un jury populaire. En 1972 Pierre Overney était bien mort pour rien, ce n'était pas dans les usines qu'il fallait entrer en force, c'était les portes des prisons qu'ils auraient dû défoncer les pseudo-maoïstes pour trouver de la main-d'œuvre un peu moins servile. Son meurtrier, un vigile de chez Renault, n'avait fait que deux ans de prison. Tous les jeunes voyous que je connaissais prenaient généralement cinq ans ou plus pour vol, et ils les faisaient, eux, alors qu'ils n'avaient tué personne.

En 1968, des rumeurs étaient arrivées jusque dans le XX^e : il y avait une sorte de révolte des étudiants au centre de Paris. On y était allés voir, des fois qu'il y aurait des trucs à voler. On s'était

retrouvés à Censier avec tous les étudiants qui allaient et venaient dans les couloirs. Il régnait là un gros bordel, on pouvait parler aux filles, dormir dans les salles de classe. On était restés trois jours sur place. Je ne comprenais absolument rien à ce que racontaient les types dans le grand amphithéâtre, pas un mot. Il y avait pourtant du monde qui écoutait, ça avait l'air sérieux, ils étaient très énervés, ils parlaient jusqu'à très tard dans la nuit. On était montés jusque à Jussieu, et puis on s'était mêlés à la foule qui criait : « Libérez nos camarades ! » J'étais vachement content, je criais aussi, je croyais que tous ces gens-là exigeaient la libération de nos camarades, l'ouverture des prisons.

Moi j'avais plein de copains en prison, j'y étais déjà passé, Savigny, Fresnes mineurs, et puis dix mois en 3^e division, à Fresnes, alors que j'étais encore mineur. On ne pouvait pas aller deux fois à Fresnes mineurs ; si on retombait, on était mis chez les adultes, en 3^e division.

En 3^e division il y avait un maton qui s'appelait Grouille. Il portait un corset de fer parce qu'un détenu l'avait balancé par-dessus la coursière. Il s'en était sorti vivant mais handicapé. C'était un haineux, Grouille, depuis cette histoire, il avait pas digéré son vol plané et il se vengeait sur nous, les jeunes. Il entrait dans la cellule sans raison, retirait sa ceinture et nous frappait au hasard, comme ça, pour se défouler. Il en prenait un sur les trois, et vlan ! il le cinglait avec sa ceinture pendant dix minutes en criant : « Je vais te calmer, moi ! Je vais te dresser, saloperie, va ! Je vais te remettre sur le droit chemin ! » On était cons, nous, on le laissait faire, on attendait que sa crise passe. Personnellement, il ne m'est jamais tombé dessus, mais il est entré deux fois dans une cellule où j'étais et les deux fois il a fait exactement la même chose. Après sa crise, il remettait sa ceinture dans la cellule silencieuse, avec le jeune qui chouinait, recroquevillé au fond, près de la fenêtre, où il l'avait acculé. Les autres matons ne disaient rien, c'était un bricard, Grouille, un supérieur hiérarchique. On était tombés pour un casse avec Jojo Léazard, j'avais pas encore dix-huit ans, je restais vingt-trois heures sur vingt-quatre en cellule, je dessinais, j'écrivais des poèmes sur un cahier d'écolier. Je l'ai toujours ce cahier, mon premier cahier de prison. C'est naïf, ce qu'il y a dessus, je recopiais des poèmes de Ronsard, allez savoir pourquoi. Il n'y avait pas d'éducateurs en 3^e division, je faisais ça de moi-même, pour passer le temps. On était trois en cellule et je ne m'entendais pas avec mes codétenus. Le premier jour, je m'étais battu avec l'un d'eux, un majeur qui voulait se faire sucer. Je l'avais mordu méchamment, je lui avais enlevé un morceau de joue, et il y avait eu du sang partout dans la cellule. Il était plus fort que moi mais je l'avais eu comme

ça, en lui déchirant la joue avec mes dents. Il s'était regardé dans la glace, il avait vu ses dents. Moi j'avais recraché le morceau de chair, j'étais dégoûté, du sang plein la bouche, essoufflé aussi parce qu'il cherchait à m'étouffer en me serrant contre lui. Je suis passé au prétoire mais ils m'ont pas envoyé au mitard. C'était peut-être pas si légal que ça que je sois enfermé avec des adultes. Ils m'ont remis en cellule avec une privation de tabac. On n'est pas restés à deux longtemps, c'était déjà plein Fresnes, à cette époque. On sortait en promenade dans les courettes étroites. Maintenant j'avais la paix dans la cellule et je recopiais Ronsard en allant de temps à autre cracher dans la tinette pour me débarrasser du goût de sang qui traînait dans ma bouche depuis la morsure. J'en suis encore dégoûté aujourd'hui, mais comment faire autrement ? J'avais défendu mon intégrité physique. La société m'avait jeté dans une cage avec des fauves qui violaient les jeunes avec le manche de la balayette ou les forçaient à sucer en les frappant. Une journée en cellule devenait un calvaire pour celui qui cédait ; il faisait la vaisselle, cirait les pompes, suçait, se faisait enculer toute la journée entre les rondes des matons. Il n'osait plus sortir en promenade parce que ça se savait et une fois libéré, soit il tuait quelqu'un pour se venger, soit il entrait dans une dynamique d'autodestruction accélérée. Alors j'avais mordu, fort, profondément, comme un chien enragé, je lui avais ôté un morceau de joue pour qu'il me lâche et c'est ce qu'il avait fait, parce qu'il y tenait à sa belle petite gueule de salaud, et s'il avait continué je lui aurais coupé la queue avec mes dents. Il doit avoir une sacrée marque sur la joue, une dédicace avant l'heure, en quelque sorte.

C'est pour ça que je criais avec les autres « Libérez nos camarades ! » en mai 68. J'étais à fond pour la fermeture des prisons, pour leur destruction définitive, et je supposais que la foule en était là, elle aussi, qu'elle était solidaire de tous ces jeunes enfermés. Alors je criais encore plus fort que les autres. Pour une fois, je me sentais soutenu par la communauté et ça me faisait un bien fou.

C'est des années plus tard que j'ai débandé. Quand j'ai appris que, ce soir-là, les étudiants réclamaient la libération d'une dizaine des leurs. Ça m'a déçu à mort. Il était tout petit le mouvement de mai 68 malgré le boucan que ça a fait, il la jouait d'entrée petit bras.

Après les événements, on est revenus dans le XX^e. On ne s'intéressait pas à la politique, on ne lisait pas, on n'écoutait pas la radio, notre seule culture était musicale, le rock'n'roll, la soul musique. Je pouvais écouter Otis Redding toute la journée, *The Dock*

of the Bay, FA-FA-FA-FA-FA, je les écoutais sans arrêt dans les juke-box du quartier. On allait aussi dans un petit rade de la rue des Orteaux, Le Navarre. Comme la serveuse m'aimait bien, je lui demandais de commander les disques que je voulais pour le juke-box. Otis me touchait droit au cœur, cette douceur étrange, un peu amère parfois, et puis soudain une dureté, un rythme endiablé, les cuivres à fond et les intros, lentes, à la guitare, toutes simples, puis sa voix qui arrivait comme portée par un vent étrange et qui montait, montait, montait, pour venir vous prendre à la gorge avec les cuivres qui le suivaient jusqu'au bout de l'émotion. Putain, des fois j'en aurais chialé. Alors que je ne comprenais pas un mot d'anglais, c'était comme s'il s'adressait à moi dans une langue intime qui me racontait tout ce que je n'arrivais pas à exprimer. Et ça me faisait du bien, tellement de bien... On n'avait pas de radio chez Charly, pas d'électrophone, c'était une vraie planque, un lit et une armoire où s'entassaient encore les affaires de sa mère. Nos discussions tournaient essentiellement autour de nos illusions, des coups que nous préparions et des nanas que nous draguions. Nous étions aussi bien remontés contre toute autorité. Nous étions des anarchistes, le savoir et les livres en moins, et sans drapeau noir. Les anarchistes, je n'en avais jamais entendu parler avant d'en rencontrer un en chair et en os. C'est du moins ce qu'il prétendait être.

Pedro est entré en contact avec nous par l'intermédiaire de Marco, le ferrailleur de la porte de Montreuil. Pedro venait de passer douze ans à Clairvaux et il s'était lié avec le frère de Marco qui purgeait une peine de vingt ans pour braquage. C'était un petit Espagnol d'environ quarante ans, un braqueur qui se disait anarchiste quand cela lui était utile, pour ne pas être extradé il accusait l'État espagnol de s'acharner contre lui. Il vivait seul dans une piaule sans confort au sud de la zone. Les volets fermés en permanence, il buvait du café noir, un calibre passé dans la ceinture. C'était une cellule, sa planque. Un lit, une gazinière sur laquelle il se faisait du café, un paquet de cigarettes et son flingue. Il s'habillait sobrement d'un costume gris et d'un pull à col roulé noir. Quand il sortait, il rasait les murs, une ombre. On se moquait de lui dans son dos. Pour nous, c'était déjà un vieux, mais on l'aimait bien parce qu'il sortait de Clairvaux et qu'il nous racontait tout un tas d'histoires, ses braquages, ses années de taule. Et puis, il voulait remonter sur des affaires. C'est pour ça qu'il était venu nous trouver.

On préparait un PMU, alors on l'a emmené avec nous. En attendant l'heure, on était entrés dans un café pour boire un coup et Pedro devait nous y retrouver vers 11 heures. Il est arrivé en retard,

tout paniqué. Il était venu en métro et il y avait du monde dans la rame. Profitant de l'heure de pointe, un homosexuel s'était mis à lui peloter les couilles et, prenant le calibre qu'il avait passé dans sa ceinture pour son chibre, il s'était mis à branler le canon. Ça l'avait tétanisé, l'Espagnol, si bien qu'il avait raté la station. On était en retard. Tran, Charly et moi on s'est levés, Pedro a payé l'addition et j'ai remarqué que ses mains tremblaient. On a pris la voiture et j'ai foncé vers le PMU. Il fallait faire vite maintenant, une fois les paris terminés le patron et un employé emporteraient la caisse à l'étage.

« Bon, Pedro, on va te laisser devant le PMU, tu entres boire un café. Nous on sera garés un peu plus loin, là, juste après la pharmacie. Dès que les paris sont terminés, tu viens nous chercher et on enquille. »

Il était d'accord Pedro, ça se présentait bien pour lui. Il avait pas forcément besoin d'enquiller avec nous, mais il y tenait. Il reviendrait à la voiture, passerait sa gabardine et une cagoule, et il ferait l'affaire avec nous. C'était pas un petit PMU, il y avait du monde, même après les paris.

On l'a laissé devant, il est entré et on s'est garés vingt mètres plus loin. Fallait pas qu'on traîne trop, les passants nous regardaient. On avait nos cagoules enroulées sur la tête, ça faisait louche, trois jeunes mecs avec des bonnets noirs dans une voiture toute neuve. On a attendu en regardant nos montres.

« Mais putain, qu'est-ce qu'il fout ? !

– C'est bizarre son histoire de pédé dans le métro, non ?

– Il avait la bloblote quand il a payé tout à l'heure... »

On le sentait plus si bien que ça Pedro, soudainement.

Et puis il est arrivé, tout essoufflé. Il est monté dans la voiture.

« Démarre ! qu'il m'a dit. Vite démarre ! C'est plein de gros bouchers avec des grands couteaux, on va se faire désosser ! »

J'ai pas démarré.

« On a des calibres Pedro, les bouchers, on n'en a rien à foutre, a dit Charly.

– On enquille, j'ai dit. Reste dans la voiture.

– Vous allez au massacre, a dit Pedro, tout recroquevillé sur la banquette. »

On est descendus de la caisse et on est entrés dans le PMU en enfilant nos cagoules.

« C'est un hold-up ! Que personne ne bouge ! »

Il y avait cinq ou six personnes au comptoir. Pas de bouchers à première vue. Tran s'est dirigé vers la caisse, mais le comptoir des

paris était fermé. Trop tard.

« La caisse est plus là, nous a dit Tran en revenant vers la porte.

– Essayez pas de nous suivre », a crié Charly en tirant une balle dans les bouteilles.

On est remontés dans la voiture et on s'est arrachés sans la caisse. Pedro, il disait que c'était à cause du pédé dans le métro que tout avait foiré, ça l'avait vachement perturbé que le type lui astique le canon à travers le pantalon. Et il maintenait qu'il y avait plein de bouchers avec de grands couteaux passés dans la ceinture du tablier. On n'a pas argumenté. On s'en foutait un peu de rater un braquage, on en faisait plein des braquages, des casses, un peu de racket aussi chez des petits commerçants à qui on foutait la trouille ; ça payait les sapes et les sorties la nuit. On était pour les règlements de comptes, pas pour les leçons de morale. Pedro, on l'a laissé à la porte de Montreuil et on a décidé de plus le reprendre avec nous.

Mis à part quelques petits coups, on n'avait pas encore enquillé une grosse affaire. On s'était fait un PMU à Bagnolet tous les trois et ça s'était bien passé. C'était bien, les PMU, parce que ça se passait le dimanche et qu'il n'y avait pas beaucoup de voitures dans les rues, mais nous, ce qu'on voulait maintenant, c'était une banque.

Tran n'habitait pas avec nous chez Charly. Il remontait tous les soirs à Bagnolet. Il vivait chez sa sœur, dans les cités, derrière la butte à Morel. Parfois, on ne le voyait pas de deux ou trois jours, il traînait là-haut avec ses anciens complices des cités, ou alors il draguait dans les beaux quartiers. C'est ce qu'il nous disait.

Je continuais les Fiat 125. J'en volais plusieurs par jour que je disséminais à droite et à gauche, en cas de besoin. J'allais les voler assez loin, dans le XII^e, vers Bercy, je remontais même jusqu'à la Bastille et je les garais ensuite dans les petites rues tranquilles du XX^e. Ça me faisait un stock. Plusieurs fois, Tran m'en avait pris une pour rentrer chez sa sœur et il ne l'avait pas rapportée le lendemain matin. À chaque fois, il disait qu'on la lui avait volée là-haut. Il mentait. Plus tard, j'ai appris qu'il vendait les pièces détachées sans me reverser un rond. Ce type-là n'avait aucune mentalité, c'était un chien sauvage, une hyène.

Un soir, en revenant vers la planque, Charly et moi on a vu trois types qui marchaient dans la rue où on logeait et qui se sont arrêtés devant notre fenêtre aux volets fermés. Ils essayaient de voir à travers. On s'est cachés et on les a observés. Des flics ? Non, trop jeunes. On se demandait bien ce qu'ils nous voulaient. Ils sont entrés dans l'immeuble. On s'est planqués dans le square de la biffe

qu'on appelait comme ça parce que c'est là que s'installaient les « biffins » le jour des puces. On a attendu qu'ils ressortent. Ils sont restés dix minutes dans l'immeuble et ils sont ressortis. C'étaient des voyous, sûr et certain. On les a suivis, ils sont montés dans une DS 21 et on les a perdus. J'avais bien une béquille, mais elle était beaucoup trop loin. Quand Tran est venu nous retrouver, on lui a raconté. Lui non plus ne voyait pas qui c'était, aucune idée. On les a oubliés et on a préparé l'attaque d'une banque sur le cours de Vincennes.

Mais un matin, ils sont revenus. Ils ont frappé au volet. On n'a pas répondu, on a fait les morts. Ensuite, ils sont venus taper à la porte. Il y avait un judas et on les a vus. Ils étaient trois, ils insistaient, ils sonnaient en ricanant. On a attendu qu'ils s'en aillent et on est sortis sur leurs pas. On les a suivis en voiture. Ils sont remontés jusqu'à la rue de Ménilmontant, jusqu'au 140. C'étaient donc bien des voyous. On était vachement étonnés. Qu'est-ce qu'ils nous voulaient, ces mecs-là ? On connaissait personne au 140. On savait, bien sûr, que c'était plein de voyous là-dedans, mais c'est tout. On est entrés dans le 140. C'est un vrai labyrinthe, le 140. On les a retrouvés et on les a suivis jusqu'à leur planque. On s'est engouffrés derrière eux avant qu'ils referment la porte et on les a braqués. Ils en revenaient pas. Il y avait aussi deux nanas dans le petit appartement. On a fait allonger tout le monde par terre, on les a fouillés, l'un d'eux était armé d'un beau 9 mm. On leur a demandé ce qu'ils voulaient, pourquoi ils rôdaient autour de notre planque. Il y avait un hargneux parmi eux, celui qui portait une arme, une sorte de chef qui nous a tout raconté : Tran avait gardé des bijoux du braquage de la rue d'Avron sans rien nous dire et il en avait offert à la nana du chef de cette petite équipe. Le mec s'était étonné qu'elle porte des brillants et elle avait tout balancé. Jaloux à mort, il voulait nous rencontrer pour mettre les choses au point. Charly et moi, on tombait de très haut. On n'était pas du tout informés de toutes ces embrouilles, on n'y était pour rien. C'était des hargneux ces mecs-là, ça se voyait, ils étaient hypervexés devant leurs petites femmes de s'être fait braquer comme ça, chez eux, en plein 140. Ils ont fait semblant de nous écouter quand j'ai tracé une ligne de démarcation entre Ménilmontant et Charonne. Pour moi, le territoire était délimité par la place Gambetta : « Plus jamais franchir la rue Belgrand, OK ? » Chacun restant chez soi, il n'y aurait plus de problèmes, n'est-ce pas ? Charly était vachement plus énervé que moi. C'était son studio là-bas, et il tenait pas à être emmerdé tous les jours par une bande de malfrats qu'on aurait sur le dos et qui surveilleraient nos faits et gestes. Maintenant, ils pouvaient nous suivre sur une affaire et nous braquer la recette. À cause de Tran, on

était dans la merde. Mais bon, on pouvait pas rester des heures à parlementer en plein 140, quelqu'un pouvait venir. Alors Charly lui a tiré une balle dans le genou, au chef.

« La prochaine, ce sera dans la tête ! On veut plus jamais vous voir dans le XX^e ! » il a crié dans l'odeur de poudre.

On avait les oreilles qui sifflaient, j'entendais plus grand-chose. Le mec hurlait en se tortillant par terre. Les filles criaient. On est sortis en gardant le 9 millimètres. Dans la rue de Ménilmontant, tout était tranquille. On a repris la voiture et on est redescendus vers la porte de Montreuil.

On avait des choses à dire à Tran.

Dans *Bleu de chauffe*, j'avais pas mis grand-chose de ma vie, rien sur mon passé de délinquant, ou si peu, juste les quelques histoires dans le bâtiment. La Très Grande Bibliothèque de France, le Black coulé dans un pilier, le monte-charge réservé aux ouvriers de chez Bouygues – on attendait une heure qu'ils soient tous dispatchés dans les étages de la T2 pour pouvoir l'emprunter à notre tour. Je montais mes outils au dix-neuvième, je travaillais sur la colonne d'alimentation, en gaine technique. Dans le monte-charge, le liftier feuilletait une revue style *Playboy*. Il m'avait montré une double page, une nana nue qui s'étalait tout en longueur.

« L'année dernière, y a Anne Sinclair qu'a posé à poil, il me dit. Elle est vachement bien foutue. »

Je savais même pas qui c'était, Anne Sinclair. Je savais pas non plus que les mecs se branlaient dans les chiottes pendant la pause sur une speakerine milliardaire qui ne trouvait rien de plus intelligent à faire que de fouailler les frustrations et attiser les turpitudes en étalant sa viande sur du papier glacé. Je vivais en marge, je me mêlais pas de ces affaires-là, je regardais jamais la télé. Parfois, je passais en Auvergne voir mes parents. Eux, ils regardaient *Derrick*, j'y comprenais rien, je trouvais ça pas regardable. Je travaillais dans le rêve. Je rêvais d'ovnis sur lesquels je me tenais debout, avec des femmes aux commandes. Je rêvais de pierres sacrées qui me parlaient. Dans des souterrains j'avais affaire à des cyclopes, je voyais des dindes géantes dans le ciel qui se transformaient en une femme noire très puissante que j'entraînais dans un dédale et on s'enfermait à l'intérieur d'une petite chambre où je lui apprenais à faire l'amour tandis que je regardais la scène par une fenêtre. Je m'intéressais à l'âge de l'univers, à l'art rupestre, à la flèche du temps, et quand je retournais sur un chantier j'avais l'impression de revenir de Mars. Mais j'avais pas perdu la main, je soudais très bien, jamais une fuite. J'y traînais jamais longtemps dans le bâtiment, c'était juste histoire d'assumer mon fils de temps en temps et de m'acheter des chaussures neuves. J'envoyais des mandats à Marie quand je le pouvais. Elle s'était installée à Uzès, dans le Gard. Je ne voyais jamais mon fils, j'en souffrais

terriblement même si je n'en parlais jamais à personne. Je traçais ma route en solitaire, j'écrivais, je tournais des films sauvages, à l'arrache, comme des hold-up, *Dernier arrondissement*, *Treize*.

J'avais rencontré Anne-Marie Berri, la femme de Claude, elle me passait du liquide pour que je finisse mes films ; elle payait la salle de montage, aussi. Elle était vraiment sympa avec moi, des fois elle m'invitait à manger chez eux. Claude m'avait présenté François Truffaut, je l'avais trouvé froid. Il avait un cancer, il allait mourir dans les prochains mois, ça devait être à cause de ça, sa froideur. Il était peut-être déjà condamné, alors un jeune mec comme moi qui sortais de prison, chaud bouillant, plein de projets, ça devait le ramener aux *Quatre Cents Coups*. On n'avait rien trouvé à se dire et il était retourné froidement à ses affaires. Quand Claude m'avait demandé ce que j'en avais pensé, j'avais simplement dit : « Froid, je le trouve très froid. » Claude n'avait rien répondu. Lui savait qu'il allait mourir d'une semaine à l'autre et ce froid que j'avais détecté chez Truffaut devait lui sembler de mauvais augure.

Claude Berri, il faisait cacher la viande par la bonne quand Anne-Marie m'invitait à dîner. Un jour, elle l'a gaulé.

« Je sais pas où elle est la viande, il a dit, ça doit être la bonne. »

Anne-Marie a appelé la bonne qui s'est effondrée en larmes.

« Mais... Claude, c'est vous qui m'avez dit de cacher la viande dans la chambre de bonne parce que Nan venait manger ! »

Je rigolais. Je pensais pas qu'un milliardaire pouvait faire des choses comme ça, mentir en accusant la bonne. Après, ils se sont battus, Anne-Marie lui a tapé sur la tête avec un faux Magritte qu'il lui avait offert. Lui, il se laissait faire. Il me prenait à témoin, en plus : « Nan, toi qui es un homme, qu'est-ce que je dois faire ? » J'attendais avec impatience l'ascenseur qui donnait directement dans l'appartement pour me tirer de chez les dingues.

« Je sais pas Claude, je répondais, à toi de voir. Mais tu sais, je ne viens pas pour la viande, je viens parce qu'Anne-Marie m'aide pour mes films... »

Un jour qu'on était à table dans la cuisine avec Serge Gainsbourg, Claude m'a proposé de me payer dix mille francs par mois pour que j'écrive pour lui dans la fameuse chambre de bonne. J'ai dit non. Écrire pour les autres, j'avais déjà donné, j'avais écrit un scénario avec Jean-Henri Meunier, *La Bande du Rex*, et j'avais pas aimé. Gainsbourg mâchouillait son steak en buvant comme un trou. Il avait au moins cinq bouteilles autour de son assiette. Il buvait du Ricard pur, du vin blanc, du rouge, et hop, un verre de whisky. Il mélangeait tout et ça n'avait pas beaucoup d'effet. J'avais jamais vu

ça, et hop, une Gitanes en même temps qu'un verre de Martini, puis il sautait un peu son assiette et il remouillait la compresse avec un petit coup de calva. Je le trouvais sympa, Gainsbourg, il m'écoutait parler de mes films, on discutait musique aussi, c'est lui qui avait composé la musique du premier long de Meunier *Aurais dû faire gaffe, le choc est terrible*. Il était comme moi Gainsbourg, il aimait beaucoup le rock des années cinquante. Little Richard, on adorait *Directly From My Heart To You*, la version de Zappa... Berri ne suivait plus, il y connaissait rien en rock'n'roll Claude. Il avait vaguement entendu parler d'Otis Redding. Quand Gainsbarre s'était levé pour partir, il marchait droit malgré tout ce qu'il avait bu. J'ai jamais revu ça depuis. Moi, j'aurais bu le centième de ce qu'il avait bu, je me serais retrouvé aux urgences en coma éthylique.

Ça l'avait vexé, Claude, que je refuse son salaire et sa chambre de bonne, il me trouvait trop fier.

Ça s'est très mal terminé, tout ça. Dans l'impasse de l'Astrolabe, un soir de projection, on s'est engueulés à propos du film de Philippe Nahoun, *Fil, Fond, Fosfor*. « Ce film aurait dû rester dans les boîtes ! qu'il avait dit en sortant de la projection. Et le Nan Arousseau qui a osé m'interpeller ! » Je lui avais simplement demandé dans le couloir ce qu'il avait pensé du film, à ce moment-là son avis m'intéressait encore.

Moi, j'aimais beaucoup le film de Philippe, qu'il avait tourné à la Villa Médicis après *Une fille unique*. Je montais mon premier court métrage dans une salle à côté de la sienne, chez Auditel. On passait d'une salle à l'autre, Anne-Marie venait voir comment avançaient les films, c'était elle qui nous finançait, elle qui payait les factures. Elle y tenait, à son petit vivier d'auteurs. C'était une sacrée bonne femme quand même, et je crois bien que Claude était vachement jaloux de nous, au fond. Lui aussi, il passait de temps en temps, il se faisait projeter nos copies, et ensuite il critiquait méchamment mais pas en face. Il disait que c'était tourné n'importe comment, mon premier film. J'avais pas encore vu le sien, de premier film, le très fameux et célèbre *Poulet*. Franchement, je préfère le mien, ne serait-ce que pour les dialogues. Et puis Adriana Bogdan, l'actrice principale du film de Philippe, connaissait bien Louis Aragon et elle avait organisé une projection de nos deux films chez Antégor. J'avais projeté la copie de travail de *Dernier arrondissement*, qui était dans un triste état, avec les bandes-sons non mixées. En sortant de la projection, Louis Aragon m'avait dit qu'il aimait beaucoup mon film, que je devais continuer. Alors l'avis de Claude Berri, hein...

Bref, ce soir-là après la projection de *Fil, Fond, Fosfor*, je l'ai brutalement renvoyé à ses kilos de viande. Lui et toute sa petite

cour de minables qui le caressaient dans le sens du fric.

« Je vais te blacklister, tu feras plus jamais un film ! » qu'il m'a lancé en s'enfuyant courageusement au bout de l'impasse de l'Astrolabe.

« Nan, tu ferais mieux de descendre de tes hauteurs », m'avait apostrophé la Poncheville qui faisait partie de sa petite cour.

J'y étais bien, moi, sur mes hauteurs. Mieux en tout cas que dans la fange dans laquelle elle rampait pour tourner son film au Tibet.

Je m'étais rapproché du ciel d'au moins trois mètres. J'étais monté sur un muret dans l'impasse de l'Astrolabe pour les surprendre à la sortie de la projection. Je me doutais bien qu'il allait pérorer, Claude, entouré de sa petite cour d'arrivistes. Je l'avais envoyé se faire foutre parce qu'il avait prononcé mon nom, sinon j'aurais peut-être rien dit, j'aurais écouté leurs ragots, histoire de savoir un peu ce qu'ils disaient dans notre dos. Mais il avait dit : « Et le Nan Aurousseau... » C'est le « le » qui m'avait choqué, parce qu'en face de moi il ne parlait jamais comme ça, il restait respectueux, très poli. Plus tard, j'ai appris qu'en réalité je lui faisais peur et ça m'a encore plus déçu. Bien sûr, il savait que je fréquentais encore des braqueurs, de gros voyous, et alors ? C'est vrai, j'avais conservé quelques relations dans le milieu. Je n'étais pas pour autant responsable de ce qui se trouvait dans la sacoche du type avec qui je buvais un verre, qu'il s'agisse d'une grenade à fragmentation ou bien des clefs d'une voiture volée. J'étais passé du braquage au filmage, j'avais remplacé mon flingue par une caméra. Mais bon, je ne pouvais pas couper avec mon passé du jour au lendemain, je les aimais bien, moi, mes amis, j'allais pas me mettre à les juger à mon tour. J'avais choisi d'être honnête, et je l'étais à fond. Quand quelqu'un se trompait en ma faveur en me rendant la monnaie, je ne profitais jamais de son erreur pour gagner cent balles malgré ma pauvreté. Alors, de quoi il avait peur ?

« À moi Claude, deux mots ! »

Je connaissais bien mes classiques. La voix venant du ciel les avait séchés sur place, puis ils m'avaient vu debout sur le muret en ruine, bien éclairé par la pleine lune. Tout le petit groupe s'était avancé vers moi. Je les dominais de trois bons mètres. Ils me faisaient penser à une gravure de Daumier, des caricatures mais animées.

« Te mesurer à moi, qui t'a rendu si vain ? »

C'est ce qu'il aurait dû répondre Claude, malgré qu'on m'ait déjà vu les armes à la main. À partir de là, peut-être qu'un dialogue sérieux se serait engagé. Mais loin d'aligner des alexandrins, il

bafoillait des mots sans consistance tandis que les trois ou quatre autres larbins, en chœur avec la Poncheville, murmuraient des imprécations. Il sonnait faux leur petit concerto pour six ringards, alors j'ai remis l'orchestre au diapason. J'ai déboutonné mon pantalon et je leur ai pissé dessus. La Poncheville, qui sortait de chez le coiffeur, elle en a ramassé sur la choucroute, elle s'était trop avancée aussi. Elle y est peut-être arrivée, sur le toit du monde, parce qu'elle était rusée. Les gars des quartiers, les films d'auteur, elle en avait rien à taper. Elle, c'était le voyage, voir du pays en étant payée, et revenir pour toucher les Assedic du spectacle. Elle s'en tamponnait à mort de la pellicule, elle y connaissait strictement rien la petite-bourgeoise parisienne qui voulait, elle aussi, voir Lhassa. Elle m'horripilait grave la Poncheville. Et en plus, elle se permettait de m'apostropher en bas du mur. En guise de lama, pour le moment elle avait vu ma queue.

Je pissais dru comme un Kärcher, j'avais pas trente ans, je faisais sauter la mousse entre les pavés autour d'eux, comme des sommations à dégager l'impasse. Ils avaient jamais vu ça de leur vie, qu'on mette fin à la cacophonie de cette façon-là. J'étais pas en queue-de-pie, mais je l'avais à l'air.

Tous ces gens faisaient leurs coups en douce. C'étaient des hypocrites qui disaient des saloperies dans le dos des gens. Moi je vivais comme si j'allais mourir dans l'heure, je payais tout cash, je me gênaï jamais pour dire ce que je pensais. Ils me faisaient gerber, au fond. Alors je leur avais pissé dessus et ils s'étaient sauvés comme une nuée de piafs.

Je n'étais ni fou ni furieux. Je connaissais bien l'histoire des mouvements littéraires, surtout le mouvement surréaliste. Je me sentais historiquement soutenu par des gars capables de faire le coup de poing avec la racaille quand il le fallait. J'avais comme modèle des types comme Tristan Tzara, Arthur Cravan et même Guy Debord malgré qu'il se soit plutôt spécialisé dans la lettre d'insultes. J'agissais spontanément, sainement. J'avais beaucoup lu en prison, je savais qu'en intériorisant les frustrations on peut vite fait se retrouver avec des ulcères. La santé, c'était tout ce que j'avais et je la défendais de toutes mes forces. La spontanéité, c'était pas son truc à la bande à Berri. Eux, c'étaient les plans de carrière, les ronds de jambe, la lèche, les luttes féroces pour avoir l'oreille de Claude. Malheureusement, Claude était sensible à toutes ces flatteries. Aujourd'hui, trente ans plus tard, aucune des personnes présentes ce soir-là autour de lui n'est parvenue à accomplir quoi que ce soit de remarquable pour la culture française.

Claude, je l'ai recroisé dans une salle de projection quelques

années plus tard. Il avait gardé la haine. Moi non. Je l'ai salué, invité à voir mon film *Approche*, mon premier long. J'en avais plus rien à foutre de cette vieille époque de l'impasse de l'Astrolabe. Il est pas venu à la projection. Je l'ai recroisé à l'enterrement de Gérard Brach, le scénariste de Polanski. Toujours le même, comme pétrifié dans sa rancœur. Il devait sentir la mort rôder, il allait plus souvent à des enterrements qu'à des mariages maintenant. Je ne lui en voulais pas de la façon dont il s'était comporté avec moi qui venais de faire six ans de taule. Il m'avait déçu, voilà tout. Lui et Jean-Pierre Rassam étaient allés à Prague dans la voiture de Truffaut pour ramener la femme et les gosses de Milos Forman, ils avaient croisé les chars russes juste avant qu'ils bloquent la frontière, j'en avais fait un héros, un mec qui avait des couilles.

Tout ça, c'est loin maintenant. Anne-Marie s'est suicidée, Claude est mort, Jean-Pierre Rassam aussi. J'emmenais parfois le petit Thomas au cinéma. Il était déjà très malin, il cassait les cabines téléphoniques au marteau pour récupérer les pièces. Aujourd'hui, il a grandi, il est plus intéressé par les oscars bien qu'il lui arrive de donner dans le coup de boule, et pour ça il tient bien des Rassam, une famille qui s'en laisse pas raconter. C'était un même sympa, le petit Thomas. Très remuant, très intelligent. Je l'emmenais voir des films pour adultes, au Cosmos il s'était endormi sur mon épaule dix minutes après le début de *L'Enfance d'Ivan* de Tarkovski. Quand je le ramenais, Anne-Marie me demandait ce qu'on avait fait, je lui ai jamais dit que je l'avais gaulé en train de briser l'appareil avec un marteau en bas de chez eux. Elle était sévère Anne-Marie, elle lui aurait balancé une torgnole.

Elle recevait dans son lit, Anne-Marie, comme une reine. Les gens faisaient antichambre. Je voyais un gros producteur à genoux au pied du lit, comme au Moyen Âge. Moi je restais debout, je m'approchais, je lui faisais la bise.

« Faut venir chez Auditel, je lui disais, j'ai plus d'amorce et ils ne veulent plus m'en donner tant que tu n'auras pas payé. Et Catherine Brasier a arrêté le montage du film parce qu'elle n'a pas reçu son chèque...

– Qu'est-ce qui lui prend, à la smicarde ? Elle va nous faire une grève à elle toute seule ? Je passerai là-bas ce soir, là j'ai plein de rendez-vous », qu'elle répondait de sa voix éraillée de fumeuse invétérée.

Catherine Brasier, c'était la monteuse de Philippe Nahoun, la fille de Georges Bataille quand même.

On pouvait l'attendre plusieurs jours, Anne-Marie, ça râlait sec dans les salles de montage. Les monteuses attendaient les chèques et

moi le liquide, parce qu'elle me dépannait au black, en liasses. Elle finissait toujours par arriver, on l'entendait de loin, elle parlait fort, c'était une vraie personnalité, une petite bonne femme avec l'énergie d'une tribu à elle toute seule. Elle mettait tout son personnel sur les rotules.

Je croisais Polanski chez Claude ou à Auditel, il tournait *Tess*, des producteurs, des acteurs et des actrices aussi, Werner Schroeter, Bernard Schmitt chez Adriana Bogdan, tous les Allemands du cinéma d'auteur aussi, parce que Philippe Nahoun avait travaillé longtemps avec Fassbinder. Je dormais une nuit au Claridge des Champs-Élysées, une autre chez Dominique Laffin et une autre aux entrepôts frigorifiques, avec les rats. Parfois aussi chez ma monteuse, rue Montorgueil. Et puis, une nuit, elle m'a viré parce que je ne m'engageais pas franchement. C'est que moi, j'y tenais plus trop à l'engagement sérieux avec une femme, la rupture avec Marie m'avait fait très mal. Nastassja Kinski m'avait passé les clefs de son hôtel particulier. Elle n'y était jamais, elle vivait en Amérique. De temps à autre, j'y emmenais ma monteuse et on passait la nuit dans le luxe. L'hôtel était partagé en deux, d'un côté Nastassja et de l'autre Jean-Pierre Mocky. Le Mocky, il appelait les flics parce que, d'après lui, ma copine criait trop fort quand on faisait l'amour. Je voyais sa tronche dans l'œilleton. « Il est là, qu'il criait, je suis sûr qu'il est là ! Ils sont pas sortis ! » Il était en robe de chambre, son girond accroché à ses basques. Mais moi j'ouvrais pas aux flics. Une fois qu'ils étaient partis, on recommençait à baiser et il piquait des crises sur le palier. Un jour, il a réussi à me joindre au téléphone chez Anne-Marie. Il voulait qu'on se voie, il me parlait mal, il jouait les voyous et ça me faisait doucement rigoler. Je l'ai laissé s'énerver, puis j'ai raccroché. Moi, je n'avais plus de haine contre personne. Lui, le Mocky, il aurait bien aimé qu'on s'engueule, que j'entre sur son terrain, que je vienne le voir pour s'expliquer. Je revoyais sa tronche anamorphosée dans le judas, et son girond, en robe de chambre lui aussi.

C'est vrai que ma copine, elle se lâchait vraiment et j'aimais bien l'entendre crier comme ça quand on baisait. Elle avait de « grandes jouissances panoramiques » comme dit Roland Barthes. On profitait du luxe, les tapis étaient tellement épais qu'on baisait par terre, pas besoin de se coucher dans le grand lit qui faisait des vagues quand on appuyait sur un bouton.

Nastassja avait fait mettre des barreaux à toutes les fenêtres, elle avait peur de son père, il avait tenté plusieurs fois de forcer la porte pour la violer. Mocky essayait de passer sa tête entre les barreaux pour voir à l'intérieur.

« Il n'y a personne, monsieur Mocky, lui disaient les flics en le tirant, allez vous recoucher. »

Il insistait, il sonnait comme un malade, il était propriétaire et il tenait à « jouir paisiblement de son bien » comme il était dit dans l'acte notarié. Justement, dans sa robe de chambre molletonnée, il me faisait penser à un petit notaire de province. J'étais tombé de haut, parce que, avant de le connaître, je l'aimais bien, moi, Jean-Pierre Mocky. Jamais j'aurais pensé que ce mec-là appellerait les flics en entendant une jeune femme crier son plaisir.

J'étais sorti de prison depuis cinq ans. J'avais déjà quatre livres publiés et je venais de terminer mon premier court métrage, *Dernier arrondissement*, que j'avais tourné avec l'équipe de *La Bande du Rex* et Jean-Jacques Flori, dit « JJ », comme chef opérateur. *La Bande du Rex*, c'était un film que j'avais coécrit avec Jean-Henri Meunier. Jacques Higelin avait le rôle principal. C'était une commande de Jean-Claude Fleury. J'avais vachement souffert parce qu'on était tenus à une sorte de cahier des charges qui ne me plaisait pas du tout, mais bon, mon fils Till venait de naître, j'avais besoin de fric, alors j'avais signé. Il en est rien sorti de très bon pour moi du point de vue créatif et je me suis promis que je n'écirais plus jamais dans ces conditions. Grâce au film, j'avais rencontré plein de gens sympas. Meunier c'est dingue le monde qu'il connaissait. C'était un petit bonhomme bourré d'énergie, je le trouvais marrant, il écrivait des poèmes, on avait bien sympathisé.

Pendant la préparation du film, le producteur, qui nous avait invités à manger chez lui, s'est fait cambrioler.

« Ça serait pas Nan ? » qu'il a demandé à Meunier.

Encore une fois mon passé me poursuivait. J'ai haussé les épaules et j'ai continué ma route. Il m'en est arrivé plein des histoires comme ça. J'ai appris à ne plus prêter attention à toutes ces projections négatives que les gens font sur moi.

Malgré tout, c'était une époque géniale les années quatre-vingt, les gens étaient très ouverts dans le milieu du cinéma, les techniciens travaillaient gratuitement sur les courts métrages. Du coup, j'avais une grosse équipe de pros pour mon premier film et on l'a tourné en huit jours. Tout le monde m'aidait, on me prêtait du matos, de l'éclairage, des accessoires, de la déco. On avait tourné dans le XX^e bien sûr, et sur la butte à Morel qui était déjà en chantier, le souterrain avait été comblé, c'était devenu un bournier, mais il y avait encore quelques baraques et j'avais tourné les derniers plans là-bas. J'avais terminé le montage grâce à Anne-Marie, j'avais fait quelques projections et j'étais passé à autre chose.

Je voulais faire un long maintenant. J'écrivais un scénario intitulé

Les Loufs. C'étaient nous les loufs, Charly, Tran et moi. Je racontais nos petits braquages. Personne n'a jamais voulu du scénario. J'avais plusieurs projets. Je voulais filmer Jacky le Bordelais en vrai, parce qu'il était encore en vie et que je le croisais de temps en temps dans le XX^e. Pour le moment, il était à la Santé et il m'écrivait :

« Vois-tu, Nan, des types intelligents ne se méprisent pas parce que leurs chemins sont différents, leurs connaissances leur viennent après maintes réflexions, après les méditations dans les mitards, à parler avec soi-même. On n'en est pas arrivé au même point, c'est tout. Disons que tu as changé de direction. Tu ferais fort de me dire où est l'avant et où est l'arrière. Je suis un voyou, ou tout au moins je les joue, et je crois que je peux longtemps les jouer. Ça, c'est décidé par le petit cerveau qui me sert à penser. De toute manière, vois-tu, je suis persuadé qu'au fond de toi il reste beaucoup du sentiment des youvois. Tu n'agis plus comme tel, c'est tout. Il y a toujours plusieurs façons d'être en marge. En dernier lieu, mon amitié t'est restée. Peut-être avons-nous des idées communes et un jour nous en parlerons en effet.

Bonjour à Suzanne et à tous les Aurousseau.

P.-S. : J'ai pris dix-huit mois pour tentative de meurtre. Coup de pot ! »

Il ne le savait pas, mais j'étais allé trouver le mec qu'il avait tenté de tuer et je l'avais persuadé de ne pas se pointer au tribunal et de retirer sa plainte. Ce sont des choses dont on ne se vante pas. Je ne lui avais pas dit, je me souvenais des steaks et de la cantine à Fleury. Jacky aimait beaucoup ma mère, il lui apportait des fleurs là-bas, dans leur petit studio de la rue du Repos, quand j'étais en taule.

Je n'ai jamais pu le filmer, Jacky. J'ai une photo de Carmen où on le voit en photo dans un cadre, au fond de la pièce, sur une étagère, dans leur appartement de la rue Saint-Blaise.

Rue Saint-Blaise, rue Félix Terrier, rue d'Avron, porte de Montreuil, j'y revenais toujours, j'y avais plein d'amis, ma famille habitait toujours le XX^e, je croisais des voyous à tous les coins de rue, dans les bars, certains voulaient que je monte avec eux sur des bracos. Le plus dur, en sortant de prison, c'est d'échapper à ça. La récidive vous guette et profite du moindre instant de faiblesse pour vous alpaguer. Ce n'est pas parce que vous prenez la décision de changer votre vie en prison que vous y arrivez en sortant. En sortant, tout recommence comme avant, vous retombez dans une

autre prison : celle de votre quartier où vous allez tourner en rond et inéluctablement remettre la main sur un calibre et remonter sur un braquage. Maintenant, dans les cités, c'est le deal mais c'est la même chose.

Heureusement, j'avais rencontré Marie. Grâce à elle, je vivais ailleurs, dans un autre quartier, avec d'autres gens, et lentement je m'extrayais du milieu des voyous. On voyait des écrivains, des journalistes, des cinéastes ; on déjeunait avec Simone Signoret, on passait des soirées à discuter avec Raymond Aron, Jean-Louis Bory, ces gens-là m'aimaient beaucoup et ça me faisait du bien après toutes ces années de solitude.

Des loufs, c'est bien ce qu'on était quand on préparait l'attaque de la banque cours de Vincennes, dans les années soixante. On devait la taper à 11 h 30 le vendredi, on avait pris Tran comme chauffeur malgré le coup des bijoux. On n'avait personne d'autre. Charly et moi, on était vachement cool. S'il avait eu affaire au Bordelais, il aurait pris une balle dans la tête. Il s'est excusé, il a dit des trucs du genre : « Déconnez pas les mecs quoi, elle me demandait une bague depuis longtemps, et des boucles d'oreilles, alors j'ai pas pu résister... » Bon, au fond je le comprenais un peu, j'étais vachement sentimental avec Jocelyne même si je ne lui disais jamais rien. Pas même que je l'aimais ; d'ailleurs, je sais pas si je l'aimais. On baisait comme des dingues, on faisait ça quatre, cinq fois d'affilée, comme collés l'un à l'autre, tout gluants de mouille, de sueur et de sperme, si mêlés que parfois je ne savais plus qui était l'homme et qui était la femme, on faisait qu'un, et après je retournais avec mes potes. Je l'ai emmenée une ou deux fois sur un casse, elle avait rien contre, elle était finaude, ça lui faisait un peu d'argent de poche.

On s'est garés dans la contre-allée et Charly et moi on a enquillé tandis que Tran attendait au volant. La banque était pleine, au contraire de ce qu'on croyait. Il n'y avait pas de sas dans ce temps-là, les comptoirs étaient libres, on pouvait choper le caissier par la cravate. Charly est monté sur le comptoir et il a prononcé la phrase rituelle : « C'est un hold-up, que personne ne bouge ! » Une des employées s'est mise à pleurer. Charly est passé de l'autre côté du comptoir pendant que je braquais les clients. Ils étaient nombreux, je ne savais pas trop comment les tenir tous en joue avec le Luger. Alors je les ai fait asseoir par terre en tailleur et en cercle. J'ai demandé si quelqu'un connaissait le jeu du mouchoir pendant que Charly se servait dans la caisse tout en braquant les employés et le directeur qui était sorti de son bureau. Il fallait faire vite. Les clients jouaient au mouchoir, l'un d'eux courait et déposait le mouchoir derrière un autre, etc. Comme ça, ils étaient tranquilles et je les surveillais tous. Une fois le sac plein de liasses, on est ressortis et on a couru vers la voiture.

Il n'y avait plus de voiture.

Tran n'était plus là.

On était bien emmerdés. On avait encore nos cagoules sur la tête, nos calibres à la main, le sac plein de fric. De vrais bras cassés embourbés dans la mouise. Un des employés est sorti de la banque et il nous a vus, il nous a montrés du doigt en criant : « Au voleur ! » On pensait que Tran s'était garé un peu plus loin, il avait dû avoir un problème. Les flics allaient pas tarder à débouler, le directeur devait déjà être en train de téléphoner, Gambetta n'était pas si loin que ça, ils avaient juste à descendre la rue des Pyrénées. Alors on s'est sauvés à pied en direction du square Sarah-Bernhardt. On est entrés dans le square et on l'a traversé pour s'enfuir par la petite cité qui le prolongeait vers la rue de la Plaine. On a zigzagué comme ça, à pied, jusqu'à une Fiat que j'avais garée rue des Grands-Champs en cas de besoin, et on s'est tirés en voiture jusqu'à la planque.

Si on avait eu des portables, ça ne se serait pas passé comme ça. Mais on n'avait même pas le téléphone fixe dans ces années-là. On n'avait pas encore l'habitude de se téléphoner pour un oui, pour un non. Charly et moi, on avait les glandes. Où il était, le Tran, avec la voiture ? On a attendu dans la planque tout l'après-midi mais il n'est pas venu. Il devait se terrer quelque part en attendant que l'orage passe, c'est ce qu'on se disait.

Le soir on est sortis, on avait du fric plein les poches. On a fini la soirée rue des Grands-Champs, dans un bar qui faisait l'angle avec la rue des Pyrénées, Le Bus 68. On buvait tranquillement notre verre en draguant la patronne qui était vachement jolie et raide dingue de Charly, quand deux voitures se sont brusquement arrêtées devant le bar. On n'a pas eu le temps de réagir. Trois mecs sont entrés et nous ont braqués au comptoir. J'avais un gros neuf millimètres sur la tête. Je pouvais plus faire un geste, le mec était déterminé et il pouvait tirer d'une seconde à l'autre. Je les ai reconnus, c'étaient les mecs du 140.

« Allez, on y va », m'a dit celui qui me braquait en me faisant lever de mon tabouret.

Ils étaient entrés à trois. Je voyais les voitures dehors qui nous attendaient toutes portières ouvertes, le chauffeur au volant, avec un peu de fumée qui sortait des pots d'échappement. On était bons pour la dernière balade vers le bois de Vincennes. Une balle dans la tête et terminé.

« Fais du léger, j'ai dit au mec, ça part tout seul le Beretta... »

Au même moment on a entendu :

« Police, déposez vos armes ! »

Il y avait deux types en civil avec un pistolet à la main, qui sortaient de la petite salle attenante au bar. Les trois voyous ont tourné la tête et les armes vers eux, et je n'avais plus le calibre sur la tête. J'ai plongé immédiatement vers la rue. Un éclair. Charly m'a imité et on s'est retrouvés dans la rue des Pyrénées. On n'était plus dans l'axe de tir, c'était déjà ça. Ce qui se passait dans le bar était une autre histoire. Je ne savais pas d'où sortaient ces flics en civil, je ne me suis pas posé la question. Je courais en zigzag entre les voitures vers le cours de Vincennes en jetant de temps à autre un coup d'œil en arrière. Malgré les deux flics qui les tenaient en joue, le mec qui m'avait braqué avait réussi à sortir du bar. Il nous cherchait des yeux, il nous a vus et il nous a tiré dessus. Charly courait sur le trottoir, en ligne droite. J'entendais les petits insectes d'acier vibrer pas loin de mes oreilles, un pare-brise a volé en éclats et j'ai vu Charly s'envoler à mon côté. J'ai rien compris. Je l'ai vu bondir vers le ciel, il a décollé d'un mètre au moins tandis que je prenais la rue de la Plaine en enfilade. Je courais vite, très vite, c'était ma peau qui était en jeu. Ces gars-là voulaient nous tuer.

Depuis l'après-midi, tout tournait autour du square Sarah-Bernhardt, la banque, la cavale, Le Bus 68, comme le centre magnétique d'un rotor qui nous ramenait toujours vers lui quoi qu'on fasse pour y échapper. C'était une actrice Sarah Bernhardt, une tragédienne, mon ange gardien, qui sait. C'est là que je me suis planqué, dans le square qui porte son nom. J'ai sauté par-dessus les grilles parce que le square était fermé à cette heure-là. Il faisait bien nuit, personne ne m'avait vu. J'étais comme une bête traquée, je me suis enterré vivant dans les massifs de fleurs. J'ai foui avec mes mains, vite, profond, dissimulé par les arbustes. Une fois le trou fait, je me suis recroquevillé dedans et je me suis recouvert de terre et de fleurs. Je pouvais plus respirer mais j'en avais rien à foutre. J'avais de la terre plein la bouche mais j'étais vivant. Au loin, j'entendais encore du bruit, des voitures qui démarraient, d'autres qui s'arrêtaient. J'étais pas si loin que ça du Bus 68. J'ai attendu comme ça sans bouger pendant plus d'une heure, puis le silence est retombé sur le quartier. J'entendais plus rien, ni voitures, ni bruit de pas. Le silence intégral.

J'ai attendu quand même encore longtemps, pour être bien sûr qu'ils étaient tous partis. J'ai repris mon souffle, je me suis dégagé, et j'ai attendu encore une heure accroupi dans le massif d'arbustes et de fleurs. Comme une ombre, je suis remonté vers la porte de Montreuil par la rue de Lagny. Je faisais bien attention, au moindre bruit je me cachais dans les portes cochères, je me collais au mur, je rampais sous les voitures en stationnement. J'y tenais vachement à ma peau. Il était aux environs de 4 heures du matin. Les rues étaient

vides. Je suis parvenu comme ça jusqu'à la rue Schubert et je suis monté chez Michel Droux. Sur le palier, j'ai vu du sang, sur les marches aussi, et sur le paillason. J'ai frappé, Manuela m'a ouvert. Charly était là, dans la chambre, un cigare aux lèvres. Il avait pris une balle dans la cuisse. C'était pas joli à voir, ça saignait pas trop mais il avait mal. Lui s'était sauvé par la rue des Maraîchers et ils croyaient tous que je m'étais fait avoir. Il y avait Jocelyne, Manuela et Michel. Je leur ai raconté comment je m'en étais sorti et on a réfléchi pour Charly. Il était 5 heures du matin.

« On va aller à la Croix-Saint-Simon, j'ai dit. Là-bas, ils vont te soigner.

– Ils vont appeler les flics, a dit Manuela.

– Non, on braquera l'interne et il fermera sa gueule. »

Charly avait mal, la plaie noircissait, les chairs étaient éclatées comme une grande marguerite sanglante. On ne savait pas si la balle était dans la cuisse, on n'y connaissait rien en médecine. Charly s'est levé et on est partis tous les deux pour la Croix-Saint-Simon qui n'était pas très loin, juste au bout de la rue des Rasselins.

« Passe-moi ton calibre, j'ai dit à Charly, ils vont te demander de te déshabiller. »

À l'hôpital, une infirmière est venue, elle n'a pas compris grand-chose à notre baratin et elle est allée réveiller l'interne, un tout jeune type très sympa. Il nous a demandé ce qui s'était passé. Je lui ai dit qu'on s'était fait tirer dessus par des voyous alors qu'on buvait tranquillement un verre dans un café.

« Mettez-lui un pansement et on s'en va, on vous fera pas de problèmes. »

Il a réfléchi :

« Si la balle est dans la cuisse, je serai obligé d'appeler la police. Si elle est ressortie, je le soigne.

– Allez-y, j'ai répondu, regardez, on verra bien après. »

J'avais les deux calibres sur moi, j'attendais qu'il se prononce.

« La balle est ressortie, il a dit, je vais le soigner, il faut qu'il reste ici.

– Pas question, a dit Charly. Fais ton boulot, la suite c'est mon problème. »

L'interne a compris que ça pouvait mal tourner, il a pas insisté. Il a fait une piqûre, désinfecté la plaie et l'infirmière a fait un gros pansement. Charly ne bronchait pas. L'ambiance était tendue. On est ressortis de l'hosto vers les 7 heures du matin. Charly boitait bas, il ne pouvait pas poser son pied par terre. On avançait à petits pas.

On est remontés chez Droux. Vers 10 heures, on s'est dit qu'il fallait qu'on retourne chercher notre pognon dans la planque ; ensuite, on aviserait.

On était à cinquante mètres du studio, je soutenais Charly qui souffrait, quand ils nous sont tombés dessus. Planqués dans une camionnette, ils nous attendaient depuis l'aube. Une bande de flics en civil qui nous hurlaient dessus en nous écrasant sur le trottoir et nous enfonçant les calibres sur la tête, sur le cou, dans les joues. J'en avais un sur le front.

« Tes mains ! Tes mains ! Tes mains ! » hurlait le flic.

Qu'est-ce qu'elles avaient mes mains ? Ils étaient trois à me les tenir et à me les tirer dans le dos pour me menotter. J'étais assez calme, mais eux ils s'énervaient, ils se montaient le bourrichon, ils me fouillaient avec les mains qui tremblaient. Ils ont trouvé le Luger et ça les a encore plus énervés. Charly disait qu'ils lui faisaient mal à la jambe, mais ils ont trouvé son flingue et ils l'ont tapé en le traînant par terre jusqu'au studio. Ils savaient beaucoup de choses, notre adresse déjà, et nos noms aussi.

« C'est toi Nan, hein ? C'est toi Aurousseau ? »

Je répondais pas, j'attendais d'en savoir plus. Ils ont perquisitionné le studio et ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient : les boîtes à chaussures pleines de fric en provenance de la banque, les gants et les cagoules. Ils ont emmené les draps aussi, parce qu'il y avait des traces de sang dessus. Je sais pas à quoi ils pensaient, mais ils se gouraient. Le sang, c'était la nana de Charly qui l'avait laissé, la dernière fois qu'elle était venue elle avait ses règles. Nous, à cette époque, on n'était pas trop regardants, on l'avait prise quand même et ça avait laissé des traces. Ça nous faisait marrer, Charly et moi, de les voir s'exciter là-dessus. On disait rien, on ne répondait pas à leurs questions. Un peu écoeurés par l'odeur qui régnait dans le petit studio sombre, ils ont ouvert la fenêtre et les volets. Pour nous, l'odeur était normale, on y était habitués.

Ils nous ont embarqués dans des voitures et emmenés rue du Surmelin. Je connaissais bien la 5^e BT, j'étais un bon client. Ils étaient nombreux les flics là-dedans, et pour moi ils se ressemblaient tous. Moi, je ne connaissais que mes amis en ce temps-là, tous les autres étaient des ombres, des sans-visage, des abstractions. Mais eux me connaissaient bien, ils s'intéressaient à moi depuis longtemps, ils me suivaient parfois, puis me perdaient, puis revenaient, comme des chiens lancés sur ma piste. Pauvre piste pourtant, petit voyou de quartier, viande à prison programmée, mais c'était ce qu'ils aimaient traquer, ce pour quoi ils étaient

payés, et quand ils nous tenaient ils étaient contents, on les sentait jubiler, préparer leurs interrogatoires, recouper leurs informations, satisfaits d'être du bon côté de la loi. Ils se permettaient de nous frapper pour nous faire parler. Je n'ai pas de rancune, aucune haine, rien. Aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes dans ma maison achetée grâce à mes droits d'auteur, tout ça me fait doucement rigoler et ces pauvres créatures, certainement toutes mortes à l'heure qu'il est, ne m'inspirent aucun sentiment, ni colère ni mépris. Qui serait assez fou pour en vouloir à des pièces sur un jeu d'échecs ?

On était enfermés dans un petit bureau, trois flics en civil et moi. Je niais tout. Ils étaient pas si malins que ça parce que, pour me faire parler, ils me disaient ce qu'ils savaient. Ils avaient arrêté Tran à Bagnolet. Les mecs du 140 s'étaient mis à table, ils avaient tout balancé. Ça s'était mal terminé pour eux au Bus 68. Les deux flics en civil étaient des motards de la gendarmerie dont un logeait au-dessus du bar. C'était juste deux copains qui buvaient un verre avant de se quitter quand ils avaient entendu des bruits d'armes. Ils étaient intervenus parce qu'ils portaient leurs armes de service sur eux. Ils nous avaient sauvé la vie. Ils étaient parvenus à désarmer deux des trois voyous qui étaient entrés dans le bar. Le troisième, passé le moment de stupeur, s'était lancé à notre poursuite pour nous tirer dessus. On l'avait échappé belle, si les motards en civil ne s'étaient pas trouvés là à boire leur coup entre potes je ne serais pas ici aujourd'hui pour raconter tout ça. Le patron du bar avait appelé la police qui avait établi des barrages, et les deux voitures qui nous attendaient dans la rue pour nous emmener « en belle » s'étaient retrouvées coincées avant de revenir rue de Ménilmontant. Les types avaient tout déballé, ils avaient même donné l'adresse de notre planque.

Les bijoux avaient été saisis et reconnus comme provenant d'un braquage rue d'Avron. Tran était grillé sur l'affaire, au moins pour recel, mais nous non. Moi je niais, j'étais au courant de rien. Le 140, je ne savais même pas où c'était. Le ticket de pressing, le pantalon en daim plein de sang ? Les cartons à chaussures avec les liasses, l'expertise balistique en cours pour le tabac rue de Paris ? Aucune idée sur tout ça. On n'avait pas encore le droit à un avocat en garde à vue, c'était dur, ils ne nous laissaient pas respirer, ils me frappaient avec un bottin, avec une serviette mouillée. J'étais nu face à eux dans un petit bureau étroit. Ils ne m'avaient pas lâché de la nuit, ils ne m'avaient pas laissé dormir. Ils voulaient des aveux.

Et puis j'ai craqué. Je me suis évanoui, comme ça, tout d'un coup.

Quelque chose s'est cassé en moi.

Quand je me suis réveillé, j'étais dans une voiture avec deux civils. Il faisait nuit. Ils m'emmenaient je ne sais où. Ils ont eu l'air content que je me réveille, ils m'ont demandé comment ça allait. Moi j'étais bien, comme si j'avais beaucoup dormi. On roulait dans Paris. Ils ont appelé avec la radio de bord et demandé où ils devaient m'amener parce que ça allait bien, j'étais réveillé. On a atterri dans un commissariat du XII^e, juste à côté de la place Daumesnil. Une fois là, ils m'ont enfermé dans une cellule. Dans la cellule d'à côté, il y avait une jeune pute très sympa. On a discuté cinq minutes et je me suis allongé sur le bat-flanc. Je me suis endormi immédiatement.

Quand j'ai rouvert les yeux, j'étais nu et dans une autre cellule, une cellule inconnue.

J'avais froid, la cellule n'était pas chauffée, j'étais en état de choc. C'est très inquiétant de se retrouver nu dans une cellule qu'on ne connaît pas alors qu'on s'est endormi habillé dans une autre. J'ai tapé à la porte, j'ai gueulé pour que quelqu'un vienne. Quelques minutes plus tard, un flic en uniforme s'est pointé, il a ouvert le guichet.

« Où je suis ? »

C'est la première chose que j'ai demandée.

« Au commissariat de la place Voltaire.

– Pourquoi je suis à poil ? »

Il a rien répondu. J'ai dit que j'avais froid, que je voulais mes fringues. Il a fermé le guichet et il est parti.

J'ai attendu dans le froid, le silence et l'oubli. Je grelottais, j'étais mal. Qu'est-ce qui s'était passé ? On m'avait transporté ici, on m'avait déshabillé, sans que je me souvienne de rien. Pourquoi est-ce qu'ils m'avaient complètement déshabillé ? C'était ça le plus choquant pour moi.

Le flic est revenu avec mes fringues et je me suis habillé. Il a refermé la porte et j'ai attendu. Une heure après, les civils de la 5^e BT sont revenus pour me ramener rue du Surmelin et l'interrogatoire a recommencé.

Analyse de sang sur le pantalon en daim : ok, c'était bien le sang du patron et celui du garçon nommé Aurousseau. Analyse balistique : ok, c'était bien le calibre de Charly qui avait tiré sur le patron du tabac et sur le mec du 140. J'ai quand même continué à nier, les groupes de sang, c'est pas une preuve absolue et j'étais

caagulé, j'avais des gants. La bijouterie, c'était pareil, pas de preuves, que des racontars, Tran disait ceci, les types du 140 disaient cela, et Charly et moi on niait tout en bloc malgré les évidences. Les clients de la banque cours de Vincennes avaient reconnu mon arme, oh oui, oh oui, c'était bien un revolver allemand, reconnaissable entre mille, mais il y en avait beaucoup des Luger qui traînaient depuis la dernière guerre. Et le Tran, où il était, pourquoi il ne nous avait pas attendus dans la voiture volée ?

On l'a appris plus tard, à Fleury. Il s'était sauvé parce qu'une voiture de flics arrivait dans la contre-allée. Les flics l'avaient pris en chasse (c'est ce qu'il racontait) et il était parvenu à les semer. Quand il était revenu vers la banque, tout était terminé depuis longtemps. Il y avait des flics partout et il pensait qu'on s'était fait prendre, alors il était remonté se planquer chez sa sœur en attendant d'en savoir plus.

J'ai demandé pourquoi je m'étais retrouvé nu place Voltaire (je m'appelais pas Rousseau pourtant !) alors que je m'étais endormi habillé place Daumesnil, mais ils m'ont dit que c'étaient eux qui posaient les questions, et comme je voulais pas répondre, eh bien ils ne me diraient rien. Comme on arrivait au bout des quarante-huit heures, ils m'ont baladé en voiture dans des bars du quartier. Ils me traînaient menotté devant les clients et me demandaient si je reconnaissais des types. Je comprenais rien à leur stratégie. Pourquoi ils faisaient ça ? Pour m'humilier devant les gens ? Des cafés où j'avais jamais mis les pieds... Ensuite, ils m'ont emmené au Palais en me montrant le journal : c'était *Le Parisien* et Charly et moi, on faisait la une ! On n'était pas mal sur la photo. « Deux jeunes gangsters, auteurs de plusieurs agressions, arrêtés... »

Le voyage s'est achevé à la Souricière. Je ne vous infligerai pas la description du décor. Frédéric Beigbeder l'a parfaitement fait dans son livre *Un roman français*. Il a pris une baffe, Frédéric, ce jour-là, il s'y attendait pas à ce que ce soit comme ça. Tant qu'on n'y est pas passé, on peut pas imaginer. C'est un voyage dans le passé, on se retrouve au Moyen Âge, même les employés ont une gueule d'époque. Ils doivent les choisir. Je suis sûr qu'il y a un casting. Les mecs doivent être osseux, cadavériques, verts de peau, ça doit ressembler à un casting de film d'épouvante.

J'ai déjà raconté dans *Bleu de chauffe* ce qui m'a le plus choqué : l'anthropométrie. On vous assied sur une chaise qui tourne pour vous photographier de face et de profil. Le photographe se trouve face à vous, à environ cinq mètres. Un type actionne la chaise afin qu'elle pivote pour photographier le profil. Vous tenez une sorte de clap sur vos genoux où se trouvent inscrits votre nom, votre

matricule et d'autres choses mystérieuses vous concernant. Quand vous êtes de profil, un employé du dépôt vous indique à quelle hauteur vous devez regarder pour avoir la tête droite. L'employé en question m'a dit : « Regarde ça, t'es pas prêt d'en revoir une de sitôt. » J'ai regardé. Il tenait à la main une photo porno. Une chatte en gros plan avec les deux mains de la femme qui l'écartaient. J'ai été vachement surpris, je m'attendais pas du tout à ce genre de connerie de leur part. J'ai dû ouvrir de grands yeux étonnés et, clic clac, ils ont fait la photo. Profil d'ahuri garanti. Après, ils m'ont ramené en cellule. Je suis passé devant le juge d'instruction qui m'a incarcéré pour infraction à la législation sur les armes, vols à main armée et tentatives d'homicides volontaires.

Plus tard, un fourgon nous a emmenés à Fleury-Mérogis. Cette ville-prison était encore toute neuve, les cellules étaient propres, les coursives et le rond-point central sentaient la peinture fraîche. Seuls le D2 et le D3 étaient ouverts. Les bâtiments D1, D4 et D5 étaient vides. Les surveillants n'étaient pas rodés, l'administration pénitentiaire organisait des stages afin qu'ils soient « aptes à l'ouvrage ». C'était nouveau, l'idée du rond-point central et l'ouverture automatisée des portes. Les matons tâtonnaient, ouvraient parfois une série de cellules qui auraient dû rester fermées et envoyaient en promenade un groupe qui en revenait.

Les formalités d'incarcération étaient longues. Il n'y avait pas encore les cartes biométriques. On nous photographiait et on nous remettait une sorte de carte d'identité interne qui comprenait, écrits en toutes lettres, les motifs d'inculpation. Ceux qui tombaient pour la pointe étaient immédiatement repérés, aussi bien par l'administration que par les détenus. Ceux qui ne voulaient pas montrer leurs cartes étaient soupçonnés d'être tombés pour un motif inavouable alors que les types comme moi, au contraire, étaient assez fiers des motifs d'inculpation. Moi, personne n'a jamais demandé à voir ma carte, j'ai eu tout de suite une très bonne réputation : j'avais fait la une du *Parisien*, j'avais des amis en détention connus pour être des garçons d'élite, des braqueurs malgré leur jeune âge. Ça en imposait.

On ne gardait pas nos fringues civiles. On était tous logés à la même enseigne : le droguet pénal, une toile épaisse, sorte de lainage rugueux gris ou noir. On nous remettait un paquetage qui comprenait ce costume en droguet, du linge de corps, une chemise bleue, des chaussettes, une paire de chaussures, un plateau en inox pour la bouffe, des couverts et une paire de draps. C'était le bon temps. L'administration pénitentiaire assurait la buanderie. Même le type qui n'était pas assisté¹ avait du linge propre durant sa détention préventive. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Pour des

raisons budgétaires, l'AP a supprimé le service de buanderie. Ce sont les familles qui lavent le linge pour les détenus et le leur rapportent au parloir. Il faut voir les pauvres mères des cités qui ont deux ou trois mômes en taule se taper le transport des sacs de linge en sortant du parloir et reprendre l'autocar avec. Aujourd'hui, le même qui n'est pas assisté garde le même slip pendant toute sa préventive. Ça peut durer longtemps la préventive. Bien content si le gosse peut laver son slip de temps à autre au lavabo.

Les formalités d'incarcération remplies, j'ai été placé en cellule au D2, le bâtiment réservé aux jeunes détenus.

J'étais un peu sonné. Tout s'était passé en un éclair, l'arrestation, les interrogatoires, mon évanouissement, mon réveil nu dans une cellule inconnue, puis le passage devant le juge d'instruction. Un homme d'une trentaine d'années, un homme lui aussi sans visage, issu de la petite bourgeoisie, un type passé par l'École nationale de la magistrature, méprisant, froid comme un serpent. Il ne m'avait pas adressé la parole. Il m'avait notifié les motifs d'inculpation et avait signé mon bulletin d'écrou qu'il renouvellerait tous les six mois, et cela pendant trois ans. Je continuais de nier tout en bloc.

Charly et moi, on a été placés à l'isolement, au quartier de sécurité renforcé. À cause de la une du *Parisien* on était considérés comme dangereux.

Après le bruit et la fureur, c'étaient maintenant le début d'une lente déshumanisation. Je ne voyais personne, la porte s'ouvrait automatiquement pour l'heure de la promenade et un gardien m'emmenait dans une petite cour sur le toit de la prison. Je restais là une heure à tourner en rond, et il me ramenait en cellule où je passais le reste de la journée. Je n'avais rien. La cellule était vide. Il n'y avait que trois éducateurs pour tout le bâtiment. J'en ai vu un au bout d'une semaine, il est venu m'apporter des timbres et du papier pour que j'écrive à mes parents.

Les auxiliaires nous servaient la bouffe trois fois par jour dans notre plateau. J'ai reçu un petit mot du Bordelais, il avait fait mettre deux steaks pour moi sur mon plateau :

« Ah, ah, ah ! Je sortirai avant toi et c'est moi qui t'enverrai des mandats ! Sacré Nan, va ! Pas mal la photo sur le journal, on dirait un acteur de cinoche. Garde le moral. J'ai ici de bons amis, des garçons solides, crois-moi, car si je vis bien en prison maintenant c'est grâce à eux. Tu te souviens de Pierrot, le rebeu au doigt coupé, le fourgue qui avait un bar dans le X^e ? Il s'est fait dessouder hier

soir à Pigalle. Tu vois ce que je veux dire, hein ? Bon, je te laisse ma couille, garde bien le moral et si l'auxi te met pas double ration, tu me le fais savoir, on s'occupera de lui, il aura une petite visite d'"amitié" dans sa cellule. »

J'ai gardé tous ces petits mots jusqu'à aujourd'hui, je les ai retrouvés en fouillant dans mes dossiers. C'est émouvant de relire tout ça, on était embarqués dans du lourd. J'ai aussi des lettres que j'ai reçues une fois libre, avec le tampon de la censure. On s'écrivait en manouche : « pachave », « lachez », etc.

C'est vrai qu'il était sorti avant moi Jacky. Il avait fait cinq ans pour le saucissonnage en banlieue. Il m'attendait rue du Repos pour ma première permission, chez ma mère. Il lui avait apporté des fleurs.

Il était très respecté au D2, Jacky, quand je suis tombé pour les braquages. Un gros voyou déjà, il tenait tête à Wast, le chef de service, il le tutoyait, lui parlait d'homme à homme. C'était un grand type mou à la calvitie précoce, le chef de service. Il avait des origines hollandaises et ne m'aimait pas, il me l'a dit un jour, bien en face, alors que j'étais entre deux matons dans son bureau.

« Je ne vous aime pas, Aurousseau, que cela soit bien clair entre nous. Vous n'êtes pas à la hauteur de Jacky le Bordelais. Le Bordelais, ça c'est un homme. »

Voilà ce qu'il lui fallait, à Wast : des hommes. Enfin l'idée qu'il se faisait d'un homme : quelqu'un qui lui tenait tête. Pourquoi est-ce qu'il m'avait dit ça ? Je n'en sais toujours rien aujourd'hui, mais j'allais bien lui baiser la gueule quand même, trois ans plus tard, grâce à mon avocat.

1- Être assisté : en prison, avoir quelqu'un dehors qui vous envoie des mandats.

C'est à Fleury que j'ai rencontré le petit Jeannot. Je l'ai retrouvé trois ans plus tard en centrale, à Loos. C'est à Loos que notre amitié s'est épanouie. Et je l'ai retrouvé par hasard trente ans plus tard dans le métro...

Ce soir-là, en 1992, Malika me quittait au métro Glacière. Après le J7, je me suis pas remis avec une femme. Je vivais tout seul dans des squats. Je restais dans Paris intramuros, j'y tenais, je supportais pas la banlieue. Avec le J7 à la fourrière, pas mal de mes papiers avaient disparu, et aussi ma machine à écrire à laquelle j'étais très attaché. J'avais pas les moyens de sortir le J7. Je ne pouvais ni payer l'amende pour le stationnement, ni les frais de fourrière qui grossissaient tous les jours. Il a fini à la broyeuse, le J7, avec toutes nos affaires dedans. Peut-être un super scénario, qui sait, dans mes projets. Je me suis fait prêter une caméra vidéo et j'ai fait un film d'une heure sur ma vie dans les squats et la sortie de mon premier long métrage dans une petite salle à Belleville. Ça s'intitulait *Des débuts difficiles*. Une fois fini, j'ai proposé le film à Arte. Une jeune femme sans histoire l'a visionné et m'a reçu dans son grand bureau. C'était une décideuse type, très bien habillée, couverte de bijoux, peut-être un tatouage discret sur la cheville, enfin une nana qui en voulait quoi, qui portait sur elle tous les signes de la réussite sociale. De quoi j'avais l'air, moi ? Je ne sais pas, mais en tout cas ça ne collait pas du tout avec ses critères, mes images. J'avais filmé mes amis Manuel Léonardi, Didier Guinebault et Dalla qui vendaient leurs toiles aux puces, les tableaux se balançaient au vent sous le périph, je trouvais ça poétique moi, mon squat à Créteil aussi, très propre, un matelas par terre, et je m'étais filmé en posant la caméra sur pied. Belleville aussi, Le Berry-Zèbre, où sortait mon premier long. Il lui avait pas plu, mon film. Ce qu'elle aurait voulu, c'est du blabla, que j'interviewe Didier, que je questionne Dalla sur sa couleur blanche, que Léonardi, mon pote Léo, présente en gros plan son autoportrait primé à Monaco. Elle était à l'aise, elle étalait ses désirs. J'avais fait comme j'avais pu, moi, pas de son direct sur la caméra, pas de perchman, pas de Nagra, et alors ? Ça m'empêchait pas de filmer. Le son, on peut le faire après, l'important dans un

film c'est quand même les images.

« Je suis pas concierge, je lui ai répondu, je fais pas dans les ragots. »

Elle m'a reconduit vers la sortie. Tous ces gens vous envoient vous faire enculer à longueur d'année, mais poliment. Je l'avais traitée, moi aussi poliment, de pipelette. Elle était désolée, mais ça parlait pas assez.

J'étais habitué. Je restais calme et déterminé. Je faisais de l'aïkido, j'appelais régulièrement mon fils à Uzès et parfois, quand j'avais une piaule un peu plus correcte que les autres, il montait à Paris et on passait quelques jours ensemble. On allait au ciné, on voyait des films comme *Le Voyage* de Solanas, *Raining Stones* de Ken Loach, on bouquinait gratos dans les bibliothèques. Il était vachement sympa mon fils. C'est lui qui m'a appris que Zola n'avait pas eu le bac. Il m'a dit : « Si un prof me fait une remarque sur le bac, je lui réponds : "Désolé, mais Zola l'a pas eu." »

Et puis je le ramenais au train à la gare de Lyon et on se quittait le cœur un peu gros. Je lui disais : « Je lâcherai jamais l'affaire fils, je préfère crever la gueule dans le caniveau mais je continuerai à écrire et à faire des films. » Il répondait rien mon fils, il avait les boules qu'on soit séparés comme ça. Il me voyait chaque fois avec une femme différente, c'était dans l'ordre des choses puisque je les épuisais d'un squat à l'autre. À la fin, il restait très distant avec elles, il savait bien que dans six mois elles auraient disparu, on les reverrait jamais. J'étais pourtant fidèle moi, jamais une tromperie, parce que pour moi la tromperie c'est le mensonge. Je disais la vérité. « Oui, j'ai passé la nuit avec Unetelle mais je t'aime ma chérie. » À la fin, ça ne m'amenait que des ennuis de dire la vérité, alors j'ai menti et ça m'est retombé dessus aussi. Je mentais à l'une et à l'autre, et quand elles apprenaient la vérité elles me quittaient toutes les deux. Ça me faisait un peu mal, mais mes vraies passions c'étaient mon fils, les films, l'écriture, la lecture et la poésie. Je bavais devant la vitrine des librairies, je regardais *Le Temps scellé* de Tarkovski comme les mêmes devant les gâteaux dans le poème de Rimbaud. Je pouvais pas me le payer, j'entrais, je le feuilletais, je lisais en douce sous le regard inquiet du libraire qui voyait bien que j'en lisais trop pour être honnête.

« Évadez-vous avec le club Méditerranée », c'est ce qu'il y avait écrit sur le dépliant touristique que je devais plier et mettre dans une enveloppe. J'avais refusé le travail en cellule. On était payé avec un lance-pierre et on n'avait pas de Sécu. J'en étais encore loin de ma passion pour le cinéma, de mon travail d'écriture. Ma soif de savoir était encore enfouie sous tout un fatras d'idées reçues en vrac dans les rues. Les flics m'avaient attrapé assez facilement et la justice m'avait jeté comme un sac de patates dans une ville-prison qui puait encore la peinture fraîche.

Le bâtiment où je me trouvais enfermé se nommait une tripale. Un bâtiment à trois pales, trois ailes. *Tripalium* : engin de torture du Moyen Âge, trois pales sur lesquelles on empalait les condamnés. De là est dérivé le mot « travail ». Toute une histoire, ces trois pales. La fenêtre était en forme de croix. Croix que la lumière projetait sur les murs de la cellule toute la journée. L'architecte devait être catho parce qu'on avait cette putain de croix qui nous prenait la tête pendant toute notre détention, comme une marque au fer rouge. Un vieux retour du refoulé qu'il nous avait pondu là, l'archi, tandis qu'il se pavanait dans sa piscine sur la Côte. Le crime paie, mais pas pour les voyous. Il devait jubiler le jour où il avait décroché la commande. « On est sortis de la merde, chérie ! C'est moi qu'ils ont choisi pour la prison de Fleury-Mérogis. Oh, je vais te leur mitonner un projet aux petits oignons, des mitards comme ils en ont jamais vu, et puis on va pas se gêner hein, carrément une ville, cinq bâtiments en forme de pale avec un axe central, la rotation immobile, l'hélice du temps mort, le rotor en béton armé. On l'a, notre villa sur la Côte ! »

De la fenêtre de ma cellule, je pouvais voir les fenêtres de l'aile 2. C'était la première prison avec des barreaux à l'horizontale, si on restait trop longtemps à la fenêtre on bronzait en marinière. Je voyais Charly de l'autre côté, on se faisait des signes, on se parlait en écrivant les lettres sur la vitre. On pouvait pas faire des mots trop longs. Le moral ?... Instruction ?... Non... Oui... Isolé ?... Yes ! Promenade solo ?... Parloir ? Etc. Il fallait écrire à l'envers sur la buée de la vitre pour que l'autre puisse lire à l'endroit.

On était tombés en hiver, il pleuvait souvent. J'ai passé mon premier Noël tout seul dans une cellule. J'avais un moral d'acier, un vrai guerrier avec une sorte d'armure psychologique forgée à Savigny, à Fresnes mineurs, au J3. Je pensais prendre dix ans de réclusion, passer dix Noëls en cellule. Je ne regardais jamais derrière moi, le passé j'en avais rien à faire. Je me posais des questions utiles. Est-ce qu'il était intelligent de chercher à s'évader ? J'étais au cœur d'un piège en béton et je n'avais aucun repère. Pas de vue aérienne, j'étais comme perdu au fond d'un trou dans une ville inconnue dont je ne connaissais pas le plan. Si jamais je parvenais à sortir de ma cellule, je ne saurais même pas où trouver la sortie. Je voyais au loin l'angle d'un mirador et c'est tout. À la moindre tentative dans ces conditions, j'étais bon pour prendre un an de plus sans avoir vu autre chose que des mecs en uniforme avec des fusils.

Ma mère venait me voir tous les samedis au parloir. On était dans une petite cabine, séparés par une double vitre blindée percée de quelques trous pour pouvoir s'entendre. Ma mère était toute triste, je lui remontais le moral. J'allais bien moi, j'étais en pleine forme. Elle m'a fait un petit colis pour Noël et ils me l'ont apporté en cellule. J'avais de la bûche, une boîte de chocolats et quelques autres aliments qui me changeaient de l'ordinaire.

À Noël, on venait nous prélever du sang sous le préau des cours de promenade. On en donnait un gros flacon. Il n'y avait pas encore le sida donc ils nous prenaient du sang pour les transfusions. Pour nous c'était l'occasion de sortir. On voyait des infirmières très gentilles, et on nous donnait un sandwich au saucisson. Moi je donnais mon sang rien que pour les infirmières, elles étaient douces, on pouvait parler un peu avec elles pendant qu'elles nous mettaient le garrot. On donnait notre sang deux fois par an. Après, eux ils le vendaient bien sûr, c'est pas gratuit une transfusion. Qu'est-ce qu'on était naïfs quand même. Mais maintenant, avec le sida, ils sont bien emmerdés, ils peuvent plus pomper le sang de la population pénale qui est une population à haut risque pour la transmission des virus.

En surveillance renforcée, je voyais très peu de gens. Le bibliothécaire passait une fois par semaine avec les livres sur un chariot. Je les avais déjà tous lus à Fresnes mineurs et en 3^e division. Balzac, Alexandre Dumas, j'en avais ma claque. J'aurais bien aimé des BD mais il n'y en avait pas, c'était interdit. La misère, quoi. J'essayais bien quelques auteurs inconnus mais j'étais chaque fois déçu, et personne pour me conseiller. Je regardais le chariot, le bibliothécaire était généralement là pour deux ou trois mois, c'étaient de tout petits délinquants qui étaient classés à la bibliothèque par le chef de service, des étudiants qui avaient fait

une connerie après Mai 68, soit dealer un peu de shit, soit s'être shootés à l'héroïne. La drogue a commencé à circuler chez les étudiants avant de circuler dans nos quartiers. On communiquait pas trop, moi j'étais là pour dix ans, j'étais très tendu, fallait pas me dire un mot de travers, alors il me disait rien le bibliothécaire, il se tenait à l'écart comme si j'avais la peste.

« J'ai tout lu à Fresnes, je lui disais, t'as pas *Les Irréductibles* de John Toland ? J'ai pas eu le temps de le finir. »

Il ne l'avait pas et il repartait en poussant son chariot.

Un éducateur passait deux fois par semaine pour prendre de mes nouvelles. C'était un homosexuel, il traînait un peu trop dans ma cellule, je trouvais. Il ne disait rien, il restait là à me regarder, il bafouillait, rougissait, enfin c'était pas très clair son attitude, mais il était sympa. Il faisait passer des petits mots entre mes amis et moi.

« Si vous évoquez pas vos affaires je le fais, sinon je peux pas. »

Alors on n'évoquait pas nos affaires, on se donnait des nouvelles du quartier quand on en avait, on se disait où étaient les amis, dans quelle aile, à quel étage, à l'isolement ou non. Il n'y avait que Charly et moi qui étions isolés parce qu'on était considérés comme dangereux à cause du *Parisien*. Je suppose que si on n'avait pas fait la une, on aurait été placés en détention ordinaire. Mais moi j'étais assez fier d'avoir fait la une. Être dans les faits divers, c'était déjà ça, un peu de notoriété ne pouvait pas me faire de mal, au contraire.

J'avais un avocat commis d'office. C'était un tout jeune avocat aux cheveux fous, Cohen-Bacri il s'appelait, un mec bien, souriant, dynamique. Je le voyais peu mais il me disait toujours : « On va les niquer, tu feras pas cinq ans, on va les niquer, fais-moi confiance. » Le juge d'instruction était très lent, j'allais rarement au Palais. Lui non plus ne m'aimait pas parce que je ne parlais pas. Je restais face à lui, debout entre deux gendarmes dans son petit bureau minable envahi par les dossiers et on en restait au point mort.

« Vous ne savez toujours pas qui vous a vendu le Luger ?

– Non m'sieur, comme je vous ai dit je l'ai acheté à la sauvette dans un bar de Montreuil à un mec qu'on appelle Paulo le chauve, un type trapu, chauve, avec une cicatrice sur le front, très rouge de visage, avec un col roulé. »

Je me foutais de lui, c'était la description d'un chibre que je faisais, un chibre qui bandait.

Une vieille secrétaire planquée derrière sa grosse machine paléolithique tapait comme une mitraillette. Le juge me faisait signer en bas de la déposition.

« Ramenez-le », il disait méchamment aux gendarmes sans me regarder.

J'attendais ensuite jusqu'à la tombée de la nuit dans une cellule étroite de la Souricière, de toutes petites cellules avec une sorte de poêle en fonte en plein milieu. Il n'y avait rien pour s'asseoir, on restait debout là-dedans à cinq ou six toute la journée sans trop pouvoir bouger. Un peu plus loin, des guides faisaient visiter la Conciergerie, la cellule de Marie-Antoinette, aux gens libres, et plus haut les gens faisaient la queue pour visiter la Sainte-Chapelle pendant que nous on souffrait dans les cachots.

Un jour que Marie et moi déjeunions avec Simone Signoret place Dauphine, je lui ai demandé si elle savait ce qu'il y avait sous nos pieds tandis qu'on se régalaient. Elle m'a dit non (on était à deux pas du Palais), elle pensait aux égouts.

« C'est la Souricière. »

Elle ne savait pas que ça existait.

On nous ramenait à Fleury tard le soir. On partait le matin très tôt. À la cuisine, ils avaient préparé des sandwiches. On mangeait un sandwich au pâté et c'était tout. On restait enfermés dans les cellules de 7 heures du matin à 22 heures. C'était long. Des gendarmes venaient nous chercher et nous menottaient. Ensuite, on passait par les souterrains du Palais et on arrivait dans le bureau du juge. On y restait vingt minutes et on retournait en cellule jusqu'à la nuit. J'avais souvent mal à la tête parce que tout le monde fumait dans les petites cellules pas aérées. Moi, je ne fumais pas.

On rentrait crevés à Fleury, affamés aussi. On retournait à la prison en fourgon cellulaire, chacun dans sa petite cellule d'acier. On ne voyait pas l'extérieur, jamais. On savait qu'on traversait Paris, mais c'est tout. Une fois dans Fleury, on attendait qu'une fourgonnette nous dispatche dans les bâtiments et la survie carcérale reprenait son cours. Un cours morne, lent, triste. Je tournais en huit dans ma cellule afin de ne pas me déformer les genoux. C'était une technique que j'avais apprise à Fresnes, un vieux détenu qui me voyait tourner en rond m'avait dit : « Tourne en huit, sinon tu vas t'atrophier les rotules. » Il connaissait bien son affaire, ça faisait plus de quinze ans qu'il était enfermé. Alors je dessinais un huit sur le sol de la cellule. Parfois, je m'arrêtais pour regarder à la fenêtre. Mais il n'y avait rien à voir, juste une pelouse et les fenêtres d'en face. Le ciel un peu, parce que l'hiver finissait.

Ça faisait quatre mois que j'étais à l'isolement. J'écrivais à ma mère et elle me répondait, elle m'appelait « Mon grand fils chéri », elle me parlait de mes frères et sœurs, de ses démarches pour retrouver un appartement dans Paris. Ma mère était une Parisienne, elle était de Montmartre, elle détestait la banlieue et se débattait pour rester dans sa ville alors que tout était fait pour que les pauvres dégagent. Elle avait fini par emménager dans un tout petit logement dans le XX^e, rue du Repos, à côté du Père-Lachaise, et enfin ils étaient de nouveau ensemble, mes deux frères, ma mère et mes trois sœurs. C'était tout petit mais ils étaient heureux d'avoir un toit. Ma mère avait trouvé du travail dans un atelier impasse Montlouis. Elle venait au parloir avec la mère de Jojo Lézard. Elles prenaient l'autocar ensemble à Denfert et rentraient toutes les deux en métro dans le XX^e. Elles se faisaient bien du souci pour nous, mais moi je disais jamais rien de mes problèmes à ma mère.

Je tenais le coup, j'attendais que l'orage passe. J'avais un gros moral. Ça me faisait pas beaucoup d'effet l'incarcération. Mis à part le problème sexuel, je m'y faisais. Je repensais souvent à Jocelyne. Je la voyais qui me souriait à travers les barreaux, des sortes d'hallucinations. J'avais très envie de ses cuisses fraîches, de son petit minou tout neuf et tout humide. C'était dur, cet aspect de la prison. Je faisais attention de ne pas trop me branler, je n'aimais pas ça. Je faisais des rêves humides, je me réveillais avec du sperme partout sur les draps. C'étaient de vrais draps. L'administration n'avait pas encore inventé les draps antisuicide en papier qui coûtent dix fois moins cher et qu'on jette après utilisation. Je n'ai jamais connu personne qui se soit suicidé avec ses draps. Ces gens-là sont des hypocrites qui cherchent par tous les moyens à réduire le budget pour obéir aux directives de leur hiérarchie. La disparition du service de buanderie est pour moi une atteinte délibérée au droit à l'hygiène, et c'est cela qui devrait être rétabli en premier lieu dans les maisons d'arrêt.

Et puis, fin avril, l'éducateur est passé me voir pour m'annoncer que le chef de service avait décidé, au vu de ma bonne conduite en surveillance renforcée, de me mettre en détention ordinaire pour le 1^{er} mai. J'allais enfin sortir en promenade avec les autres, voir mes amis, passer une heure dans la grande cour par une belle journée ensoleillée. Tous les gars qui étaient en surveillance renforcée depuis plus de trois mois sortiraient avec les autres en promenade.

J'ai alors subi l'effet de ce qu'on appelle la « sortie sèche ». Je venais de passer plusieurs mois en surveillance renforcée, seul vingt-

trois heures sur vingt-quatre, et tout soudain je me trouvais propulsé dans un bain de foule en plein soleil dans une grande cour. Je retrouvais là beaucoup de garçons de mon quartier et c'était comme une grande fête, un festin affectif qui venait à peine de commencer quand le maton a sifflé la fin de la partie. Une heure venait de passer comme un éclair, alors on a commencé par traîner les pieds. On devait se mettre en rang pour remonter en détention. « En ordre et en silence », comme il était craché dans les haut-parleurs. On est restés sur les bancs, on a continué à discuter comme si le maton n'avait pas sifflé. Et puis tout ça s'est terminé en mutinerie, parce qu'ils n'ont pas accepté de nous laisser une heure de rab. Une vraie mutinerie, avec les mecs aux fenêtres qui nous soutenaient. On est montés sur le toit, on a tenu sous les gaz lacrymogènes. Les CRS ont fini par nous déloger et tout ça s'est achevé au mitard du D3.

C'était la première mutinerie à Fleury-Mérogis et c'était nous, les jeunes, qui l'avions menée. Au D3, les adultes, malgré ce qu'ils entendaient, n'ont pas bougé. Nous, on est restés sur le toit d'un couloir jusque tard le soir. Les CRS nous ont asphyxiés avec des grenades lacrymogènes et traînés de force dans les fourgons. On a été jetés comme des sacs poubelles au mitard du D3 en passant dans une « haie d'honneur ». J'ai décrit tout ça dans mon roman *Le Ciel sur la tête*¹. Tout ce que vous pourrez y lire à propos de la mutinerie et de la mise au mitard est exact, le personnage du livre nommé Métal, c'est moi.

Peu avant la gamelle, M. Framery, le surveillant- chef, est entré dans ma cellule du mitard avec du papier et un stylo. Il me les a tendus à travers les barreaux.

« Tiens, tu peux écrire à tes parents et à ton avocat. Tu es privé de parler familial jusqu'à ta sortie du quartier disciplinaire. Tu dois prévenir tes parents, qu'ils ne se déplacent pas pour rien. Tu as droit au parler avocat, il peut venir, préviens-le. C'est un avocat d'office ? »

J'avais pris le papier et le stylo.

« Ouais.

– Donne le courrier à la soupe, que tes parents l'aient avant le week-end. »

Il est sorti et j'ai écrit à ma mère et à mon avocat. Je leur ai dit que j'étais au quartier disciplinaire pour un temps indéterminé mais que tout allait bien, qu'ils ne se fassent pas de souci pour moi.

1- Nan Aourousseau, *Le Ciel sur la tête*, Stock, 2009.

Au quartier disciplinaire, je me suis retrouvé dans une cage à l'intérieur d'une cellule en béton. Comment décrire les cellules du mitard du D3 ? Il faut imaginer une cellule ordinaire de six mètres carrés coupée en deux par une série de barreaux en acier. L'impression de cage est accentuée du fait que les barreaux encagent le détenu dans cet espace déjà réduit au strict minimum. De plus, il y a une marche pour accéder aux WC à la turque, ce qui fait que le détenu ne peut pas faire plus de deux pas sans venir buter dessus. Le fond de la cellule est occupé par un lit en béton. Il n'y a pas de fenêtre. La lumière du jour entre par une sorte de hublot placé au plafond de la partie protégée. Le détenu, s'il regarde vers la porte, a donc en face de lui une série de barreaux, dans son dos la couche et le mur en béton et, un peu plus à gauche, gagné en angle droit sur la cellule, le WC à la turque bordé par les barreaux jusqu'au chambranle de la porte. C'est vicieux les architectes quand ça s'y met. Un sadique qui avait dû jouir sur sa planche à dessin.

Bien des années plus tard, j'ai lu un rapport de psychiatres qui avaient analysé très précisément le degré d'isolation sensorielle dans lequel nous étions plongés et qui en avaient tout simplement déduit ceci : de jeunes garçons de cet âge passant plus de quinze jours dans cet isolement sensoriel n'ont plus que deux chemins devant eux, soit le suicide, soit la folie.

Encore aujourd'hui, il m'arrive de douter et je cherche à me rassurer. Et si j'étais fou et que personne n'ose me le dire ? Parce que j'y ai passé plus de deux fois quinze jours, moi, au grand mitard de Fleury, et que je ne me suis pas suicidé.

C'est quoi le troisième chemin alors ?

On est tous passés au prétoire, on a pris entre trente et quarante-cinq jours de mitard. Moi trente parce que j'ai dit que je regrettais, j'ai même signé un papier. Un jour, si j'en ai le pouvoir, j'irai rechercher ce bout de papier et je le brûlerai. Je n'aurais jamais dû le signer. Ça m'a fait gagner quinze jours mais j'ai menti, parce que je n'ai jamais rien regretté. Le regret n'est pas dans ma culture, je ne

ressens aucune culpabilité pour toutes ces actions que j'ai menées dans ma jeunesse. J'étais fier de m'être mutiné, fier d'avoir tenu jusqu'au bout sur le toit tandis que la majorité des détenus se rendait et rentrait dans les cellules. On était trois cents au début de la mutinerie et on s'était retrouvés à trente à la fin sur le toit. Ça fait une moyenne de dix pour cent d'irréductibles, c'est correct, ça correspond bien à la réalité humaine.

Je suis resté trente jours au mitard du D3 et je ne suis jamais revenu au D2. J'ai été ensuite placé de nouveau en surveillance renforcée, mais au D3, chez les adultes. Le régime s'était légèrement amélioré, on sortait à quatre en promenade dans les courettes, sur le toit de la tripale. J'étais en bonne compagnie : un assassin tombé pour recel de cadavre et deux braqueurs. On s'entendait très bien, pas de rivalités mesquines entre nous. On avait fait la mutinerie ensemble et on s'était pas déballonnés devant Rousseau, le sous-directeur, qui était revenu spécialement de vacances en fin de journée pour nous dire qu'il mangerait le soir même nos couilles en salade. Texto. Il y a eu trois suicides au mitard du D3 après la mutinerie, trois jeunes qui se sont pendus avec leurs pyjamas. C'est vrai qu'on n'avait pas de draps au mitard, on dormait enroulé dans une couverture sur le béton brut. Donc il en a mangé des couilles, le sous-directeur, des couilles toutes fraîches, peut-être même qu'elles avaient encore jamais servi ces petites couilles-là. Il se régalaient le sous-directeur. Vachement arrogant, entouré de trois ou quatre surveillants affectés au quartier disciplinaire du D3 pour leur masse corporelle, il n'entrait même pas dans la partie sécurisée de la cellule, il restait sur le pas de la porte, nous parlant du bout des lèvres comme si ça le salissait dans son petit costume gris acier de rouage administratif.

« Faut manger, Aurousseau, sinon vous allez crever de faim. Je ne négocie jamais, en aucun cas. »

On avait entamé une grève de la faim au mitard. On pouvait se parler d'une cellule à l'autre en gueulant, on voulait mettre la pression sur Rousseau, qu'il nous laisse sortir ensemble en promenade. On n'a pas tenu longtemps parce qu'on était jeunes, on avait un appétit dément. De mon côté, j'ai résisté trois jours et j'ai craqué devant la macédoine de légumes et le poulet frites. Ils avaient amélioré exprès l'ordinaire.

Quelques mois plus tard, je suis passé en correctionnelle. J'ai pris six mois ferme pour coups et blessures sur agents de l'administration et destruction de matériel administratif. Logique,

c'est nous qui avons commencé, eux ils étaient en état de légitime défense. Mais la « haie d'honneur », c'était de la légitime défense ou des violences arbitraires ? On était jugés en province, un petit palais de justice dans les Yvelines. J'ai pris ça comme une balade. Je me suis moqué du président, un petit rigolo avec son étole en hermine jaunie.

« Elle avait la jaunisse, monsieur le président ?

– Qui ? Qui avait la jaunisse ?

– L'hermine que vous portez autour du cou. »

J'ai fait rire les gens dans la salle d'audience. Je n'avais même pas d'avocat, qu'il me donne un an s'il voulait, comme j'allais passer aux assises j'obtiendrais la confusion des peines, ce serait comme un coup de couteau dans l'eau, sa condamnation. C'était au printemps et à travers la vitre du fourgon, en revenant du palais (quelqu'un avait gratté la peinture blanche), j'ai aperçu quelques nanas qui attendaient au feu rouge. J'étais entravé aux mains et aux pieds, mais ça m'empêchait pas de bander.

Et puis, peu après ma sortie du mitard, M. Plisson est entré dans ma vie en surveillance renforcée.

C'était un éducateur en milieu fermé, un petit homme d'une trentaine d'années au sourire désarmant et avec un accent du Sud-Ouest.

« Alors comment va le moral, Nan ? »

Il me connaissait déjà bien, il avait lu mon dossier.

Il s'est assis nonchalamment sur le bord de la table et on a discuté comme ça pendant cinq minutes, de tout et de rien, les copains, la surveillance renforcée... Puis il m'a posé quelques questions sur mon niveau d'études, m'a demandé si je lisais, si j'écrivais à mes parents, à mes frères et sœurs, et à quoi je pensais toute la journée comme ça, seul en tournant en rond dans ma cellule. Il était très sympa, complètement différent des autres, très ouvert, il se dégageait de lui une grosse chaleur humaine qui me faisait du bien. Ce type-là ne me jugeait pas. Il en avait rien à cirer de pourquoi j'étais là, si j'avais bien ou mal agi, j'ai bien compris que tout ça n'était pas son problème et qu'il me laissait me débrouiller avec. Lui, ce qui l'inquiétait, c'était de me savoir vingt-trois heures sur vingt-quatre seul en cellule à ne rien faire.

Il passait tous les jours dix minutes avec moi, on discutait. Je le faisais rire parce que je racontais un tas d'histoires en manouche, avec l'accent. Il m'appelait « mon vieux ».

« Bon, mon vieux. Je sais pas si tu es au courant, mais en passant ton certificat d'études tu obtiens trois mois de grâce.

– Je l'ai déjà, le certif.

– Ah bon ? Je n'ai vu ça nulle part dans ton dossier. Eh bien repasse-le une seconde fois, personne n'en saura rien et tu gagneras trois mois. »

Il m'a amené de quoi me remettre à niveau et un mois plus tard je suis sorti de l'isolement une journée pour repasser le certificat d'études primaires dans une cellule aménagée pour ça au rez-de-chaussée du D3.

Je l'ai re-eu.

Je dois être le seul Français qui a deux certificats d'études primaires. Plisson était vachement content, il me l'a apporté en cellule.

« Trois mois de moins ! Alors maintenant, tu te mets au BEPC et ça te fera six mois.

– Je l'aurai pas, j'ai pas le niveau.

– Je vais t'obtenir un prof de maths, il viendra te voir en cellule. Moi, je vais t'aider pour le français et le reste, l'histoire, la géographie... »

Moi, je trouvais ça intéressant de gagner trois mois chaque fois avec les études. Et puis je m'ennuyais moins en cellule, j'étais très occupé par les devoirs, j'avais beaucoup à rattraper.

Alors je m'y suis mis. J'avais le temps. Je travaillais même le samedi et le dimanche. Quand j'ai dit ça à ma mère au parloir, elle a été drôlement contente. Je lui ai parlé de Plisson et elle m'a dit que ces gars-là étaient des mecs bien pour passer toute la journée avec nous en prison.

Je sortais toujours en promenade sur le toit de la tripale. Je ne voyais jamais aucun de mes amis en détention ordinaire. On se passait des petits mots par l'intermédiaire des auxiliaires qui servaient la soupe. Je commençais à en avoir marre du régime de surveillance renforcée, alors j'ai demandé une audience au chef de service. Il m'a reçu, froidement. Je lui ai dit que j'en avais assez d'être isolé, que je voulais sortir en promenade avec les autres, que j'avais repris mes études, que ça allait bien.

« Je vous remets avec les autres et je me retrouve avec une mutinerie sur les bras, c'est ça le projet ? »

Je ne sais plus ce que j'ai répondu. Vraiment, il ne m'aimait pas Wast, pas du tout. Il avait une dent contre moi et cela depuis le tout premier jour. Il sentait bien qu'il n'était rien d'autre pour moi qu'un simple rouage administratif, une grosse limace bureaucratique. Je crois qu'au fond, il aurait aimé que je parle avec lui d'homme à homme, que je lui donne une importance qu'il n'avait pas à mes yeux. Je le méprisais définitivement sous ma politesse, et ça il ne le supportait pas.

Je suis retourné en cellule et rien n'a changé.

Deux jours plus tard, je me suis tranché les veines avec une cuillère que j'avais affûtée contre le mur en béton, puis j'ai tapé contre la porte pour appeler le maton. Il a ouvert l'œillet.

« Suicide », j'ai dit froidement.

Quand il a vu le sang qui giclait contre la porte, il est reparti en courant.

C'est une scène banale de la vie carcérale, un cliché, mais j'étais englué dans un film ringard et je jouais mon rôle comme c'était prévu dans le scénario. Comment me faire entendre autrement ? Qui sait, peut-être qu'une tentative de suicide ferait bouger les lignes. De toute façon, il ne me restait que ça comme moyen d'expression : le sang.

Ils sont revenus avec un brigadier. Les surveillants n'avaient pas le droit d'ouvrir les cellules après l'extinction des feux, même s'ils trouvaient un type pendu qu'une intervention immédiate aurait pu sauver. Il fallait qu'ils redescendent chercher un bricard. Ils étaient nerveux, ils ne savaient pas comment s'y prendre, le sang giclait contre les murs, ils en avaient partout eux aussi. Ils m'ont passé une serviette éponge autour du bras et m'ont emmené en courant jusqu'à l'infirmerie au rez-de-chaussée. Quand on est entrés, un infirmier enfilait une blouse blanche. Il s'est mis tout de suite au travail et il est parvenu à recoudre tout ça. Je m'étais pas arrangé avec la cuillère, c'était tailladé en charpie. Il était emmerdé l'infirmier, il râlait parce qu'il n'y avait rien de ce qu'il fallait à l'infirmerie.

« J'vous recouds à vif, hein, désolé, faut serrer les dents parce que j'ai rien pour l'anesthésie. »

J'étais indifférent à tout ça. Je ne disais rien. Je voulais juste sortir du régime de surveillance renforcée.

Une fois le pansement terminé, les surveillants m'ont emmené dans une cellule de contention. Je ne savais pas que ça existait. Ils m'ont fait allonger sur un lit sans draps et ils m'ont enchaîné au lit. Ils m'ont passé une chaîne autour du cou et l'ont cadénassée aux montants du lit. Même punition pour les pieds, et par sécurité ils m'en ont passé une autre autour du ventre qu'ils ont aussi cadénassée sous le lit. Comme ça, je pouvais plus me suicider, ils pouvaient retourner dormir tranquilles.

Moi je n'arrivais pas à m'endormir, c'était gênant toutes ces chaînes, je pouvais pas me retourner, pas me mettre sur le côté. Ils avaient trop serré la chaîne autour du cou, ça me faisait mal. J'avais les mains menottées sur le ventre, tenues par la chaîne qu'ils avaient entortillée autour de mes poignets. J'avais froid en plus, parce que j'étais en pyjama. Comme ils voulaient me voir en entier pendant les rondes, ils m'avaient laissé comme ça, sans même une couverture. La nuit a été longue. Je n'ai pas dormi. Le matin, j'ai été content d'entendre l'activité reprendre dans le bâtiment, le bruit des portes

qui s'ouvriraient, les chariots pour le petit-déjeuner, la voix lointaine des auxiliaires. Je n'ai pas eu le droit de manger. La cellule est restée fermée. Je voyais juste de temps en temps l'œil du maton dans l'œilleton, en tournant les yeux parce que je pouvais à peine tourner la tête vers la porte.

Et puis ils sont revenus avec le chef de service qui s'est approché. Il me regardait de toute sa hauteur.

« Pourquoi est-ce que vous avez fait ça ?

– Pour sortir de l'isolement. »

Il n'a rien dit. Les surveillants m'ont ôté les chaînes et ils les ont remplacées par un système de sangles en cuir toutes neuves qui pouaient.

« Après ça vous direz qu'on n'est pas humain », m'a sorti Wast derrière ses lunettes à double foyer.

C'est ce qu'il m'a dit. Ce type-là ne disait que des conneries.

Je suis resté comme ça une semaine en contention. On me détachait une main pour manger. Je me tordais sur le côté parce que personne ne m'aidait. Ils posaient le plateau par terre, me détachaient une main et je devais me démerder comme ça. Quand l'infirmier venait refaire le pansement, je restais attaché sur le lit. J'étais privé de parler et même mon avocat ne pouvait pas venir me voir. Plisson non plus n'y était pas arrivé. Il me l'a dit après. Il avait essayé mais Wast avait refusé. Aujourd'hui, je pense que tout cela n'était pas du tout légal, ils n'avaient pas le droit d'attacher un jeune une semaine sans le détacher au moins une heure par jour.

J'ai été soulagé quand ils m'ont enfin libéré huit jours plus tard. C'est long huit jours en contention, on dort mal, on ne peut pas se tourner. On reste comme ça sans bouger toute la journée entravé sur le lit en attendant l'heure des repas. Je ne leur en voulais pas, c'était normal de traiter un guerrier comme ça. Une flamme invisible au fond des yeux, je jouais parfaitement le jeu. Je guettais la faille dans le système. Je pouvais aussi bien m'enfoncer dans une stratégie d'autodestruction à court terme. À Wast de voir, à lui de réfléchir, c'était son métier, il était payé pour nous avoir sur le râble pendant longtemps et il avait certainement des comptes à rendre sur le taux de suicide chez les jeunes. Déjà qu'il avait eu trois morts après la mutinerie et d'autres encore qui se pendaient de temps en temps, ça devait pas arranger mon affaire. Il savait bien que j'étais pas du genre à en rester là. Je n'avais pas dit un mot, pas répondu à ses sarcasmes. Je le regardais droit dans les yeux, impassible. J'étais pas comme le Bordelais moi, je parlais pas avec lui, il savait pas ce que j'avais dans la tête et ça l'énervait.

Ils m'ont remis en surveillance renforcée. Mais dans le milieu de l'après-midi, le haut-parleur a craché : « Aurousseau, paquetage. Vous changez de cellule. »

Et j'ai emménagé au premier étage, en détention ordinaire. Je connaissais pas encore Boris Vian mais il a raison : « Faut qu'ça saigne ! » Le sang, le feu, la violence, il n'y a que ça qui fait bouger les lignes en réalité. On est toujours trop patient avec les bureaucrates.

L'heure de la promenade étant déjà passée, je ne suis sorti que le lendemain. Plisson est venu me voir. Il m'apportait des livres et des cahiers. Le prof de maths viendrait dès le lendemain et je le verrais ensuite trois fois par semaine. Je devais lire des classiques, faire des comptes rendus et de la philosophie. J'étais pas là pour rigoler d'après lui, parce qu'avec la mutinerie on avait quand même obtenu le droit de cantiner des livres de poche. On avait le catalogue, on pouvait choisir. Je m'étais essayé à Céline, *Mort à crédit*, parce que le titre m'avait plu. Je n'y comprenais absolument rien. Pour moi, c'était un mur infranchissable le style de Céline, mais je m'y cognais quand même la tête tous les soirs. Je m'endormais dessus, je me perdais dans le labyrinthe des mots et des images, je voulais en venir à bout. Je l'ai gardé longtemps *Mort à crédit*, je l'ai emmené avec moi en centrale, j'ai mis environ six ans à le lire. D'après Plisson, ce n'était pas ce qu'il me fallait ; pour lui, Céline, c'était de la rigolade. Je devais me farcir du Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, Malraux même. Je me souviens qu'il m'avait bien remonté les bretelles à cause de Malraux. J'avais de la doc sur lui, je travaillais sur *La Condition humaine*. Comme j'avais appris qu'il ne relisait jamais ses livres, j'avais commencé mon texte comme ça : « Monsieur Malraux ne relisait jamais ses livres et je le comprends... » Et ça continuait comme ça jusqu'au bout. Ça m'avait pas plu *La Condition humaine*, alors je le disais franchement, je préférais Jean Hougron, mais d'après Plisson il fallait pas être franc comme ça dans une analyse de texte. Thèse, antithèse et synthèse, il ne fallait pas sortir de là. Il m'avait obligé à tout recommencer. J'en avais bavé avec Malraux, je m'en souviens encore de l'odeur amère des arbres, là-bas, en Indochine. Je me souviens bien de mon texte sur Malraux parce que Plisson me ressortait toujours la phrase en rigolant : « Monsieur Malraux... etc. »

Les premiers mois, j'ai aussi eu beaucoup de mal en maths, c'est très difficile de les reprendre à un certain niveau quand on a complètement décroché. En primaire pourtant, je n'étais pas mauvais, au contraire même, ça me plaisait bien, surtout la

géométrie. Quand j'avais appris qu'on pouvait calculer le volume d'une sphère, c'était l'année du certificat d'études, j'étais tombé raide dingue d'Euclide, de Pythagore, je posais plein de questions à mon prof, tous ces types-là me fascinaient. Et puis j'avais obtenu le certif et il avait fallu trouver du travail à la rentrée.

J'avais commencé dans un petit atelier de ferblanterie rue de la Fontaine-au-Roi. J'y étais resté une journée. J'avais pas du tout la vocation à fabriquer des casseroles. Ma mère avait bien insisté un peu pour que j'y retourne, mais j'avais dit non et elle avait compris. On avait cherché autre chose et on avait trouvé cet apprentissage en serrurerie chez Toulouse, rue de la Folie-Méricourt. J'avais pas la foi, mais il fallait bien rapporter un peu de ronds à la maison. Ma mère n'aurait jamais accepté que je ramène de l'argent volé. Quand, à quinze ans je m'introduisais la nuit dans les magasins de fleurs par l'imposte pour dérober la caisse, j'étais obligé de garder l'argent pour moi. J'avais pas tenu très longtemps chez Toulouse, comme je l'ai déjà raconté¹.

Avec le prof de maths de Fleury, je retrouvais la géométrie ; j'avais une équerre, un compas, une règle. Les journées passaient bien plus vite qu'en surveillance renforcée. Je sortais en promenade avec mes amis voyous qui se moquaient de moi, ils m'appelaient « l'étudiant ». Jacky le Bordelais, ça le faisait doucement ricaner les études. On jouait au poker sous le préau pendant toute l'heure de promenade.

Malgré la reprise de mes études, je restais un voyou, un braqueur. On était au D3, mélangés avec les adultes. Il y avait là des pointures du grand banditisme, La Grise, qu'on appelait comme ça parce qu'il avait les cheveux tout blancs, un braqueur de la vieille époque, du temps des tontons flingueurs, Nono Alscionne, des Corses, des braqueurs de banques, des types avec la carte du SAC, des tueurs affectés aux basses œuvres de la République. Quand ils faisaient un braquage, ils étaient tranquilles, il leur suffisait de montrer leurs cartes aux barrages et on les laissait passer. Ils en avaient rien à taper de la politique, ils exécutaient quelques contrats en service commandé, mais le reste du temps ils s'occupaient de leurs affaires crapuleuses. Foccart avait fait le ménage au SAC après le putsch raté de Pasqua et fait tomber tous ses hommes. Tous ces vieux gars nous aimaient bien, toute cette jeunesse ça leur refilait la pêche parce qu'on rigolait tout le temps. Il y avait bien les embrouilles habituelles du milieu carcéral, les règlements de comptes, le racket sur les plus faibles, la pression sexuelle, les tentatives d'évasion. Le Bordelais préméditait le meurtre d'un bricard qui nous menait la vie trop dure. Il voulait qu'on le plante à plusieurs en revenant de promenade. Il faisait fabriquer des lames en douce dans les ateliers.

J'étais pas chaud pour le meurtre du bricard, je me voyais mal enfoncer une lame en acier dans le ventre mou d'un abruti de service. D'après moi, il méritait pas autant d'attention ce petit merdeux. On pouvait prendre vingt piges pour ça, qu'on le plante à dix ou à vingt n'y changerait rien.

Il a eu de la chance, le bricard. Ils l'ont muté au D5 qui venait d'ouvrir. Peut-être que quelqu'un avait balancé le Bordelais, parce que ça commençait à se savoir qu'il mûrissait un meurtre dans la tripale.

Il avait la haine, Jacky. C'était un mec bien dans le sens où on pouvait lui faire une confiance absolue en tant que guerrier parce qu'il était impliqué à mort dans son combat. Au temps de la Résistance il serait devenu un héros national, c'est certain. C'était l'archétype de l'homme d'action. Je n'ai jamais connu quelqu'un avec un sang-froid pareil. Je le regardais avec un œil un peu plus critique depuis l'arrestation rue des Haies pour le saucissonnage. Il rackettait les faibles sans aucun état d'âme et se plantait souvent quand il jugeait les autres. Je gardais toujours en travers de la gorge le fait qu'il ait douté de moi à la 5^e brigade territoriale. Il s'en était excusé quand on s'était revus mais le mal était fait, et d'ailleurs, je dois dire que tous, et cela sans exception, tous les amis de ce temps-là, ceux de mon quartier surtout, tous m'ont profondément déçu à court ou à long terme. Ça fait plus mal à long terme, mais je guéris très bien de ce genre de blessures. Comme disait Nietzsche : « Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort. » Il y a des blessures, des coups de couteau dans le dos qu'on vous assène à un moment où vous ne les attendez pas et ceux-là font très mal. On projette sur les autres des qualités qu'ils n'ont pas, et quand la projection tombe les illusions s'en vont avec. On n'est jamais déçu que par ses illusions, donc il ne faut pas en vouloir aux autres. C'est notre manque de lucidité qui est en cause.

Le dimanche, nous, les jeunes, on allait au cinéma. Plisson et son équipe ne projetaient que trois films, toujours les mêmes, dont l'un ne nous plaisait pas du tout. Il nous faisait mal à la tête, on n'y comprenait rien. La projection avait lieu l'après-midi, juste avant l'heure de la promenade.

Plisson, c'était un type qui avait fait Mai 68. Il en parlait peu mais j'avais compris qu'il s'était vachement impliqué sur les barricades et avait été très déçu du résultat. Maintenant il s'engageait à fond avec les jeunes détenus, il avait la foi. Il passait dans toutes les cellules, jugeait, s'adaptait, proposait, luttait contre les directives absurdes de l'AP. Un dimanche sur trois, il nous projetait *Alphaville* de Jean-

Luc Godard. On lui avait dit plusieurs fois qu'on n'aimait pas du tout ce film, qu'on n'y comprenait rien, que les voix trafiquées nous faisaient mal à la tête, mais il s'obstinait.

Le cinéma n'était pas obligatoire mais ça nous faisait sortir de cellule et on pouvait trafiquer, discuter, voir nos potes. Le dimanche d'après, on nous passait *Rocco et ses frères*. Celui-là, on l'aimait mieux. On aimait bien Delon, et puis surtout il y avait les cuisses d'Annie Girardot. Le projectionniste était un jeune détenu qui sortait avec nous en promenade. Je lui ai demandé s'il pouvait couper quelques images du film sur la séquence où on voyait les cuisses d'Annie Girardot. Il a accepté contre un paquet de clopes. C'était du 16 mm, mais en mettant le photogramme dans la lumière on voyait bien les cuisses. J'ai passé le photogramme à un pote qui l'a passé à un autre, et j'en ai redemandé parce que tous les détenus m'en réclamaient. À la fin, le projectionniste m'en vendait dix d'un coup. Après ça, quand il projetait le film, on ne voyait plus les cuisses de Girardot, il manquait carrément la séquence.

Entre le Godard et le Visconti, on avait droit à un film de René Allio, *La Vieille Dame indigne*. On en pensait rien de *La Vieille Dame indigne*, c'était un peu comme si on feuilletait un vieil album de photos. Mais au fond, c'était important pour Plisson qu'on voie et revoie ce film toutes les trois semaines. Allio savait ce qu'il faisait, ce qu'il mettait dans ses films, en subliminal, dissimulé dans une histoire simple.

C'était un malin, Plisson, c'était une pub pour les idées de gauche son système. Une sorte de matraquage. C'est pour ça qu'on avait mal à la tête après *Alphaville*. On savait pas nous que le cinéma c'était la vérité vingt-quatre fois par seconde quand on matait les cuisses de Girardot sur un photogramme, ni non plus que ça se nommait une parabole le fait que des mots disparaissaient du dictionnaire dans *Alphaville*, et encore moins qu'un travelling était une question de morale parce qu'on ne savait pas que ça existait un travelling. Des ignorants, des ignares, voilà ce qu'on était.

J'ai commencé la lecture de votre manuscrit que je trouve formidable... Je l'ai fait encadrer, le télégramme de Jean-Marc Roberts.

Quand je l'ai reçu, j'étais à bout de tout. J'avais cinquante-cinq ans et rien n'avait véritablement marché depuis ma sortie de prison. Aucun de mes films n'était connu, le CNC me refusait obstinément l'aide à l'écriture et l'avance sur recettes depuis trente-cinq ans. J'avais fait mes deux premiers longs métrages, *Approche* et *Enquête à domicile*, sans être payé, dans des conditions qu'on peut imaginer. La post-production d'*Enquête à domicile* avait duré huit ans. Je l'avais monté sur du petit matériel d'amateur dans les bureaux de la société de production qui n'avait pas les moyens de louer une salle de montage et encore moins de payer un monteur. Quand je ratais un raccord, j'étais obligé de tout recommencer depuis le début. J'avais épinglé la célèbre formule de Michel-Ange sur le mur : « L'art vit de contrainte et meurt de liberté. » Je passais des heures et des heures seul dans le petit bureau de la rue Saint-Maur à transformer mes vingt-quatre heures de rushes en quelque chose de présentable sur un grand écran. Pour la confo numérique, une fois terminé le montage qui m'avait pris un an, j'attendais parfois jusqu'à 5 heures du mat dans un petit café en face du labo. Quand le technicien venait me chercher, une fois que Nicolas Hulot avait terminé de conformer *Ushuaïa*, on conformait cinq minutes de film à l'arrache sans que personne ne nous voie. J'ai mis six mois pour conformer les cent minutes du master. Une fois le master conformé, il avait fallu attendre encore des mois pour le kinescoper afin d'obtenir une copie 35 mm. Et ensuite, bien sûr, il avait fallu monter le dossier pour l'agrément du CNC. Sans l'agrément, un film ne peut pas sortir en salle. C'est Pierre Cottrell, le producteur, qui s'était occupé du dossier ; sans lui, jamais j'aurais obtenu l'agrément, jamais le film ne serait passé en commission de classification, parce que tout avait été fait à l'arrache, à la sauvache, sans autorisation préalable. Si j'avais attendu les autorisations, je n'aurais jamais pu faire le film.

On avait un distributeur mais il nous avait lâchés en cours de route. On s'était retrouvés encore une fois avec le film sur les bras

sans sortie programmée. J'en avais assez, ça faisait vingt ans que je m'acharnais et ça ne donnait aucun résultat. Pour *Enquête à domicile*, j'avais épuisé deux équipes en dix jours parce qu'on tournait quasiment jour et nuit. Quand j'avais rencontré Charles Matton pendant mon premier court métrage, il m'avait raconté le tournage de *L'Italien des roses*, la galère noire avec Bohringer qui piquait des crises, créait un climat de drame permanent, se battait avec les techniciens. Matton avait vendu sa voiture, sa femme avait vendu un terrain, mais il l'avait tourné en neuf semaines lui, pas en deux. Malgré tout, Bohringer tenait tellement au film de Matton qu'il avait proposé de vendre l'appartement de sa grand-mère pour finir le tournage de *L'Italien des roses*. Matton avait refusé.

C'était Jean-Jacques Flori qui m'avait présenté Matton parce qu'il venait de terminer *Spermula* en tant que chef op. Il fallait voir comment il avait éclairé les grandes portes du musée de l'Homme au Trocadéro, Matton, c'était un génie du décor. Avec JJ, j'apprenais beaucoup. Il m'emmenait voir des films différents des autres. Il m'expliquait la lumière, la machinerie. Il avait rigolé quand je lui avais dit que je voulais la Louma pour mon court métrage. C'était sa faute aussi, parce qu'il m'avait amené à une projection du film de Pascal Aubier, *Le Dormeur*, adapté du poème de Rimbaud. *Le Dormeur*, c'était un unique mouvement de Louma qui durait neuf minutes, un des plus beaux plans-séquences que j'aie jamais vus. La caméra traversait la campagne pour finir sur les deux trous rouges au côté droit.

Il m'avait bien prévenu Matton, pour tourner un film sauvage il fallait avoir les épaules solides. Il ne savait pas que je venais de me taper six ans de réclusion et tous ces empêchements ne me semblaient pas si terribles que ça. Ce que je me disais, c'est qu'on ne peut pas se prétendre cinéaste et ne jamais tourner un plan, quelles que soient les conditions de production.

Pour moi aussi, ça s'était très mal passé sur le tournage. Un technicien bourré de coke m'avait même balancé un coup de poing auquel je n'avais pas répondu. Vous imaginez le réalisateur qui commence à se battre comme un chiftir avec un électro ? Je m'étais fait insulter par la costumière parce que personne ne lui avait remboursé ses frais d'essence, et tout le monde s'était tiré à la fin. J'étais resté seul sur l'île avec l'énorme compresseur que je devais rendre au loueur. Le truc pesait trois tonnes et je suis parvenu à le rapporter sur la terre ferme grâce à un marinier. On l'a hissé sur sa péniche et on l'a chargé dans un camion. J'avais la foi, je déplaçais des montagnes. C'était le premier long métrage de mon premier assistant, Maurice Hermet, il se donnait à fond, il faisait chauffer le téléphone à blanc. J'ai tourné le film en deux temps parce que la

première équipe image m'a lâché en cours de route. Trop de pression, de jalousies, la coke aussi, ils ont craqué. Avec Maurice, on a remonté une équipe en une semaine et on a repris le tournage.

Pendant la préparation du film, je m'étais mis à l'écriture d'un autre projet de long métrage que je voulais présenter à Canal Plus. Maurice connaissait bien l'un des producteurs, réalisateur lui-même. L'histoire que je voulais tourner était vraie et se déroulait durant toute une journée à la centrale de Loos. Cela s'intitulait *Dialogue avec des fauves*. Il y avait vingt personnages principaux. Maurice a passé le projet au type en question et une semaine plus tard il me faisait dire qu'il n'avait jamais rien lu d'aussi bon mais qu'il ne produisait pas ce genre de huis clos très dialogué. Quelques mois plus tard, il coproduisait un film intitulé *Zonzon*. Une soi-disant « photographie hyperréaliste de l'univers carcéral », d'après la presse. Comment un journaliste qui n'a jamais mis un pied en prison peut-il savoir qu'il s'agit d'une photographie hyperréaliste ? Un film pitoyable en vérité (« enchaînant l'humour à la violence », toujours selon la presse), dialogues vulgaires, degré zéro de la mise en scène, avec l'incontournable Jamel Debbouze faisant son numéro de pitre, tourné dans des décors à deux balles, autant dire des cages d'escalier, aux studios de Saint-Denis. C'est vrai qu'on n'avait pas les mêmes exigences, ni les mêmes ambitions.

« Saint Godard, pourquoi font-ils ça ?

– Parce qu'ils ne savent pas qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, mon fils. »

J'ai tourné *Enquête à domicile* en dix jours dans les pires conditions qui soient. Mais qui sait si, un jour, dans un temps lointain, ce ne seront pas ces films-là qui resteront ? Si on retrouve une copie bien sûr... Ce sont des films faits dans une ambiance de drame permanent, mais ils ont pour eux la liberté de ton. C'est peut-être ce qui fera leur qualité, avec le temps.

Le CNC venait, une fois de plus, de me refuser l'aide à l'écriture quand Marie m'avait conseillé de faire ce livre qui se passait dans le bâtiment et que j'avais envoyé à Jean-Marc Roberts.

Après le rendez-vous, j'étais ressorti avec un chèque de six mille euros dans la poche. On s'est tout de suite bien entendus avec Jean-Marc. Je rêve souvent de lui maintenant qu'il est mort. C'est quelqu'un d'important dans ma vie.

Plisson aurait été content de moi s'il avait appris tout ça trente ans après mes années de prison. Comment je tenais le coup en

surmontant toutes les difficultés. Ce n'était rien pour moi toutes ces embûches, les refus des décideurs et du CNC, la fatigue, le manque de motivation des techniciens quand ils ne sont pas payés. Qu'est-ce que c'était par rapport à l'enfermement ? Rien, une piqûre de moustique sur la peau d'un éléphant. C'est peut-être bien lui, Plisson, qui avait semé la graine du cinéma en nous projetant *Alphaville* un dimanche sur trois. C'est bien longtemps après que j'ai compris qu'il s'agissait d'une stratégie, l'acharnement de Plisson à nous projeter le Godard, c'était maoïste, une sorte d'évolution culturelle à marche forcée. Mais c'est qu'il n'avait pas de temps pour faire son travail, Plisson. Entre les transferts, les libérations et les suicides, on lui dispersait son troupeau toutes les semaines. Avec moi ça allait, il avait du temps devant lui, j'étais là pour un moment. L'instruction traînait. Mon avocat ne venait pas souvent, il n'y avait jamais rien de nouveau, il passait vite fait, il avait d'autres clients au D2.

Cela faisait un an que j'avais repris mes études. Je bossais dur pour obtenir mon BEPC. Plisson était content de moi. Il me valorisait en me demandant l'autorisation de garder mes textes qu'il trouvait vraiment bien. Je me disais : « Mais pourquoi il tient à garder mes textes ? » Me poser la question, c'était déjà y répondre : il les trouvait assez bons pour les conserver.

Un jour, il m'a demandé ce qui me manquait le plus depuis mon incarcération, à part le sexe bien entendu, de ça on ne parlait jamais.

« La musique », j'ai répondu.

Alors on a parlé musique, rock'n'roll plus précisément. Il m'a posé plein de questions sur le rock et il a vu que je maîtrisais assez bien le sujet. Je connaissais tout un tas de musiciens, des groupes, les guitaristes, les bassistes, les batteurs, pas simplement les Stones et les Beatles. À Fleury, on avait la radio, mais il n'y avait jamais de rock sur RTL. *Stop ou encore* le dimanche, ça me gonflait à mort, que de la variété, c'était chiant et on pouvait pas couper la radio, on avait le haut-parleur obligatoire. Je subissais, ça me gênait même pour mes études parce que j'étudiais le samedi et le dimanche, je lisais, j'écrivais, je révisais. Le plus dur, c'était l'anglais. J'étais pas mauvais pour la théorie, mais pour la phonétique ça n'allait pas du tout. Plisson m'aidait, mais il n'était pas prof d'anglais, il se débrouillait à sa façon, on devait avoir l'air malin tous les deux dans la cellule à baragouiner. Lui, il ne s'inquiétait pas pour ça, il me disait que ça passerait dès l'instant où je rendrais une copie écrite correcte.

Et puis il m'a fait une proposition : il pouvait m'apporter un magnétophone avec les musiques qui me manquaient, mais en contrepartie je devrais sortir une fois par semaine de ma cellule pour donner aux jeunes détenus une sorte de conférence sur le rock et le blues.

J'ai refusé bien sûr. Je me voyais mal, en tant que braqueur, donner des conférences. Tout le monde allait se foutre de moi. Mais il a insisté Plisson, il a joué sur la corde sensible. Cela ferait une

distracted pour les jeunes... Ils sortiraient de cellule... Ça leur permettrait d'écouter la musique qu'ils aimaient... Il était certain que j'étais capable de faire ça...

J'ai fini par accepter. Alors il m'a apporté un magnétophone et des livres aussi, sur le rock et le blues, parce que je devais étayer la conférence par des références. C'est comme ça que j'ai appris d'où venaient le rock, le blues et le jazz. Les gospels et la musique pour les enterrements, le travail dans les champs de coton, l'histoire de l'Amérique, je me cultivais grâce à la musique. Il était malin comme un singe, Plisson.

La « conférence » se passait dans une cellule aménagée du rez-de-chaussée. J'étais installé sur une estrade et les jeunes détenus sur des chaises, face à moi. Ces petites réunions, je les préparais à fond parce que c'était un public turbulent, pas facile à gérer. Je racontais les champs de coton, les esclaves noirs, les racines du blues. Les mecs me demandaient du Hendrix, du John Mayall. J'étais rock à fond, je proposais plutôt Gene Vincent, Eddy Cochran, Little Richard, les Animals, les Kinks... Et bien sûr je passais toujours un morceau d'Otis Redding pour finir la séance, parce qu'il n'y a plus rien à dire une fois qu'Otis a chanté. Pour Hendrix je me suis adapté et j'ai demandé à Plisson de m'apporter des bandes, du John Mayall aussi. Les détenus étaient vachement contents, ils remontaient en cellule avec la pêche. En quelques semaines, j'étais devenu plus sûr de moi, je m'exprimais beaucoup mieux et j'avais compris comment bien rythmer les conférences. Pas trop de musique, pas trop de blabla, et laisser s'exprimer les détenus, pas trop non plus sinon ça pouvait dégénérer. C'était pas un public d'enfants de chœur. Aujourd'hui, je me souviens encore très bien de tout ça, je revois des visages, j'entends des voix...

Et puis je suis retourné à l'isolement. Une provocation, un après-midi, en rentrant de promenade.

Il y avait un surveillant qui ne m'aimait pas, un grand Noir de deux mètres dix. Je ne sais pas pourquoi, mais il en avait toujours après moi. Il me faisait sortir du rang pour la fouille avec trop de régularité, comme pour m'humilier. Un jour, après la promenade, il était entré dans ma cellule et m'avait ordonné d'ôter les photos d'Otis Redding et de Gene Vincent que j'avais collées sur le mur. C'était interdit mais les autres surveillants laissaient faire. Lui non. Ça avait été très chaud dans la cellule. J'avais refusé de les enlever. On avait été à deux doigts de se battre parce qu'il me mettait une pression énorme du haut de ses deux mètres dix. Mais moi je n'avais pas peur de lui, il ne m'impressionnait pas. Il était sorti en colère et

m'avait collé un rapport. Le chef de service allait certainement m'obliger à retirer les affichettes du mur.

On en était là quand il a recommencé. On revenait de promenade. Alignés sur l'allée centrale de l'aile, on attendait qu'ils ouvrent les cellules pour les réintégrer. Le grand Noir s'est approché de moi et, devant tous les autres détenus, il m'a touché : il m'a mis son long doigt osseux de zombie sur la gorge en disant : « Fermez le bouton de la chemise, la chemise doit être fermée jusqu'au col. » Je lui ai répondu par une droite au menton et il s'est écroulé. J'avais frappé très fort et vite. Trop sûr de lui, il ne s'y attendait absolument pas et il est tombé.

Depuis ma semaine en contention, je ne supportais plus qu'on me touche. Je tolérais les fouilles à corps, mais c'est tout.

Un surveillant a sifflé et ils sont venus à cinq ou six pour que ça ne dégénère pas en mutinerie. Ils ont fait rentrer tout le monde en cellule et je suis resté seul dans le couloir avec eux. Le grand Noir saignait de la lèvre, il était sonné. Moi je gueulais : « Il m'a touché ! Il a pas le droit de me toucher ! » Ils m'ont fait rentrer à mon tour dans ma cellule et j'ai attendu en tournant en rond. Je savais que je venais de commettre un acte grave. J'allais passer au prétoire et prendre au moins trente jours de mitard. C'est Plisson qui n'allait pas être content. Au mitard, je n'aurais droit à rien, pas de stylos, pas de cahiers, pas de visites.

« Aurousseau, paquetage », a craché le haut-parleur.

J'ai fait mon paquetage et j'ai attendu.

Une heure plus tard, j'étais dans une cellule du quartier disciplinaire.

Ils ont muté le grand Noir et c'est lui qui m'emmenait tous les jours jusqu'à la courette de promenade. On se parlait pas. Je pouvais pas le saquer, ce type-là. Ils ont fait ça pour voir si j'allais recommencer, je suppose, ou pour une autre raison aussi tordue. Moi, dès l'instant où il faisait son boulot correctement, je ne vois pas pourquoi je l'aurais frappé. C'est ce que j'ai dit au prétoire. J'ai dit qu'il me harcelait, qu'il était toujours après moi et qu'il m'avait mis son doigt sur la gorge. C'était pour ça que je l'avais cogné, parce qu'il m'avait touché avec son doigt. J'ai pris quinze jours de mitard.

Une fois sorti du mitard, je suis retourné en surveillance renforcée et j'ai pu reprendre mes cours avec l'aide des éducateurs.

Les mois passaient et je n'avais aucune nouvelle du Palais. Le juge d'instruction m'extrayait trois fois par an pour me faire confirmer des points de détail inutiles. Les faits, les faits, rien que les faits. J'en avais assez des faits, ça ne me suffisait plus comme explication pour comprendre ce qui m'était arrivé et pourquoi j'étais là, en prison, pour de longues années. Avec le juge, on ne parlait jamais de rien.

« Les faits, rien que les faits, vous trouvez pas que c'est insuffisant pour expliquer mes actes ? » je lui ai demandé un jour.

Il a fait une drôle de tête et il s'est arrêté de penser. La secrétaire s'est elle aussi arrêtée de taper comme une dingue sur sa machine à écrire paléolithique.

« Vous avez vu les experts psychiatres, ils ont rendu leur rapport. Vous êtes classé irrécupérable pour la société. »

Mon avocat était là, il a demandé une nouvelle expertise parce que, depuis plus d'un an, j'avais repris mes études et que, d'après tout le service d'éducation, j'avais beaucoup changé. Le juge a dit qu'il n'était pas sûr que cela soit possible. Mon avocat a répondu que c'était justifié, qu'il pouvait faire citer des témoins.

Je suis descendu au rez-de-chaussée pour une nouvelle expertise psychiatrique. On m'a enfermé avec une vieille bique aux mains tavelées et osseuses, qui m'a fait mettre nu afin de savoir si j'étais récupérable ou non. Il était habillé lui, en blouse. Il m'a palpé sous toutes les coutures, peloté les couilles trop longtemps pour que cela soit honnête, avec ses mains tremblantes. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Me révolter, lui envoyer un coup de genou dans la tronche pendant qu'il était penché sur mon bas-ventre ? J'avais tout intérêt à ne rien dire. Je ne bandais pas sous ses attouchements, c'était déjà ça. C'était peut-être ce qu'il cherchait à provoquer, une érection, et l'expertise se serait transformée en fellation avec à la clef une qualification de pervers narcissique pour bien se déculpabiliser. J'en avais marre que ces types-là me pelotent les couilles depuis des années, j'étais à bout, j'avais beaucoup de mal à

garder mon calme, à faire comme si tout cela était normal, naturel, comme si j'étais persuadé qu'on pouvait effectivement savoir si j'étais ou non un criminel-né en me palpant les testicules.

Ensuite, il m'a dit de me rhabiller et il m'a posé toutes les questions habituelles à ce genre d'expertise. J'y ai répondu. Il prenait des notes. Il n'y avait rien d'humain dans tout cela. Il ne m'a rien demandé à propos de mes études, mais peut-être que son questionnaire tordu tendait à me faire dire des choses sans que je sache lesquelles. Ces types-là cherchaient une psychose, un truc qui me ferait rentrer une bonne fois pour toutes dans une case bien délimitée. Ils avaient fait des études de psychologie criminelle et ils étaient qualifiés comme experts auprès des tribunaux. Pour eux, je n'étais pas un être humain mais un objet d'étude dans lequel ils devaient trouver la chose qu'ils cherchaient malgré mes tentatives de dissimulation et mes maigres velléités de rachat.

Une semaine plus tard, j'ai reçu la visite de l'armée française. Je suis passé devant quatre gradés qui, eux aussi, m'ont posé un tas de questions mais sans me faire déshabiller. Il s'agissait d'un entretien correct, d'hommes à homme. C'était le conseil de révision. J'ai répondu franchement que je supportais pas d'avoir un chef sur le dos et qu'il fallait peut-être mieux ne pas me remettre une arme entre les mains.

« Je préfère les deux ans de forteresse pour insoumission après ma peine, vous pouvez préparer ma cellule. Je porterai jamais l'uniforme. »

La semaine suivante, je recevais un papier du service des armées. Une très bonne nouvelle. C'était rare les bonnes nouvelles en prison. J'étais réformé au dernier degré, même en cas de guerre, pas de service passif, rien. On ne voulait pas de moi dans l'armée française, à aucun prix. Ça tombait bien parce que, de mon côté, je voulais pas en entendre parler de leurs guerres légales. Je préférais nettement la mienne, au moins je savais pour qui je me battais. J'avais déjà lu la célèbre formule : « Les guerres sont faites par des gens qui ne se connaissent pas pour des gens qui se connaissent très bien entre eux. » J'avais pas une seconde à perdre pour ces gens-là.

Cohen-Bacri est venu m'annoncer que l'expert psychiatre m'avait classé comme *moyennement récupérable*. Il était tout content, d'après lui ça changerait beaucoup de choses aux assises. Il m'a demandé de continuer les études et de faire mon possible pour ne plus me retrouver au mitard jusqu'au procès. Il préparait une plaidoirie sur

ma réinsertion, il allait jouer sur cette corde-là, alors je devais me tenir tranquille malgré les provocations.

« Fais le mort, mec, t'es dans les griffes d'un ours. »

C'est le genre de truc qu'il me disait. Lui, il était persuadé que j'étais un voyou. Il en connaissait beaucoup. Il y croyait pas, Cohen-Bacri, à la réinsertion. Il avait un but : que je prenne pas dix ans.

« On va les niquer, tu feras pas cinq ans. »

Au fond, psychologiquement, il était de notre côté, celui des voyous. Il méprisait sa classe sociale parce qu'elle en jugeait une autre pour délit de misère. J'étais bien tombé. Il avait été commis d'office mais il faisait son boulot avec tout son cœur, il se battait pour nous, et je l'aimais beaucoup pour ça. J'étais content de le retrouver au parloir.

Cohen-Bacri, je ne l'ai revu qu'une seule fois depuis toutes ces années. C'était à Fleury, j'allais au parloir avec Marie pour défendre un gars de mon quartier qui était retombé pour infraction sur les armes et qui allait repasser aux assises. À cette époque, je me battais beaucoup pour mes amis restés en prison. J'allais à Fleury, j'envoyais des colis, j'enregistrais des cassettes de musique, j'écrivais, je venais de publier *Parole de bandits* qu'on avait écrit, Marie et moi. Me Thierry Lévy, qui était un ami de Marie, avait préfacé le livre et j'en avais fait profiter mes amis qui avaient maintenant un ténor du barreau pour les défendre. Ce n'était pas rien d'être défendu par Thierry Lévy, ça pesait lourd dans la balance judiciaire. Je prenais le train jusqu'à Riom en compagnie de Thierry Lévy pour soutenir un soi-disant ami, j'apportais avec moi des fruits, des cassettes que j'avais pris le temps d'enregistrer morceau par morceau. C'étaient tous des gars de mon quartier, j'y croyais dur comme fer à la solidarité à l'époque. J'ai bien déchanté depuis, toutes mes illusions se sont envolées.

Il était pressé Cohen-Bacri ce jour-là. Toujours le même, mais embarqué dans d'autres affaires. Oui, il avait lu *Parole de bandits*, il était content pour moi que je m'en sois tiré, ça ne l'étonnait pas tant que ça... J'ai bien vu que l'écrivain l'intéressait moins que le voyou. Les écrivains c'étaient son milieu, et le milieu germanopratin le faisait pas bander. Lui, il bandait au crime, aux irréductibles du grand banditisme, à sa clientèle. Puis il s'était engouffré dans les coulisses de Fleury et je ne l'ai plus jamais revu.

Il me restait du chemin à parcourir en prison avant d'en arriver à publier un livre. On ne se rend pas compte de tout le travail qu'il faut faire sur soi pour traverser trois pages de journal, pour passer du fait divers à la rubrique culture. Et ce chemin ne se fait pas seul. Il faut des rencontres déterminantes, il faut aussi avoir soif d'autre chose et savoir saisir les perches qu'on vous tend au bon moment car, comme disait Pasteur, « le hasard ne favorise que les esprits préparés ».

Dans ma cellule, je travaillais toute la journée. Heureusement, dans les années soixante-dix, il n'y avait pas encore la télé dans les prisons. Me Badinter, pour qui j'ai un immense respect par ailleurs, a commis une erreur en introduisant la télévision dans l'univers carcéral. Comment voulez-vous étudier dans de bonnes conditions quand vous êtes à trois en cellule avec la télé suspendue au-dessus de vos têtes et un petit caïd plus fortuné que les deux autres qui choisit les programmes ? Avec celle des tranquillisants, l'introduction de la télévision en détention fait partie d'un programme d'abrutissement général de la population pénale. Je ne comprends toujours pas comment Me Badinter, si vigilant, a pu tomber dans ce piège grossier et le revendiquer comme une amélioration de la condition pénitentiaire. Je suis allé, comme je le fais souvent maintenant, rencontrer les jeunes détenus de la maison d'arrêt de Châlon-sur-Saône. J'ai attendu deux heures à la bibliothèque et au final ils n'étaient que trois. Les surveillants et les bibliothécaires m'ont confirmé la chose suivante : ils ont ordre de laisser les jeunes se défoncer toute la nuit aux jeux vidéo dans la cellule pour avoir la paix. Ils ne coupent pas la lumière et les laissent dormir ensuite jusqu'à l'heure qu'ils veulent. Ordre de ne pas les réveiller. Télé, jeux vidéo, tranquillisants... Le bibliothécaire m'a tendu l'un de mes livres, *Le Ciel sur la tête*, le poche : la couverture était toute déchirée, il en manquait la moitié. Les jeunes se servaient du carton pour faire les filtres de leurs joints. Les trois qui étaient venus dormaient à moitié. Je suis sorti de là assez en colère, encore une fois, contre les directives du ministère qui n'ont qu'un but : que tous ces jeunes leur foutent la paix, qu'ils dorment.

Les jeunes en prison sont le dernier souci des Français. J'ai été extrêmement déçu de l'accueil du *Ciel sur la tête*, j'ai compris que certains clichés avaient la vie dure : 1) ces jeunes n'ont que ce qu'ils méritent, 2) ils ne sont pas à l'hôtel. Rachida Dati, qui vit certainement dans un appartement de luxe, a bien enfoncé le clou à propos de l'hôtel. Qu'elle passe une seule journée à la Souricière pour non-assistance à personne en danger (c'est bien de ça qu'il s'agit au fond) et on en reparlera.

Cela faisait deux ans que j'étais là et le jour de l'examen est arrivé. J'ai été transféré à Fresnes pour le passer. Plisson m'avait fait d'ultimes recommandations, j'étais prêt. En deux ans, je m'étais hissé au niveau du BEPC. Pour beaucoup de gens, cela doit sembler un peu ridicule : j'avais dix-neuf ans, l'âge où les autres, dehors, ont le bac et entrent à l'université. Avec le banditisme, j'avais pris du retard. J'étais diplômé en armes à feu, je savais démonter et remonter un Luger Parabellum, je savais fabriquer des balles, je savais escalader une façade pour m'introduire dans les appartements, je connaissais des fourgues et de vieux braqueurs, j'avais des amis qui comptaient sur moi pour la suite des événements, des amis qui allaient devenir des professionnels du crime. J'étais dans une filière qui, quelque part, ne me convenait plus. J'avais été très déçu par l'attitude de Jacky le Bordelais, quelque chose s'était brisé ce jour-là à la 5^e brigade territoriale, et je m'ennuyais de plus en plus dans les discussions en promenade. Tout tournait toujours autour de rêves qui m'apparaissaient désormais infantiles. Posséder de grosses voitures et des villas sur la Côte, tenir un bar à Pigalle et avoir quelques femmes sur le trottoir en attendant la grosse affaire, le braquage ou le casse du siècle. Je voyais bien que tous ces gars-là ne sortaient quasiment jamais de prison malgré leur volonté de ne plus y retourner. La prison faisait partie de leur univers, comme une fatalité à laquelle ils ne pouvaient plus échapper. Certains vieux voyous portaient d'ailleurs ce tatouage sur la poitrine, « Fatalitas ». Il y avait dans tout cela comme une odeur d'échec volontaire que je commençais à subodorer grâce à mes lectures. Aujourd'hui, je n'ai plus le même point de vue. Aujourd'hui, je fais une différence entre les jeunes détenus et ceux que je nomme les « criminels de métier ». En effet, passé un certain âge, un archétype se met en place automatiquement. Le « métier » est quelque chose de commun à tous et qu'il soit un voyou ou un honnête homme cela n'y changera rien, l'individu va devoir se réaliser dans une spécialité. Malheureusement, quand il est plongé depuis sa jeunesse dans la criminalité à l'âge où l'archétype fait son apparition (vers vingt

ans), il va s'enfoncer dans le crime par spécialisation. Il va devenir un « criminel de métier ». Une fois ancré dans cette voie, il sera bien difficile de l'en faire sortir. C'est ce que je dis toujours maintenant lors de mes interventions à ce propos : après le premier délit, il est déjà presque trop tard. C'est bien en amont que le travail devrait être fait et il ne l'est jamais et de moins en moins. J'ai un point de vue bien différent aujourd'hui par rapport à celui que je développais dans ma cellule à Fleury. Aujourd'hui, je pense que toute cette jeunesse est sacrifiée sur l'autel du fric et que c'est pour cela que rien ne change jamais. Quand je parle de sacrifice, je fais référence à un rituel archaïque de mise à mort larvée d'une partie de la population (en l'occurrence la jeunesse des cités) pour un nouveau dieu que l'on appelle fric. Les sacrifices humains ont existé de tout temps dans toutes les civilisations, pourquoi auraient-ils soudainement disparu à l'apparition de la nôtre ? Non, il a bien fallu que cette fonction archaïque se transforme et je pense qu'elle opère sur toute cette jeunesse. Inconsciemment ? Et alors ? Dans ces conditions, c'est toute la collectivité qui est responsable et d'ailleurs, à voir comment tous ces problèmes graves (qui concerne des milliers de jeunes Français) sont pris à la légère, on ne peut que souscrire à cette hypothèse : les jeunes délinquants sont jetés dans la gueule du Moloch presque volontairement.

Je suis resté deux jours à Fresnes pour l'examen. Je me suis très mal débrouillé à l'oral d'anglais. La prof était vraiment gentille, elle m'a demandé comment se passaient les cours à Fleury, je lui ai dit que c'était Plisson qui m'aidait, que j'étais en surveillance renforcée, aidé seulement par deux éducateurs. Elle m'a fait reprendre à plusieurs reprises le texte que je devais lire à haute voix. Je n'y arrivais pas. C'était un texte court pourtant, extrait d'un roman de Charles Dickens. Je butais presque sur chaque mot, un calvaire. J'étais en sueur, j'y mettais tout mon cœur, mais c'était une catastrophe, un zéro assuré. J'avais les boules en rentrant dans ma cellule. Pour le reste, je m'en étais pas mal sorti, je connaissais bien le programme, j'avais eu le temps de réviser.

De retour à Fleury, Plisson est venu aux nouvelles. Je lui ai raconté pour l'oral d'anglais, le texte de Dickens, les virgules partout en l'air, des mots que j'ignorais pour la plupart et que j'avais prononcés tout de travers. Pour lui, c'était pas si grave que ça puisque je m'étais bien débrouillé à l'écrit.

On a attendu les résultats. Est-ce que j'allais croquer encore trois mois ?

Wast m'avait remis en détention ordinaire. Je sortais en promenade avec mes amis à qui j'essayais de faire comprendre les bienfaits des études. En général, ils se moquaient de moi et n'avaient qu'un livre en tête, *Le Parrain* de Mario Puzo. Le livre était interdit en détention, mais il y en avait un exemplaire qui circulait et une longue liste d'attente pour l'avoir. De mon côté, je lisais *L'Homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse.

En quelques mois, il s'était creusé un profond ravin entre mes amis et moi. Un ravin infranchissable qui allait s'élargissant de semaine en semaine. On ne se comprenait plus. Je tournais avec eux dans la cour, mais je parlais de moins en moins calibres et villas sur la Côte, combinaisons de coffres et rivières de diamants. *Le Parrain*, je ne l'ai jamais lu, j'ai laissé passer mon tour. Je recopiais Marcuse mot à mot avec un dictionnaire parce que ce n'était pas évident pour moi, mais c'était une véritable prise de conscience. *L'Homme unidimensionnel* abordait des thèmes dans lesquels je me retrouvais. L'opposition de la jeunesse à la société d'abondance, la rébellion instinctuelle qui pouvait se transformer en combat politique, la lutte individuelle qui n'était impulsée par aucune organisation ni guidée par une théorie établie mais qui, malgré son caractère diffus, n'en était pas moins profonde. Le livre n'était pas d'un accès facile, il m'aurait fallu parfois l'aide d'un dictionnaire de philosophie. Je notais des mots inconnus, des phrases entières que je ne comprenais pas, notamment la définition qu'il donnait de la société contemporaine : « une uniformisation économique-technique non terroriste qui fonctionne en manipulant les besoins au nom d'un faux intérêt général ». Avec Marcuse, j'apprenais la charge critique du langage et à porter un regard plus acerbe sur le langage mutilé, les clichés de la société de consommation qui menaient directement à la fausse conscience. Et pour tout dire, j'en avais soupé de la fausse conscience. Je comprenais beaucoup de choses sur moi et sur le piège dans lequel j'étais tombé. Il y avait embrouille sous roche, j'en étais de plus en plus convaincu. Quelque chose ne tournait pas rond dans le royaume des voyous et je voulais savoir quoi. J'ai commencé à mener une sorte enquête. Étais-je véritablement un criminel ? Quelles étaient les causes réelles qui m'avaient amené là ? D'où venait la violence qui était en moi ? Je remontais lentement dans mon passé, mon enfance, je cherchais à débusquer les prémices de ma dérive. Et si j'étais moi aussi une victime ? La guerre que je menais était-elle légitime ? Où allait-elle me mener ? N'y avait-il pas d'autres manières de reprendre possession de sa vie ? Pouvait-on échapper au salariat (ça au moins, c'était clair : je ne voulais pas entrer sur ce terrain-là) sans pour autant rester dans l'ornière du banditisme ? Comment ne plus tomber dans les pièges

tendus par la *société d'abondance* ? Je lisais beaucoup pour trouver des réponses. Je notais mes balbutiements d'explications sur des cahiers. Je tenais une sorte de carnet de route à propos de mon évolution intellectuelle. J'y recopiais des citations, Nietzsche, Marcuse, des romanciers aussi, j'ai beaucoup appris à travers les romans.

Une semaine après l'examen, Plisson est entré dans ma cellule avec un grand sourire sur le visage.

« Tu es reçu. Tu as largement la moyenne. »

Et il m'a tendu mon brevet.

C'étaient encore trois mois de gagnés. Ça m'en faisait six en deux ans. On gagnait aussi un mois par an si on se tenait correctement. Avec la mutinerie, ma tentative de suicide et l'agression du surveillant, je n'y avais pas eu droit. Je ne savais pas combien de temps allait durer l'instruction. On allait passer aux assises, ça c'était sûr, et on pouvait faire jusqu'à quatre ans de préventive. Une fois condamné, je serais transféré en centrale. Je resterais donc au minimum encore un an à Fleury.

Plisson a glissé la main dans la poche intérieure de sa veste et il en a sorti une flasque en inox comme celles fourrées dans les gilets des cow-boys. Il me l'a tendue.

« Vas-y, c'est pour marquer le coup, t'as eu la moyenne à l'oral d'anglais !

– Elle a eu pitié la prof, je vais boire à sa santé ! »

J'ai bu au goulot. Putain, ça déchirait ! J'ai recraché parce que je ne buvais jamais d'alcool. C'était du whisky, du bon d'après Plisson, du vingt ans d'âge. J'avais un goût de tourbe et de bois fumé dans la bouche. J'en ai avalé une grande gorgée pour lui faire plaisir et ensuite je n'ai plus arrêté de parler pendant une demi-heure. J'étais bourré, j'avais la tête qui tournait et des envies de liberté qui remontaient du fond de mes frustrations, envie de clouer Jocelyne sur un matelas, de marcher libre dans les rues, de m'habiller comme les autres, de plonger dans la mer que je n'avais encore jamais vue ailleurs que sur des catalogues. Mais j'étais bien obligé de ravalier tout ça et de faire avec ma condition. Qui sait de combien d'années de prison j'allais écoper ? Huit, dix ? C'était un peu la loterie les assises, ça dépendait beaucoup du président et du procureur. On connaissait les plus mauvais. Il ne fallait pas tomber sur Dubosque, il était très dur avec les braqueurs. Il réclamait parfois quinze ans pour une banque, et quand il y avait des blessés par balle il pouvait aller jusqu'à vingt ans, même pour un jeune. Bien sûr, je n'avais

jamais tiré sur personne, mais en tant que complice je risquais autant que Charly. « Vol à main armée avec véhicule pour protéger la fuite, vol de nuit avec escalade, vol avec violence, infraction à la législation sur les armes, tentative d'homicide volontaire. » C'étaient les motifs d'inculpation. Je risquais vingt ans.

Plisson a rempoché sa flasque et il est sorti pour continuer sa tournée. J'avais encore la tête qui vrillait et une grosse chaleur qui courait dans mes artères à cause du whisky : impossible de tourner en huit dans la cellule. Je n'avais pas le droit de m'allonger pendant la journée, le matelas devait être enroulé au pied du lit et les draps pliés. Je me suis assis par terre avec mon brevet à la main. Je pouvais partager ça avec personne pour le moment. J'avais hâte de le dire à ma mère au parloir. Elle allait être contente, ça lui remonterait le moral. Je ne sais pas trop comment elle prenait tout ça elle, comment elle voyait son petit gars grandir, devenir un jeune homme en prison. Elle ne m'avait jamais jugé, avec elle je n'ai jamais manqué d'amour vrai, cet amour qui est au-dessus de tous les jugements, le véritable amour maternel que je souhaite à tous de connaître parce qu'il illumine votre vie jusqu'à la fin de vos jours.

Les semaines, les mois et les années passaient sur mes vingt ans. Depuis la bagarre avec le surveillant, je me tenais à carreau. Ma cellule était pleine de livres, je me préparais pour le bac. Je traçais ma route sans plus rien dire à mes amis. Je les voyais peu d'ailleurs, certains, condamnés, partaient en centrale, d'autres étaient transférés. J'avais malgré tout un très bon réseau, je connaissais tous les braqueurs, les arrivants, des gars d'autres quartiers, des mecs du XIII^e, des gars de Clichy. Grâce à mon cours de rock, je restais en contact avec les arrivants et je sortais une fois par semaine pour faire du sport dans le gymnase. On jouait au hand. Il y avait depuis quelque temps de nouveaux délinquants, des camés, des dealers. Avec le shit, l'héroïne avait fait son apparition chez les jeunes. Chez les adultes aussi, il y avait de gros dealers d'héroïne, des mecs de la French Connection qui revenaient des States. J'étais très curieux et je tournais avec ces mecs-là qui me racontaient comment c'était là-bas, les prisons d'État, les prisons fédérales, pas du tout le même système qu'en France. Là-bas on pouvait négocier sa peine avec le procureur, avec les flics même. Dès votre arrestation vous pouviez négocier, les flics venaient vous voir dans votre cellule, ils parlaient d'homme à homme avec vous, très cool, tout cela dans le but que vous plaidez coupable. Pour ces types qui rentraient de là-bas, ici c'était le Moyen Âge. Ici on ne négociait rien, jamais, avec personne. C'était un système rigide, implacable et qui, au fil du temps, allait adopter le système de caution qui favoriserait les plus riches et aménager des quartiers VIP pour ne pas mélanger les torchons avec les serviettes. Serviettes qui se torchaient le cul avec les billets de banque de l'argent public. Quant aux miséreux, qu'ils croupissent dans les cachots de la République. République égalitaire seulement sur le fronton des mairies.

J'étais l'un de ces miséreux et cela faisait maintenant trois ans que j'attendais d'être jugé.

Comme je me tenais tranquille depuis plus d'un an, mon avocat a eu une idée pour ma défense qu'il fondait sur ma réinsertion grâce à mes études et ma bonne conduite depuis ma réussite au BEPC.

« Je vais faire convoquer le chef de service comme témoin de moralité.

– Il ne m'aime pas, il me défendra pas.

– Il sera obligé, je vais le niquer, t'en fais pas, je vais le coincer. »

Je n'étais pas très chaud mais je l'ai laissé faire.

Moi et mes deux complices, que je n'avais pas vus depuis trois ans, on est passés dans le bureau du président de la cour d'assises quelques jours avant le procès. Il tenait à nous voir de près. Je suis resté dix minutes dans son bureau au Palais. Il m'a posé quelques questions, j'ai répondu poliment. J'ai dit que j'avais repris mes études, que je comptais passer un bac pro si on m'en donnait la possibilité en centrale. Parce que je savais bien que j'irais en centrale, je savais bien que j'allais prendre plus de cinq ans, je connaissais le système. En plus, on était tombés sur Dubosque comme procureur, on allait morfler, le réquisitoire serait sanglant.

Je faisais le dos rond en attendant le procès. J'écoutais mon avocat développer sa théorie de l'ours. D'après lui, quand on était dans les griffes d'un ours, il fallait faire le mort, ne plus respirer, ne plus bouger un cil, c'était la seule façon de s'en sortir. Pour lui, je devais démontrer aux jurés que j'allais travailler dès ma libération, que la dérive était terminée. Pour cela, je devais être très précis en ce qui concernait la suite des événements et développer devant la cour un programme d'avenir radieux mais réaliste.

En réalité, au fond de moi, je ne savais pas ce que je voulais faire en sortant. Je savais seulement ce que je ne voulais pas faire et cela ne collait pas du tout avec les plans de Cohen-Bacri. Je ne voulais pas travailler de mes mains, j'y étais farouchement opposé. Je ne comptais retourner ni à l'usine, ni dans le bâtiment. J'avais vu mon père et ceux de mes amis se crever au travail pour finir virés comme des rats de notre misérable taudis que ma mère tentait de transformer en logement décent avec beaucoup de patience et d'amour. Cela m'avait vacciné. Je ne serais pas ouvrier, quoi qu'il m'en coûte. Si, au début, je ne tenais pas à vendre ma vie au tarif syndical, après réflexion je ne voulais plus la vendre du tout. En fait, je m'étais exclu du marché du travail et il n'entrait sûrement pas dans mes intentions d'y retourner. C'était un marché de dupes et aucune loi ne m'obligeait à brader ma vie. Je ne savais pas encore où me mèneraient mes études, mais plus j'avancais sur ce chemin intellectuel, plus il me plaisait. J'étais très intéressé par l'histoire et la littérature, je me voyais mal abandonner tout ça pour reprendre une clé à molette. Mais Cohen-Bacri m'a remonté les bretelles. Il ne s'agissait pas de savoir ou non ce que j'allais devenir, mais de

démontrer à la cour et aux jurés que j'étais rentré dans le droit chemin de ma classe sociale. Or ce chemin était tout tracé et il n'avait qu'une issue : le travail manuel. Dont acte.

« Métreur, j'ai dit. C'est pas mal, métreur, ça reste dans le bâtiment mais il y a un côté intellectuel.

– Très bien ça, parfait, métreur. Bien, Nan, bravo, tu vois quand tu veux... »

Alors on a monté tout un plan de carrière. Je pouvais sortir avec un bac pro de métreur dans trois ans maximum et être immédiatement embauché, il y avait de la demande dans ce secteur du bâtiment.

« Je vais faire citer Plisson et Wast. On va les niquer, tu feras pas cinq ans. »

Le procès a duré trois jours et j'ai pris six ans de réclusion criminelle. Charly en a pris douze parce que son avocat ignorait la théorie de l'ours et qu'il n'avait rien préparé. En trois ans, Charly n'avait rien fait et l'avocat s'est retrouvé le bec dans l'eau au moment de la plaidoirie. En plus, Charly ne parlait pas aux jurés. Il ne les regardait pas, il en avait rien à foutre. Pour lui, il s'agissait d'une réunion de blaireaux qui ne comprenaient rien à son métier de criminel et à qui il n'avait rien à dire.

Du coup, Dubosque n'en a eu qu'après lui dans son réquisitoire. Il tenait là un super client, il n'allait pas le rater. Il était placé à la hauteur du président et des jurés, bien au-dessus des avocats. C'était net, il y avait d'un côté l'aréopage des magistrats et de l'autre la plèbe des justiciables et de leurs avocats. Le parquet pouvait glisser ses arguments en voisin de table à l'oreille du président et des jurés. En cela la salle d'audience était le reflet de cette hiérarchie judiciaire : d'entrée de jeu, nous n'étions pas, l'accusation et la défense, sur un pied d'égalité.

Je m'en étais mieux tiré. Pour Dubosque, il était possible que je m'en sorte. Il avait quand même exprimé quelques doutes parce que, d'après lui, j'étais peut-être un gars malin avec une stratégie, mais mon avocat avait démoli son réquisitoire. Il avait interrogé Wast et l'avait pris dans un filet aux mailles serrées :

« Quand il est arrivé, c'était un détenu considéré comme dangereux, n'est-ce pas monsieur Wast ?

– Oui, à surveiller particulièrement.

– Et donc vous l'avez placé en haute surveillance, c'est bien ça ?

– Non, non, en surveillance renforcée, seulement en surveillance renforcée.

– Il ne voyait personne, il sortait seul en promenade et n'avait aucune activité. Il restait seul en cellule vingt-trois heures sur vingt-quatre. Vous avez eu à vous plaindre de lui durant cette période d'isolement ?

– Non. C'était un détenu calme. Sa mère venait le voir au parloir

le samedi, tout se passait très bien et c'est pour ça qu'au bout de quatre mois j'ai décidé, pour la fête du 1^{er} mai, de le mettre en détention ordinaire, avec les autres.

– Et que s'est-il passé ce 1^{er} mai, monsieur Wast ?

– Trois cents détenus se sont mutinés, ils ont refusé de regagner leurs cellules. Aurousseau était l'un des meneurs.

– Qu'est-ce qu'ils réclamaient, pourquoi ont-ils fait cette mutinerie ?

– Ils voulaient deux heures de promenade par jour et le droit à l'éducation comme les jeunes dehors.

– Et qu'ont-ils obtenu de tout ça ?

– Aujourd'hui, ils ont le droit d'étudier. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de professeurs. Ils font des études par correspondance.

– Monsieur Wast, est-ce que vous connaissez les effets de ce que l'on nomme une "sortie sèche" ?

– Oui, bien sûr, quand un détenu qui a fait une longue peine sort brutalement, sans aménagement de peine, il est très perturbé psychologiquement.

– Quand vous avez sorti mon client de l'isolement du jour au lendemain après quatre mois d'isolement absolu, ne pensez-vous pas qu'il s'agissait d'une "sortie sèche" et que la mutinerie est une conséquence de cette sortie sèche ?

– Je ne sais pas, quatre mois d'isolement me semblaient nécessaires pour le recadrer. Et puis il y avait des arrivants, il fallait libérer des cellules, j'ai cru bien faire.

– L'enfer est pavé de bonnes intentions, monsieur Wast. Ce sont tous ceux que vous aviez sortis sèchement de l'isolement ce jour-là qui ont été les leaders de la mutinerie. Après la mutinerie, vous avez remplacé mon client en surveillance renforcée ?

– Ben oui, qu'est-ce que vous vouliez que je fasse d'autre ?

– Il y a combien de détenus chez les jeunes, monsieur Wast ?

– On a aujourd'hui plus de six cents jeunes détenus.

– Et combien d'éducateurs spécialisés ?

– Trois.

– Ça fait un éducateur pour deux cents détenus. Vous pensez que c'est suffisant ?

– Bien sûr que non... »

C'était un pitbull, Cohen-Bacri. Il ne l'a pas lâché, comme ça jusqu'au bout. Jusqu'à ce qu'il admette que, depuis deux ans, je

m'étais battu comme un lion pour m'en sortir malgré le manque de moyens et que j'étais aujourd'hui un jeune homme absolument différent de celui qui était arrivé trois ans auparavant. À la fin de l'interrogatoire, il en pouvait plus Wast, il répondait oui à tout, il tirait la langue comme un chien qui vient de courir un trente mille mètres.

Il ne pouvait que répondre oui aux questions sur mon changement radical depuis l'obtention du BEPC, et oui aussi sur le fait que l'éducation était un facteur capital pour la réinsertion, et oui aussi en ce qui concernait la grande importance des éducateurs en milieu fermé pour faire baisser le taux de récidive. Et aussi qu'il était important de prévoir pour moi des aménagements de peine dans ma condamnation. Et oui enfin sur le fait que j'aidais maintenant les jeunes en donnant un cours sur la musique. Il était coincé, Wast. Il ne pouvait pas dire que sa prison fabriquait un maximum de récidivistes, il était bien obligé, content même, de foncer sur l'autoroute que lui ouvrait Cohen-Bacri. Et puis il avait soif, ça se voyait, il devait rêver d'une bonne bière bien fraîche, on était en juin, on étouffait dans la salle de la cour d'assises.

« Oui, oui, c'est bien ça... Nous travaillons dans ce sens-là, c'est certain, avec l'aide des éducateurs, oui, malgré le manque de moyens... Nous obtenons des résultats... »

À l'écouter, personne n'aurait pu supposer qu'il pratiquait la contention à outrance et qu'il respectait bien plus que moi un voyou hyper-récidiviste en voie de devenir un tueur du nom de Jacky le Bordelais. Les jurés avaient semblé très intéressés par ce témoignage et par celui de Plisson à propos de la récidive et des moyens pour y parer. De mon côté, j'avais exposé avec beaucoup de précision et de conviction mon programme d'avenir. Je deviendrais métreur dans le bâtiment et cela jusqu'à la retraite. J'étais fait pour ça, mes notes en mathématiques parlaient pour moi, et cela depuis le primaire, et j'aimais beaucoup la géométrie dans l'espace. Mon avocat avait fait passer le résultat de mes examens aux jurés. J'avais toujours plus que la moyenne partout alors que j'étudiais seul en cellule depuis deux ans. Je répondais assez naturellement quand le président me questionnait. Je m'exprimais beaucoup mieux en public grâce aux conférences sur le rock. La pièce tournait à mon avantage parce qu'il fallait bien que, quelque part, dans ce borborygme de la délinquance juvénile, traîne une lueur d'espoir, et tout soudain je symbolisais cette lueur.

La théorie de l'ours avait payé.

Je faisais un mort parfait.

Le verdict est tombé aux environs de 20 heures. Je m'en étais très bien tiré avec mes six ans.

« On les fera, monsieur le président », a dit Cohen-Bacri.

C'était une façon de parler habituelle au milieu judiciaire. Il ne les ferait pas, lui, les six ans, il parlait à ma place. Ce *on* me semblait incongru, une sorte de vieux clin d'œil entre le barreau et le parquet qui me resta en travers de la gorge. Personne d'autre que moi n'allait passer six ans dans ces vieilles prisons pourries, il n'y avait pas là de quoi plaisanter ou prendre ça à la légère. C'était toute ma jeunesse que j'allais y laisser, dans les griffes de l'ours. Ce n'était pas rien.

« Tu feras pas cinq ans ! » m'a encore crié Cohen-Bacri, sa grande mèche de cheveux noirs en bataille, pendant que les gendarmes m'emmenaient.

Ma mère a voulu s'approcher pour m'embrasser mais ils l'ont repoussée. Il y avait mes frères et sœurs dans le public, et Jocelyne, Manuela, Carmen. Ça faisait trois ans que je ne les avais pas vus. On s'est souri de temps en temps, on pouvait pas faire beaucoup plus.

Tran a pris cinq ans, son avocat avait plaidé la misère, c'est vrai que c'est pas en l'attachant avec une chaîne dans la niche du chien et en lui donnant des boulettes à manger dans une gamelle que ses parents avaient participé à son élévation spirituelle. Charly avait tiré à plusieurs reprises, il ne regrettait rien, il se raidissait dans les griffes de la bête judiciaire, il regardait l'ours droit dans les yeux. C'était mauvais ça, comme stratégie, mais il s'en foutait complètement, il jouait son rôle très correctement, il leur tenait tête comme il se doit dans ce petit théâtre de la cruauté, et le reste n'avait pas d'importance pour lui.

De mon côté, ce théâtre me semblait absurde et je ne tenais pas à m'éterniser sur scène. Je n'avais pas la vocation de masochiste carcéral. Mais il ne s'agissait pas d'une pièce, il y allait de ma vie. Ce que n'avait pas compris Charly, c'est que les seuls qui risquaient véritablement quelque chose là-dedans, c'étaient nous, qui étions sur le banc des accusés. En cela, la pièce était truquée car une fois terminée elle continuait pour nous. Les autres acteurs regagnaient tranquillement leurs foyers en laissant leurs costumes au vestiaire, tandis que nous gardions les entraves et le droquet pénal.

Ce n'était pas du théâtre pour tout le monde, les pauvres gens qui avaient ramassé des bastos au passage des scènes principales dans l'acte I s'en étaient fait une idée assez précise.

Le lendemain du procès, M. Wast est venu me voir dans ma

cellule. C'était une chose qu'il ne faisait jamais. Il était en colère. Il avait compris la manipulation et il m'a engueulé. Il avait été mis devant le fait accompli. C'était la première et la dernière fois qu'il témoignait en cour d'assises et blablabla et blablabla... J'ai tout mis sur le dos de Cohen-Bacri. Je n'y étais pour rien moi, j'avais été tout aussi surpris que lui, qu'est-ce qu'il croyait ?

J'avais bien intégré la théorie de l'ours, j'étais encore dans ses griffes. Son rapport compterait pour la commission du CNO, le Centre national d'orientation. Je ne voulais pas être dirigé sur une centrale trop pourrie genre Clairvaux, Mende ou Melun. J'étais encore classé parmi les jeunes, mais il n'y avait pas beaucoup de centrales pour jeunes détenus. J'étais maintenant pénalement majeur, j'avais vingt et un ans, et le CNO pouvait m'envoyer n'importe où puisque j'avais pris plus de cinq ans. Alors je faisais encore le mort, j'étais désolé qu'il ait été cité à comparaître comme témoin, j'allais écrire à Cohen-Bacri afin qu'il s'excuse. Wast ne savait plus quoi penser à mon sujet. Je devais avoir l'air sincère, aussi sincère qu'hier quand j'exposais mon plan de carrière dans le bâtiment, et il s'est calmé. Il est reparti bougon, moins sûr de lui qu'en entrant, l'estomac encore de traviole à cause du coup de chaud qu'il s'était chopé à la barre la veille, et la routine s'est remise en route.

La pièce étant terminée, j'ai balancé aux chiottes tout ce qui concernait le métier de métreur. Je ne savais pas encore où allaient me mener mes études, mais j'étais bien certain que ce ne serait pas sur les chantiers. Je préparais un bac littéraire, la philosophie m'intéressait beaucoup, et la poésie. Plisson m'avait fait découvrir Baudelaire, il m'avait fait travailler dessus, analyser *Les Fleurs du mal*. J'avais aussi acheté *Les Chants de Maldoror* en livre de poche, « les idées s'améliorent, le sens des mots y participe... », tout cela me plaisait bien et je m'essayais à l'écriture poétique tout en continuant mes cours.

Deux semaines après le procès, j'ai appris que Dubosque avait eu une attaque, frappé soudain par la maladie de Parkinson le lendemain de son réquisitoire. Il ne plaiderait plus jamais. J'ai ricané. Voilà ce qu'il en coûte de s'attaquer à moi, je me disais naïvement. Je me sentais comme protégé par un archange aux yeux de glace qui venait me visiter en rêve.

À part Jacky le Bordelais, il ne restait plus personne de mes amis du quartier à Fleury. Ils avaient tous été condamnés et dispatchés dans différentes maisons centrales. Jacky n'en avait pas terminé avec la préventive, il était inculpé pour d'autres affaires qu'il

traînait dans son sillage depuis longtemps. Le soir, quand la fourgonnette ramenait les détenus extraits au Palais, je me mettais à la fenêtre pour regarder qui en descendait. Je suivais les affaires, qui arrivait, qui partait, est-ce qu'Untel avait été libéré... Je vidais l'eau des chiottes et cela faisait un téléphone parfait. On communiquait comme ça, la tête dans la cuvette. Quand la ronde passait, on tirait la chasse. L'architecte n'avait pas prévu que la colonne d'eaux usées serve de moyen de communication. Quand il n'y a plus d'eau dans le siphon, il ne reste que de l'air et c'est bien connu, les paroles, le vent les porte.

Quand Jacky était à l'intérieur de la fourgonnette, je le savais tout de suite, parce qu'une fois arrêtée, elle continuait de bouger : Jacky tournait en rond même à l'intérieur. C'était le seul détenu à faire ça. C'était impressionnant parce qu'il marchait vite, que la fourgonnette était étroite et que je voyais son ombre à travers les grilles, l'ombre d'un fauve en cage, un tigre, une bombe sur pattes. Et puis les surveillants finissaient par le sortir et je voyais la rage sur son visage. Certains surveillants le craignaient, d'autres le respectaient. Est-ce qu'il n'allait pas leur exploser en pleine gueule ? C'était une matière dangereuse ce gars-là, aussi instable que la nitroglycérine.

On était en promenade quand le Bordelais m'a dit qu'il allait tenter quelque chose le lendemain parce que des bureaucrates du ministère venaient passer la matinée dans le bâtiment. Une sorte de visite du zoo où on allait exhiber quelques animaux spécialement toilettés pour l'occasion. C'est sûr qu'ils n'iraient pas visiter le mitard et qu'ils ne passeraient pas dans sa cellule ni dans la mienne pour recueillir notre avis sur la prison. Il était très bien renseigné, Jacky. Il connaissait leur parcours, par où ils allaient passer et à quelle heure. Il avait des amis dans la place, des surveillants, avec qui il trafiquait, la prison était un univers qu'il fréquentait assidûment depuis l'enfance. Quand je l'avais connu, il avait déjà fait plusieurs années, il n'était plus en apprentissage depuis longtemps. Moi et mes potes, on était des bleus. Il avait été adulte bien avant l'âge, le Bordelais. Il ne savait pas encore exactement ce qu'il allait faire mais il le ferait, le lendemain, dans la matinée.

Le soir même, il s'est fait mettre à l'infirmerie au rez-de-chaussée en simulant une maladie quelconque. Les cellules de l'infirmerie étaient plus grandes que les autres, il y avait plusieurs lits à l'intérieur, des lits d'hôpital, et un globe en verre au plafond diffusait une lumière blanche plus forte que dans nos cellules.

Vers 11 heures le lendemain matin, le cortège de fonctionnaires, guidé par M. Wast, est entré dans le couloir de l'infirmerie. Jacky était aux aguets dans la cellule et, une fois bien certain qu'ils approchaient, il a cassé le globe et s'est ouvert le ventre avec les éclats de verre. Puis il a tapé sur la porte en gueulant. Un surveillant est accouru et a ouvert. Jacky l'a bousculé et s'est présenté devant le cortège les tripes à l'air et pissant le sang. Il criait Jacky, il criait une seule chose qu'ils n'ont, je l'espère, jamais oubliée depuis : « C'est ça, la prison ! Regardez bien ! C'est ça, la prison ! C'est rien que ça, la prison ! »

Je n'étais pas dans le couloir de l'infirmerie ce jour-là mais j'imagine bien la tronche des mecs du ministère et la panique de Wast. Il allait l'aimer encore plus son Bordelais après ce coup-là. C'est vrai que c'était un bonhomme, le Bordelais. Nous, les autres,

tous les autres, en détention, on était vachement fiers de ce qu'il avait fait. Ils l'ont recousu, ils l'ont mis en contention, mais il était content de son acte, il avait marqué le coup, complètement démoli la visite touristique des fonctionnaires et laissé une grande traînée de sang dans la mémoire de tous ces blaireaux. Je ne sais pas s'ils sont descendus à la cuisine ce jour-là pour goûter au plat spécialement préparé pour eux. Peut-être que la visite a tourné court. Qu'en ont-ils déduit ? C'étaient tous des petits-bourgeois bien propres sur eux et je ne sache pas que le geste de Jacky ait changé quoi que ce soit à leurs idées sclérosées concernant la population carcérale. Peut-être même que cela les avait confortés dans le fait que nous étions des mecs au bord de la maladie mentale, tout juste bons à semer la merde dans leur petit monde si bien organisé où l'argent régnait en maître derrière les façades de la démocratie.

Je n'ai pas pu le revoir après ça, Jacky, parce que j'ai été transféré à Fresnes. La veille de mon départ, Plisson est passé me voir. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Il était aussi ému que moi. On a peu parlé tandis que je préparais mon paquetage. J'avais beaucoup de livres maintenant, le paquetage était bien plus lourd qu'en arrivant. Ni lui ni moi ne savions où j'allais atterrir. J'étais transféré à Fresnes, au Centre national d'orientation. J'allais y passer quatre mois et l'administration pénitentiaire me dirigerait sur une maison centrale qu'on nomme aujourd'hui centre pour peine. Plisson s'inquiétait pour le bac. J'avais encore deux ans d'études à faire. Je l'ai rassuré, je lui ai dit que j'allais continuer, que je le passerais et que je l'aurais, quelles que soient les conditions de détention. Je ne travaillerais pas aux ateliers, quitte à passer les trois prochaines années au mitard ou à l'isolement. Plisson était nerveux, c'est lui qui tournait en rond dans la cellule tandis que je rangeais mes livres.

« En huit, je lui ai dit.

– Quoi, en huit ?

– Il faut tourner en huit, sinon tu vas te démolir les rotules. »

Ça l'a fait rire et il s'est arrêté de tourner. Je l'ai remercié pour tout ce qu'il avait fait pour moi. J'avais compris certaines choses. Il m'a coupé la parole.

« C'est moi qui te remercie, Nan. Je suis un porteur d'eau, j'apporte de l'eau dans les cellules. Certains ont soif, d'autres non. Toi, tu es assoiffé et là mon métier prend toute sa valeur. C'est grâce à des mecs comme toi que je continue, alors surtout ne me dis pas merci. »

Je n'ai rien répondu, je crois. Je ne sais plus comment s'est terminé ce dernier entretien. Il a bien fallu que Plisson sorte de la cellule et porte ses seaux d'eau ailleurs. Je le revois seulement assis

sur la tablette, dos à la fenêtre en croix, avec sa veste en laine et son sourire, tandis que je préparais mon paquetage.

Le lendemain, je suis parti pour Fresnes. Ils m'ont mis en 3^e division, dans une cellule de trois. Il y avait là un adulte tombé pour assassinat et un tout jeune délinquant incarcéré pour un vol de mobylette. L'adulte, un mec de Grenoble, avait tué sa femme. C'était un petit maquereau ordinaire avec une assez jolie petite gueule qu'il regardait souvent dans la glace. Quand il a appris que j'étais tombé pour braquage, il a commencé à jouer les voyous. Je l'ai observé, je ne parlais pas beaucoup. Et puis, après le repas, j'ai demandé comment on s'organisait pour la vaisselle. Parce qu'à Fresnes, ils nous servaient encore la bouffe dans des assiettes qu'on lavait à l'évier.

« Laisse, ma gueule, m'a dit l'adulte, c'est le même qui la fait, je le paie en cigarettes parce qu'il a pas de ronds pour cantiner.

– Ça marche pas comme ça avec moi, j'ai répondu. On va faire la vaisselle chacun notre tour, cigarettes ou pas cigarettes. »

L'adulte a fait une drôle de tronche. Il ne s'y attendait pas. C'était un mec d'une trentaine d'années, bien bâti, sa petite gueule de minet devait plaire aux femmes. Le jeune délinquant s'était déjà mis à l'évier. Il avait la trouille face à un assassin.

« Laisse, je lui ai dit, on va faire la vaisselle chacun son tour. Je fume pas, je te cantinerais des clopes. »

Il ne savait plus quoi faire le même, il hésitait, il regardait l'adulte.

« Fais la vaisselle, lui a dit le mac. Lui, je vais m'en occuper, je vais le tuer une nuit pendant qu'il dormira. »

Il n'en a pas dit plus parce que je lui ai balancé un coup de tabouret en pleine tête. Il est tombé par terre à moitié assommé. Il saignait du front. Je l'ai traîné jusqu'à la cuvette des chiottes et je lui ai enfoncé la tête dedans. J'ai tiré la chasse. Il se débattait, mais je le tenais bien. J'étais à cheval sur lui et je maintenais sa jolie gueule dans la cuvette des chiottes en tirant continuellement la chasse. Je ne voulais pas le tuer, juste le neutraliser.

« Tape à la porte, j'ai dit au jeune, vas-y, appelle le maton ! »

Dix minutes plus tard, le maton est arrivé.

« Emmenez-le, j'ai dit, emmenez-le vite parce que sinon, je l'achève. »

Ils sont venus à plusieurs et ils l'ont emmené. J'ai donné ma version des faits et elle correspondait parfaitement avec celle du jeune détenu. Je ne suis même pas passé au prétoire.

Je suis resté un mois en 3^e division, dans la même cellule, avec le voleur de mobylette. On faisait la vaisselle chacun notre tour. Le même a pris trois mois ferme. On n'a jamais plus entendu parler de l'assassin grenoblois.

Puis, encore une fois, j'ai fait mon paquetage et j'ai atterri au CNO deux bâtiments plus loin. J'étais seul en cellule, en observation. Je devais m'accrocher une plaque de bronze à la veste pour sortir en promenade. Il y avait un numéro dessus, c'était mon identité carcérale. Je sortais en promenade dans une courette en part de brie, avec le surveillant qui passait sur un chemin de ronde au-dessus. C'étaient les plus anciennes courettes de Fresnes. Il y avait un grand graffiti dans la mienne, creusé très profond dans le mur : « Casque d'or ».

Je connaissais mal cette histoire en ce temps-là, mais je savais que Casque d'or était du quartier Charonne et que toute cette affaire s'était déroulée près du commissariat des Orteaux. Les vieux voyous du coin en parlaient encore comme d'une affaire sérieuse, une guerre des gangs avec les mecs de Ménilmontant, ou de Belleville. Qui avait gravé ce nom dans le mur ? Peut-être Leca, son amant ? Ou Manda, le rival ? Dans son film, Becker a complètement transformé l'histoire. Ce n'était pas Manda son amant, c'était le contraire, c'était Leca. Mais son scénario est très bon comme ça, le cinéaste n'a pas voulu faire un film historique et c'est tant mieux. En tout cas, le graffiti était d'époque, j'en suis certain parce que la maçonnerie était ancienne et elle n'avait jamais été refaite. C'était un très vieux mur avec d'autres noms gravés profond, des dates d'entrée et de sortie qui correspondaient bien à l'époque de *Casque d'or*.

Je tournais dans la courette une heure et je remontais. Ma cellule donnait sur les courettes. Mon univers était restreint. J'avais sorti tous mes livres et je continuais mes études sans plus personne pour me guider. Je sortais de temps à autre pour voir un psychologue ou une assistante sociale. Ils m'observaient, me jugeaient. Il y avait des commissions où l'on discutait de mon cas, pour savoir où on allait me mettre pour les trois années à venir.

Et puis il est revenu.

L'expert criminologue.

Il est revenu, et de nouveau on m'a enfermé avec lui dans une cellule. J'y croyais pas. Qu'est-ce qu'il venait faire là ? Il n'y en avait qu'un en France ou quoi ?

« Déshabillez-vous. »

J'ai refusé. Je savais que ça pouvait me coûter cher devant la commission du CNO, mais j'en avais assez de ce mec-là. Je pouvais plus le voir, je ne voulais plus jamais en entendre parler. Il était étonné.

« Vous refusez l'expertise ?

– Vous croyez que j'ai le crime dans les couilles ? Oui, je refuse l'expertise. »

J'ai moi-même tapé à la porte pour que le surveillant me ramène en cellule.

Et puis, par un jour de pluie, au mois d'octobre, j'ai fait mon paquetage et je suis monté dans un fourgon cellulaire. J'étais transféré en maison centrale. Je ne savais pas où j'allais. Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest ? Aucune idée. Il était 5 heures du matin.

Nous étions une cinquantaine dans le fourgon. C'était un gros transfert. Je connaissais quelques garçons. Nous étions enfermés à quatre par cellule. Les cellules étaient simplement grillagées. On avait les entraves aux pieds mais on pouvait discuter d'une cellule à l'autre. Le surveillant nous faisait taire de temps en temps parce qu'on ne s'entendait plus, ça faisait comme dans une volière. Le fourgon était lourd, lent, escorté par les motards et suivi par une fourgonnette avec nos paquetages. Les vitres étaient peintes en blanc mais malgré tout on arrivait à distinguer l'extérieur par certains endroits écaillés. On remontait vers le nord, c'était certain.

Le voyage a duré toute la journée. Nous n'étions plus qu'une dizaine à l'arrivée. Le fourgon s'était arrêté dans différentes prisons tout au long de son parcours et y avait déposé des détenus.

Après de longues et lentes manœuvres, marche avant, sas, marche arrière, bruits de portes, attente, re-marche avant lente, nouveau sas, re-attente, démarrage poussif, virage, marche arrière. Arrêt brutal. Attente... Ouverture de la porte du fond. Attente. Et puis ouverture des cellules.

« Allez, sortez, vous êtes arrivés. »

On marchait avec les entraves aux pieds, c'était pas facile de descendre du fourgon. On n'y voyait rien, il faisait nuit noire, il faisait froid, il pleuvait, on était vraiment dans le Nord. En descendant du fourgon, j'ai regardé autour de moi. Le bâtiment était sombre, triste, une sorte de vieux château fort médiéval avec de grosses portes en bois. Une fois descendus du fourgon, un surveillant nous ôtait les entraves et on était dirigés vers une grande cellule d'attente. Il y avait là une dizaine de gardiens qui nous attendaient. On devait se tenir alignés, dos au mur, les mains dans le dos. On est restés là à attendre que tous les détenus soient sortis du fourgon et débarrassés de leurs entraves. On ne devait pas parler, pas bouger. Les surveillants étaient durs, froids, eux aussi alignés comme nous, eux aussi avec les mains dans le dos, silencieux dans leurs uniformes noir. La casquette à la visière fumée vissée sur leurs crânes aux cheveux courts, ils nous faisaient face, les jambes

écartées, prêts à tout.

Nous étions dix, venus de toutes les régions de France. Il y avait des Marseillais tombés pour la came, des Parisiens tombés pour vol à main armée, tous condamnés à plus de cinq ans et âgés de moins de vingt-cinq ans. On attendait, sans rien dire, face aux surveillants. Il allait bien se passer quelque chose, il était tard, pas loin de 22 heures. On en avait marre, on était restés assis toute la journée dans le fourgon, on avait mangé l'éternel sandwich au pâté et rien d'autre. On avait tous des besoins pressants, cela va sans dire. Et puis une petite porte s'est ouverte et un homme en civil est entré dans la cellule d'attente. C'était un petit homme avec une grosse bedaine, presque chauve. Il marchait les jambes écartées, chaussé d'un genre d'escarpins pointus. Il s'est posté fièrement face à nous pour nous annoncer la couleur. Nous étions à la centrale de Loos-lez-Lille, il en était le directeur. Ici régnait une discipline de fer et la moindre infraction au règlement intérieur nous mènerait immédiatement au mitard. La seule qualité de cette centrale se résumait donc au fait que nous n'étions pas mélangés avec des criminels de métier. Ici, tout était interdit et nous trouverions la liste de ces interdits accrochée sur la porte de nos cellules. La première chose que nous devons faire en entrant dans la cellule, c'est de bien lire cette liste, de la mémoriser et de nous y tenir durant toute notre détention.

Il y a eu un temps mort, puis il a pointé du doigt un des détenus. C'était un grand type mou à l'air peureux, qui n'osait pas sortir du rang. Le directeur a insisté gentiment.

« Mais si, viens, viens là, oui, toi, viens. »

Le grand détenu mou s'est approché du directeur qui lui souriait gentiment.

« N'aie pas peur, je te connais, je connais bien ton dossier. »

Il le tenait gentiment par le bras pour le rassurer. Le jeune détenu était suisse, je l'ai appris par la suite.

Le directeur a repris la parole pour nous signifier un interdit majeur qui pouvait nous coûter quarante-cinq jours de mitard et la privation de toute activité pendant six mois.

Et soudain, il s'est mis à frapper le Suisse sur la tête. Il le giflait et le frappait en criant.

« Voilà ce qu'il ne faut pas faire, petite saloperie ! Il ne faut pas frapper les surveillants, petite ordure ! Ici, il n'y a pas d'enfants à violer, pourriture ! Tu m'entends ? ! Ici on ne viole pas les enfants, saloperie de pervers ! »

Le Suisse se protégeait du mieux qu'il pouvait, il pleurait. C'était

un pauvre type tombé pour agression sexuelle sur mineur, ce n'était pas un voyou. Il avait pris sept ans. Les surveillants ne bougeaient pas et nous non plus. On attendait que la crise passe. Le Suisse est tombé à genoux et le directeur l'a attrapé par le col de sa chemise, il le tenait ainsi, soumis.

Voilà ce que nous ne devons jamais faire ici, en aucun cas : frapper un surveillant comme il venait de le faire. La démonstration achevée, nous avons eu droit à une dernière menace : si jamais cela nous arrivait, il était fort probable que nous sortions d'ici allongé, les pieds devant, et nous ne serions pas les premiers. On n'était pas tombés dans la plus tendre des maisons centrales de France.

À la fin de sa démonstration par l'exemple, le directeur nous a tendu une grosse carotte, le « pavillon d'amélioration ». Il était réservé aux détenus modèles. La discipline y était moins rude, les cellules ouvertes toute la journée. Il y avait une table de ping-pong et d'autres « améliorations » dont je n'ai pas gardé le souvenir exact parce que j'étais certain de ne jamais passer par là. Je n'aimais pas les carottes et je n'étais pas un détenu modèle. J'étais bien décidé à ne pas travailler aux ateliers. Je n'avais pas vocation à faire du cartonage pendant trois ans et je savais bien que cela allait m'attirer des ennuis avec la direction.

Il était 23 heures quand on nous a emmenés en détention avec nos paquetages. La porte s'est ouverte sur une nef qui puait le désinfectant. Nous nous trouvions dans une très ancienne abbaye que l'administration pénitentiaire avait transformée en prison. Ils avaient éclaté la toiture et posé une verrière dessus, puis créé trois étages de coursives avec une cinquantaine de cellules de chaque côté.

On m'a enfermé dans une cellule du rez-de-chaussée. Elle était petite, étroite, sombre et froide. On était en hiver et il gelait là-dedans malgré les deux gros tuyaux de chauffage qui passaient sous la fenêtre. Fenêtre étrangement placée en haut à gauche du plafond. Il n'y avait pas de radiateur, c'était le circuit de chauffage qui passait dans la cellule qui en faisait office. Il n'y avait pas de WC, juste un seau pour faire mes besoins. Le tabouret était enchaîné au mur et la table vissée au sol. Il y avait un petit lavabo, mais pas d'eau chaude. Les murs, où était accroché un petit placard en aggloméré, étaient en béton, sauf celui du fond qui était en pierre de taille.

La centrale était silencieuse. La ronde est passée, l'œilleton s'est soulevé, l'œil m'a regardé, j'étais habitué. Je trouvais ça obscène, ce gros œil dans le rond de l'œilleton.

La liste des interdits était bien là, vissée contre la porte en chêne,

juste sous l'œilleton. Elle était longue et je l'ai lue afin de savoir s'il était interdit de posséder des livres en cellule. Il n'y avait rien à ce propos.

Après avoir déballé mon paquetage et posé mes livres sur la table, je me suis couché. C'était ma première nuit en maison centrale et j'allais en passer environ neuf cents, douze saisons, trois hivers. Je verrais en tout six fois ma mère au parloir. On était tout au bout de la France, à la frontière belge. Pour les Parisiens ça allait encore, mais les Marseillais des quartiers nord, eux, ne voyaient jamais personne. Le voyage aller-retour, c'était le budget du mois pour une famille.

Tous les matins, un surveillant tapait sur la porte avec sa clef en gueulant : « Tinette ! » tandis qu'un autre l'ouvrait. Lourde porte en chêne, grosse serrure médiévale, seau à merde rempli qu'il fallait trimballer jusqu'au bout de la coursive pour le vider dans un trou infect, généralement bouché. Voilà comment on entamait la journée. On rentrait bien souvent dans la cellule les pieds trempés de pisser et puant la merde.

En ce premier jour, l'auxiliaire ne m'a pas servi l'orge grillée du petit-déjeuner. J'étais encore en pyjama et c'était interdit. Je devais être habillé pour le petit-déjeuner, c'était écrit sur la liste, je l'avais pas lue ? Le surveillant a refermé la porte et j'ai attendu jusqu'à midi qu'on nous serve la bouffe qui était infecte. Aux environs de quinze heures, le gardien m'a ouvert pour la promenade.

La cour était entourée de hauts murs avec des miradors, on ne pouvait rien voir de l'extérieur. En regardant les fenêtres, j'ai compris pourquoi : ils avaient conservé les anciennes fenêtres de l'abbaye, très grandes et ogivales, et les avaient coupées en quatre (on retrouvait là encore une fois la fameuse croix !) par l'installation des coursives et des cloisons séparant les cellules. Ainsi, ceux de l'étage du dessus avaient, de part et d'autre de la cloison, l'un une fenêtre en bas à gauche et l'autre une fenêtre en bas à droite. Étant au rez-de-chaussée dans le quartier des arrivants, la mienne était placée en haut à gauche.

Nous étions une trentaine en promenade. Tous en droguet noir. Il faisait très froid. J'ai salué quelques détenus que je connaissais, et puis j'ai retrouvé Yacoub, un Marseillais tombé pour trafic d'héroïne. On a discuté de l'ambiance, des possibilités de classement au service général, c'est-à-dire servir la soupe ou être affecté au nettoyage des coursives avec un seau et une serpillière, une sorte de planque. On n'y mettait que des détenus réputés très dociles. Yacoub m'a tout de suite informé que le directeur appliquait une théorie démente : le chef cuistot avait ordre de couper en deux les

parts de viande pour nous priver de la moitié des protéines obligatoires. La théorie était simple : des détenus qui ont faim ne se mutinent jamais. Véridique, certifié vécu à cent pour cent et ce pendant trois ans.

Yacoub travaillait au cartonnage, il pliait du carton toute la journée. On avait eu la chance de se retrouver parce qu'il était malade : il était depuis deux jours à l'infirmerie et les malades sortaient en promenade avec les arrivants. Il était là depuis un an. Il était maigre, supportait mal le climat du Nord, et en hiver il tombait souvent malade. Dans notre paquetage on avait reçu un pull en laine, mais c'était pas suffisant pour lui. Moi ça allait, j'avais quand même remonté le col de la veste parce que le vent sifflait en tourbillonnant dans la cour, mais je n'étais pas frileux.

Quelques jours plus tard, j'ai fait mon paquetage pour le deuxième étage. J'étais classé d'office à l'atelier de cartonnage. Le travail aux ateliers était obligatoire. On ne m'avait pas demandé mon avis. Pour la direction, j'étais un détenu comme un autre et je passerais toute ma peine à fabriquer des cartons pour un concessionnaire qui me paierait avec un lance-pierre pendant trois ans. Je n'étais pas d'accord. Je tenais à continuer mes études et à passer mon bac dans deux ans et demi. Je ne voulais pas faire les études par correspondance, le soir, en rentrant de l'atelier. Avec les mutineries, on avait obtenu le droit d'être enseignés par des professeurs de l'Éducation nationale et cela jusqu'à vingt-cinq ans. Je connaissais le texte de loi, je pouvais le citer de mémoire.

J'ai demandé audience à l'assistante sociale. Je ne tenais pas à prendre de front la direction et j'ai patienté quelques jours en me rendant à l'atelier. J'y retrouvais Yacoub. Lui aussi aurait bien aimé reprendre ses études.

L'assistante sociale était une pauvre femme apeurée et complètement dominée par le directeur. D'après elle, je ne devais surtout pas faire de vagues et rester bien sagement à l'atelier jusqu'à la fin de ma peine. Elle m'obtiendrait facilement le droit d'étudier par correspondance. Elle n'avait jamais entendu parler de cette loi que je lui citais mais, de toute façon, le directeur était intraitable et ne m'autoriserait jamais à rester dans ma cellule pour étudier. J'ai insisté : elle avait mal compris, il ne s'agissait pas de rester en cellule toute la journée mais au contraire de sortir en classe avec des professeurs de l'Éducation nationale. Elle s'est énervée, elle avait lu mon dossier, je ferais mieux de me tenir tranquille parce qu'ici ce n'était pas comme à Fleury. Ici, c'était une centrale et elle était dure, le directeur était obligé d'appliquer une discipline de fer. Les détenus étaient violents, il y avait des règlements de comptes,

des meurtres, des viols, des suicides, on attrapait des maladies respiratoires au mitard qui était en sous-sol, très humide. Le tableau qu'elle me traçait pour m'obliger à rentrer dans le rang des cartonners me renforçait dans ma conviction de faire appliquer la loi pour les études.

« Vous êtes une personne complètement avachie dans le défaitisme, madame », je lui ai dit avant de sortir.

Je suis retourné aux ateliers, assez remonté contre elle. Je n'aurais pas son appui, bien au contraire, est-ce qu'elle n'allait pas faire un rapport au directeur pour me signaler comme un nerveux à surveiller particulièrement ? Je m'en voulais de lui avoir dit ce que je pensais d'elle.

Puisque cela n'avait rien donné avec l'assistante sociale, il me restait l'audience au directeur. J'ai envoyé ma lettre et j'ai attendu.

Un matin, je ne suis pas monté à l'atelier où je commençais à m'ennuyer ferme.

« Préparez-vous pour l'audience, m'avait dit le surveillant, mettez la chemise blanche. »

On avait une chemise blanche en nylon spécialement réservée pour les audiences au directeur. J'ai mis la chemise blanche et on m'a placé en cellule d'attente avec d'autres détenus.

Mon tour est arrivé et je me suis retrouvé face au directeur et à son staff. Ils étaient juchés sur une estrade, derrière un grand bureau en bois, dans une petite salle voûtée de style gothique. On se serait crus dans un monastère. Je devais me tenir pieds joints et mains dans le dos au centre d'un cercle rouge peint sur le sol. Le directeur était encadré par le surveillant-chef et un brigadier. J'avais deux surveillants derrière moi. On m'avait fouillé avant d'entrer. Mon dossier était posé bien en évidence devant le directeur. Il m'a demandé la raison de l'audience. Je me suis expliqué de façon claire et en quelques mots, dans un langage assez châtié. Ils restaient impassibles, je ne pouvais rien lire sur leurs visages. Le directeur feuilletait mon dossier. Et puis il s'est mis à m'expliquer tout un tas de choses. Que la centrale était une ancienne abbaye gagnée sur les marécages par des moines au XI^e siècle et qu'il en était aujourd'hui le capitaine, qu'il s'agissait d'une sorte de vieux vaisseau fantôme délabré que les marécages cherchaient toujours à engloutir, etc. Il était fou le directeur, complètement barré dans son délire que rien ne semblait pouvoir arrêter. À la fin de son discours, il m'a sorti une pile de lettres.

« Vous êtes tombé dans une centrale pourrie, Aurousseau. Tenez, lisez ça, vous allez comprendre. »

J'ai pris la liasse. C'étaient des lettres de délation bourrées de fautes d'orthographe. Je les lui ai rendues.

« Vous avez compris ? J'en reçois cent par jour. Ici la mentalité est pourrie jusqu'à la moelle. Alors voilà ce que vous allez faire. Vous allez remonter à l'atelier, l'assistante sociale fera tout ce qu'il faut pour des études par correspondance et vous finirez votre peine sans qu'on n'entende plus jamais parler de vous. Il vous reste trois ans à faire, c'est vite passé trois ans. Moi, ça fait huit ans que je suis là, que je tiens les murs à bout de bras. »

J'ai insisté. J'ai invoqué la loi. Ils me regardaient tous les trois comme si je descendais d'un vaisseau spatial.

« Vous oubliez la directive HI 85.67 », m'a répliqué le directeur d'une voix froide.

J'étais bien emmerdé, je la connaissais pas la directive HI 85.67.

« La directive, a continué le directeur, dit que pour ouvrir une classe en maison centrale, il faut que dix détenus au minimum en fassent la demande par écrit et qu'ils aient le niveau d'études compatible. Ici, le niveau est à zéro. Ramenez-le à l'atelier. On est bien d'accord, Aourousseau, plus d'audiences, plus de revendications ? »

Je n'ai rien répondu parce que je ne savais pas encore ce que j'allais faire. Le rapport de force venait de basculer de son côté. Il avait joué sa carte et il avait pris mon silence pour un acquiescement. Il croyait fermement à sa théorie de la faim et à sa discipline de fer.

Les deux gardiens m'ont ramené à l'atelier. J'avais les boules. Yacoub m'a demandé comment ça s'était passé. Je lui ai dit pour la directive et je lui ai raconté l'histoire du vaisseau fantôme, les marécages.

« Il est complètement cinglé, m'a répondu Yacoub, c'est un fanatique de Napoléon. Les gars du pavillon d'amélioration qui vont faire le ménage chez lui nous l'ont dit, même son paillason est à l'effigie de Bonaparte, il y a des statuettes partout, le soir il rejoue la bataille de Waterloo avec des soldats de plomb sur une grande maquette. »

Cette nuit-là, j'ai fait un cauchemar. Je m'évadais dans une barque à travers les marécages, j'étais en chemise bleue avec le sigle « AP » imprimé à l'encre noire sur le dos. J'étais avec Yacoub, on se cachait dans les marécages parce qu'il y avait une procession religieuse du Moyen Âge, les moines portaient des croix et des cierges immenses, ils déterraient une sorte de petit homoncule bicéphale à tête de dragon qui crachait des filaments blancs. De

longs filaments blancs visqueux dans lesquels notre barque et nos rames étaient prises peu à peu...

L'ambiance était lourde à Loos-lez-Lille. Tous les détenus se tiraient dans les pattes, il y avait du racket. Des lames, fabriquées à l'atelier, circulaient en détention et il arrivait qu'un gars se fasse planter en revenant de promenade ou en rentrant du travail. On entendait un cri, puis un bruit de ferraille sur le sol. Le type venait de jeter la lame ensanglantée par-dessus la coursive tandis qu'un détenu se tordait de douleur sur le sol. Il fallait garder son sang-froid, faire comme si de rien n'était, surtout ne pas se précipiter au secours de l'individu en train d'agoniser. Il fallait attendre sagement devant la porte de sa cellule que le surveillant vienne vous ouvrir.

Grâce à Yacoub, je m'étais fait quelques amis dans le clan des Marseillais. Ils étaient durs les Marseillais, ils ne parlaient pas avec les gars du Nord et n'aimaient pas les Parisiens. Ils avaient un leader du nom de Brahim Hakem, un Kabyle aux yeux bleus, très cultivé pour un voyou et qui n'aimait pas le travail aux ateliers. Mon idée de faire ouvrir une classe dans la centrale le laissait pourtant indifférent. Lui, ce qui l'intéressait, c'était le pouvoir sur les différents clans, le racket et les affaires sexuelles. Il avait pris pour « femme » un tout jeune criminel tombé pour meurtres, un même qui avait écopé de vingt ans de réclusion. Ce n'était pas un voyou, il avait tué sans raison avec un complice des ouvriers émigrés qui rentraient du travail à mobylette. Ils leur avaient tiré dessus au 22 long rifle, ils les avaient abattus comme on tire des lapins et n'en éprouvaient aucun remords. Ils étaient homosexuels et s'étaient fait tabasser par les voyous en maison d'arrêt durant toute leur préventive. Ce jeune, son complice était dans une autre centrale, était maintenant la femme attitrée de Brahim Hakem qui en faisait ce qu'il voulait. Brahim avait ainsi une sorte de petit harem qu'il rackettait, certains suçaient pour un paquet de clopes, d'autres se faisaient enculer pour le même prix.

Malgré mon dégoût de toutes ces pratiques, je ne pouvais pas me mettre le clan des Marseillais à dos. Brahim était très respecté parmi les détenus, ils en avaient peur. Je parlais franchement avec lui et, sans lui faire la morale, je m'opposais souvent à lui dans les affaires de racket. Je ne tournais jamais avec eux en promenade. Je tournais

avec Nano Balmes, un braqueur d'Aubervilliers qui, lui non plus, ne voulait pas passer sa peine aux ateliers exploités par les concessionnaires, ou avec Jean Vilt, un grand Black de cent kilos des cités de Stains tombé pour homicide involontaire. Il avait sorti un mec qui traînait trop longtemps dans une cabine téléphonique et l'avait jeté contre un arbre. Le type était mort d'une fracture de la boîte crânienne. Lentement et au fil des mois, je tissais ma toile afin de réunir les dix signatures. Je faisais encore une fois le mort parce que là, l'ours était polaire, rendu fou par les marais.

Un type à nous travaillait à la buanderie et nous donnait la liste des transferts que la direction leur procurait pour qu'ils préparent les paquetages des arrivants. Chaque fois qu'il y en avait un que je connaissais et qui avait le niveau pour des études secondaires, je lui faisais passer un mot pour qu'il demande à travailler au cartonnage. Une fois à l'atelier, je le briefais pour la classe et, s'il n'avait pas le niveau, Nano et moi on le préparait, on lui donnait des devoirs à faire le soir en cellule, on le faisait s'inscrire pour des cours par correspondance.

Six mois plus tard, on était onze prêts pour les tests. Il y avait eu une sorte d'accélération exponentielle dans le recrutement. À huit, nous connaissions huit fois plus de monde sur la liste des transferts.

Il y avait Nano Balmes, Jean Vilt, Gérard Barnier, Gora et Bigaillon, un couple d'homosexuels tombés pour braquage et qui s'aimaient à mourir, Mo Hakem et ses deux complices, le petit Jeannot Combet et Jo Hanin, tombés eux aussi pour des braquages de banque en banlieue parisienne. Le petit Jeannot Combet avec qui j'allais devenir ami pour longtemps et grâce à qui je rencontrerais Marie Laborde à ma sortie.

Nous étions onze et il me restait trois ans à faire dans cette centrale pourrie. Le plan antiprotéines du directeur étant appliqué à la lettre par le chef cuisinier, on avait faim et on perdait nos dents. Avant de demander une audience au directeur pour lui annoncer la bonne nouvelle, je tenais à mettre d'autres atouts dans mon dossier.

À Loos-lez-Lille, nous étions observés à la loupe par le personnel. Le moindre de nos gestes était consigné dans des rapports. Les surveillants connaissaient parfaitement le système du racket mis en place par le clan des Marseillais. De mon côté, je ne faisais pas comme eux qui tournaient à vingt ou trente en promenade comme une bande de jeunes loups en rut avec Brahim Hakem comme chef de meute. Je tournais avec Mo Hakem, cousin de Brahim, Yacoub, Nano Balmes, le petit Jeannot Combet, Jean Vilt et c'est tout. J'avais demandé aux autres de ne pas se faire remarquer et de tourner par deux ou trois maximum.

Mo Hakem, c'était une tête. Très fort en maths et en physique, il utilisait en calcul mental des raccourcis qui nous laissaient sur le cul. Depuis quelque temps, les Marseillais nous cherchaient des noises. Brahim nous soupçonnait de vouloir prendre le contrôle du racket dans la centrale sous prétexte que nous représentions une élite intellectuelle. Après une longue discussion avec lui où j'avais essayé de lui faire comprendre que ce n'était pas dans notre intérêt de nous faire la guerre, il n'avait pas voulu en démordre et me soupçonnait aussi d'avoir des vues sur sa « femme » qui était dans une cellule au-dessous de la mienne. Ce petit con d'assassin du dimanche s'était plaint à lui parce que je n'avais pas payé une de ses séances de strip-tease. Le soir, ce pauvre garçon se déshabillait devant sa fenêtre, il se contorsionnait, présentait son derrière et sa poitrine comme une femme, tandis que les détenus le mataient à l'aide d'un miroir de poche qu'ils tendaient à travers les barreaux¹. Mais pour mater, il fallait payer, et Brahim contrôlait tout ça de sa cellule à l'aide, lui aussi, de son miroir. Un soir, par curiosité, j'avais jeté un œil sur le strip-tease. Je ne m'étais pas attardé et j'avais interpellé le même pour lui dire ce que je pensais de tout ça. Mais Brahim voulait que je paie la séance. J'ai refusé et l'agressivité est montée d'un cran. Il ne me faisait pas peur. On s'est donné rendez-vous pour un baston sur le terrain de sport le lendemain. On ne pouvait pas se battre en promenade, il y avait des surveillants dans la cour et sur les miradors. Sur le terrain de sport, on pouvait se placer dans un angle mort sous l'un des miradors tandis que le prof était occupé à chronométrer les coureurs qui préparaient un marathon autour des hauts murs.

Le baston a été bref. Il était costaud Brahim, il avait vingt et un ans et moi aussi, on était en pleine possession de nos moyens malgré la carence en protéines. Il m'a surpris par une droite au menton et je me suis retrouvé au sol. Mais il a fait une erreur, il a attendu que je me relève. Une fois debout, il m'a foncé dessus, j'ai esquivé et j'ai appliqué ma prise habituelle : clef au cou (*arm lock*), fauchage des jambes et étranglement au sol. Il y avait un attroupement autour de nous, tous mes amis et tous les siens, ça faisait du monde. Il fallait le neutraliser une bonne fois pour toutes. Il se débattait de moins en moins parce que je l'étouffais. Tout en maintenant ma clef au cou, je l'ai frappé au visage avec la main droite, je lui ai martelé la face à coups de poing comme on tape sur un sac de sable. Il saignait beaucoup. Je l'ai relâché et je me suis relevé. Il est resté au sol, sonné. Je me suis éloigné de l'angle mort et j'ai repris l'activité sportive comme si de rien n'était.

Quand on est revenus en cellule, un surveillant l'a fait sortir du rang. Il saignait et des hématomes commençaient d'apparaître sur

son visage.

Brahim s'est tenu comme un chef. Il était tombé en courant et voilà tout. Les surveillants savaient bien qu'il s'agissait d'un baston. Pour eux, ce n'était pas grand-chose dès l'instant qu'il n'y avait pas de lame.

Le lendemain, en promenade, on s'est salués.

« Comment ça va, mon ami ? il m'a demandé, toujours entouré de sa garde rapprochée.

– Bien mon frère, très bien. »

Et on en est restés là, lui et moi. On s'estimait malgré nos divergences. Après ça, les Marseillais m'ont respecté. Sur un simple baston on avait pris l'ascendant, on pouvait leur demander ce qu'on voulait.

Il y avait beaucoup de dealers chez les Marseillais, le braquage n'avait plus la cote. Le trafic d'héroïne rapportait gros. Les règlements de comptes, le partage des territoires, on assistait à la naissance de tout ce bordel. Yacoub était des quartiers nord mais il tournait avec nous ; il voulait étudier, il en avait assez vu comme ça, des mômes qui se shootaient sur le trottoir en prenant l'eau dans le caniveau pour emplir leurs seringues. La came, il ne voulait plus en entendre parler.

1- Le système du miroir en prison est bien décrit dans *Le Trou*, le film de Jacques Becker, où l'on voit comment les détenus collent un morceau de miroir sur une brosse à dents pour regarder ce qui se passe dans la cour.

On était prêts. Tous les mecs avaient le niveau pour passer les tests. Mo Hakem avait fait un gros travail avec les faibles en maths. Les maths, c'était toujours le problème pour tous ceux qui avaient décroché, même tard, du système scolaire. Avec les cours par correspondance et nos conseils (on faisait carrément des dictées sous le préau pendant l'heure de promenade), le groupe avait atteint un bon niveau. On était onze et il allait falloir passer à l'acte, demander une audience et mettre le directeur devant le fait accompli. Il se trouvait maintenant dans l'obligation légale d'ouvrir une classe et de faire intervenir des professeurs de l'Éducation nationale.

On était isolés à tous les points de vue. Nos contacts avec l'extérieur se résumaient au parloir familial une fois tous les six mois. Ma mère n'était venue qu'une seule fois depuis mon transfert, c'était trop loin de Paris, bien trop cher pour sa bourse. Mes cinq frères et sœurs vivaient avec elle dans le petit studio de la rue du Repos, studio dans lequel je tournerais une partie de mon premier court métrage quelques années plus tard. Durant toutes ces années, mon père s'était installé dans sa dérive et vivait dans une cabane sur les bords de Seine, près de Corbeil. Ma mère était obligée de se débrouiller toute seule rue du Repos, un billet de train aller-retour pour Lille compromettait son budget pour plusieurs semaines ; alors elle mettait de l'argent de côté chaque mois pour venir deux fois par an. On s'écrivait très régulièrement. Elle était fière de mes progrès et je ne manquais jamais de discuter avec elle de tout un tas de choses, histoire, littérature, poésie. Elle me répondait toujours avec enthousiasme et lisait mes lettres à mes frères et sœurs. J'écrivais de mieux en mieux. Je lisais beaucoup. J'avais emporté dans mon paquetage mes gros Larousse et mon *Histoire de France illustrée* en deux volumes, qui commençait comme ça : « Le présent ouvrage est un exposé concis mais très substantiel et sans lacunes de tout ce qu'il convient de savoir de notre vie nationale depuis les âges les plus lointains. » Plisson m'avait appris à lire en prenant des notes. « Si tu prends pas de notes, t'es comme une passoire, tu retiens presque rien. » J'avais terminé le volume 1. J'en étais à la fin de la

monarchie, le tiers état, l'aube de la Révolution. Par ailleurs, je possédais aussi les deux volumes de *La Science, ses progrès, ses applications* ainsi que *Le Grand Memento*, lui aussi en deux volumes. Ça pesait très lourd dans mon paquetage les six Larousse. Le tome I du *Grand Memento* avait pour titres de partie : *Géographie, Histoire, Philosophie, Religions, Droit, Grammaire, Littérature, Beaux-Arts*.

Je m'ennuyais ferme à l'atelier de cartonnage. J'y perdais un temps précieux, je me languissais de mes livres et je me plongeais à fond dedans une fois revenu dans ma cellule. L'extinction des feux à 21 heures me trouvait toujours en plein travail, penché sur l'un de mes gros Larousse. L'histoire de France me passionnait, Louis VII, le massacre de l'église de Vitry-en-Perthois, les croisades, les ambitions, les rivalités violentes, les mariages, Isabeau de Bavière, Marie d'Anjou, la Dame à la licorne, les découvertes géographiques, l'imprimerie... Je découvrais l'étendue de mon ignorance à mesure que j'apaisais ma faim de savoir. Le système solaire et la lumière m'attiraient plus que tout. Le jour où j'ai appris que la matière était incolore, quelque chose s'est épanoui en moi comme une fleur. J'en parlais tout le temps à mes amis. Le système d'ondes et ses variations que notre cerveau traduisait en couleurs selon la réflexion de la matière, la lumière noire, la lumière blanche, le disque de Newton, tout cela me procurait comme une légère ivresse qui ne m'a jamais quitté depuis. C'est dans les petites cellules basses de plafond, glaciales en hiver et trop chaudes en été, de la maison centrale de Loos-lez-Lille, que je suis devenu ce que je suis aujourd'hui.

Tous les trois mois, il y avait une grande fouille dans la centrale. Ce jour-là, on restait tous enfermés dans nos cellules. Pas de promenade, pas d'atelier, aucune activité. La grande fouille commençait au troisième étage et s'achevait dans les cellules des arrivants au rez-de-chaussée. C'était comme une purge. Les surveillants faisaient sortir le détenu nu sur la cursive et entraient à trois dans la cellule. Ils foutaient tout en l'air, arrachaient les photos au mur, cassaient les cadres, balançaient tout ce qui était interdit par-dessus la cursive. Ça gueulait à mort, parfois un détenu se rebellait : « Pas la photo ! Vous avez pas le droit de jeter la photo avec le cadre ! » Il écopait d'un rapport ou finissait au mitard, et la fouille continuait comme le passage d'une nuée de crickets. En fin de journée, une multitude d'objets « interdits » jonchaient le sol du rez-de-chaussée et la vie carcérale reprenait son cours monotone.

Je n'avais pas de photos de famille, rien sur les murs, jamais rien d'interdit, je faisais un mort parfait. On ne pouvait rien m'enlever,

on ne pouvait pas me priver de tabac puisque je ne fumais pas, je ne trafiquais pas, je ne cantinais pas, je me contentais de l'ordinaire comme les plus pauvres. Mon placard ne contenait que des livres, il y en avait partout dans ma cellule, ils s'empilaient sur le sol, sous le lit, je n'avais même plus de place pour tourner en huit. Ce n'était pas interdit, alors j'en profitais. Les surveillants ne disaient rien. J'avais aussi adopté une position radicale avec le personnel : je ne leur adressais jamais la parole. Ni bonjour, ni au revoir, rien. Je n'établissais aucun rapport de sympathie avec aucun d'entre eux. Il y en avait pourtant de plus sympas que d'autres, comme partout, comme dans toutes les prisons, mais c'était une règle que je m'étais fixée et je m'y suis tenu jusqu'à ma libération. Les surveillants le savaient et ne s'en formalisaient pas plus que ça. Dès l'instant où je respectais le règlement, ils me laissaient tranquille. Le silence ne figurait pas sur la longue liste des interdits. Il m'arrivait bien parfois de me mettre à la fenêtre avec mon miroir de poche quand un détenu m'appelait pour que je l'aide à rédiger une lettre, mais c'était rare.

La fenêtre de ma cellule donnait sur la cour aux rats, une petite cour sombre close par des bâtiments administratifs de l'ancienne abbaye aux fenêtres condamnées. Cette petite cour pavée était le royaume des rats. Les détenus les nourrissaient, ils leur jetaient du pain et des restes de leurs gamelles. Certains les pêchaient à l'aide de ficelles et d'hameçons improvisés. On entendait des éclats de voix quand les rats étaient parvenus à déjouer le piège en coupant la ficelle avec leurs dents et à emporter l'appât. Un rat montait sur le dos d'un autre et tranchait la ficelle. Les rats chassaient le pigeon et se cassaient les dents sur les lames jetées par les fenêtres juste avant la grande fouille. Par un beau jour de printemps, on a vu arriver un couple de pigeons roucoulant et se faisant sans cesse des bisous. L'un des deux, on n'a jamais su si c'était la femelle ou le mâle, s'est posé sur les pavés de la cour pour attraper un morceau de pain. Les rats, qui le guettaient planqués dans l'ombre, lui sont aussitôt tombés dessus. Le pigeon s'est battu jusqu'au bout mais ils ont fini par l'avoir. L'autre pigeon voletait autour de la mise à mort sans pouvoir rien faire ; il s'est finalement posé sur le rebord d'une gouttière pour assister au spectacle sanglant : les rats ont dévoré le pigeon vivant sur place. Ils n'ont laissé que quelques plumes et des os. Cette histoire n'aurait rien d'extraordinaire si le survivant s'était envolé. Mais celui-ci est resté jusqu'à l'été sur le bord de la gouttière. Seul, comme une sentinelle oubliée, il surveillait les restes de son compagnon ou de sa compagne. Chaque matin on se disait qu'il serait parti, et chaque matin on le trouvait à la même place, stoïque sur le rebord en zinc. C'était une grande histoire d'amour et

tous les détenus la connaissaient, ceux qui n'avaient pas vue sur la cour nous demandaient des nouvelles, même les surveillants.

Je n'étais pas chaud pour une audience au directeur. D'après moi, il me manquait un argument, l'argument imparable. Ce type était fou, il n'allait certainement pas ouvrir une classe sur un claquement de doigts de ma part. Il allait ruser, provoquer mon transfert, m'isoler d'une façon ou d'une autre pour m'empêcher de parvenir à mes fins.

Que faire ? Préparer une mutinerie ? Avec mes amis et les Marseillais, on en était bien capables. L'ensemble de la détention en avait assez d'avoir faim et d'attendre le poulet frites du dimanche en perdant ses dents. Quant à moi, j'enrageais d'être obligé de rester sous le joug du concessionnaire qui nous payait deux francs pour huit heures de travail. L'administration pénitentiaire lui offrait sur un plateau une main-d'œuvre gratuite et sans couverture sociale. Il fallait que ça change.

Je m'inquiétais aussi du risque que, parmi les onze, certains ne passent pas la barrière des tests. Dans ces conditions, tout serait à refaire et le directeur en profiterait peut-être pour m'isoler, m'empêcher de recruter et mettre fin à mon acharnement.

Je devais frapper un grand coup, le placer dos au mur.

Pour les tests, j'avais trouvé la faille. Il existait un brevet assez simple à passer entre le BEPC et le bac qui se nommait le brevet des études. Non seulement cela nous ferait trois mois de grâce supplémentaires, mais cela faciliterait les tests puisqu'il n'était pas nécessaire pour le passer d'avoir le BEPC. Vilt ne l'avait pas, par exemple. Pour le bac, on verrait plus tard. J'étais comme un avocat qui monte son dossier. Cohen-Bacri aurait été fier de moi, j'avais beaucoup appris à son contact pendant mes trois ans de préventive.

J'ai pris la décision de tourner en promenade avec Brahim et j'ai demandé à Yacoub et aux dix autres de se mêler aux Marseillais pendant la promenade. Brahim était un peu surpris, mais il me respectait beaucoup depuis la bagarre sous le mirador. Dans son esprit obtus de petit caïd, il avait imaginé que je me déballonnerais parce que je savais qu'il portait une lame et qu'en plus j'étais un intello, un mécréant gaulois. Il ne s'en était pas servi de sa lame, on s'était bastonnés à l'ancienne, à la loyale, et ça lui avait plu. On formait maintenant un groupe d'une quarantaine d'individus qui tournions ensemble dans la cour avec, en tête de peloton, Brahim, moi, Mo Hakem et un autre cousin. Vu du mirador, ça ne devait pas passer inaperçu et avait de quoi éveiller quelques inquiétudes chez les surveillants. Il était évident qu'on préparait quelque chose. En

réalité, on ne préparait rien du tout, mais c'était sûr que le directeur allait être informé qu'une quarantaine de détenus parmi les plus durs et les plus influents venaient de former une sorte de coalition de mauvais augure.

Deux autres garçons nous ont rejoints pour les études. On était treize maintenant. Ça ne pouvait plus durer, je devais demander audience.

Je me suis de nouveau trouvé les deux pieds joints dans le cercle rouge.

« Qu'est-ce qui se passe, Aurousseau ? Je croyais avoir été clair la dernière fois : plus d'audience jusqu'à votre sortie.

– Les choses ont évolué dans le bon sens, monsieur le directeur. J'ai treize demandes écrites pour l'ouverture d'une classe, des gars qui ont le niveau pour passer le brevet. »

J'ai sorti les lettres de ma poche et je les ai posées sur le bureau. Le surveillant-chef et le bricard se sont regardés ; ils venaient de comprendre que l'alliance avec les Marseillais faisait partie d'un plan. Il y a eu un grand silence dans la crypte, puis le directeur a pris les lettres. Il en a ouvert une, l'a lue et n'a plus rien dit. Il m'a laissé comme ça au moins deux minutes en secouant les douze lettres, en faisant semblant de réfléchir. Il devait chercher un interdit. De mon côté, je savais que tout était légal, j'avais le droit de venir en audience avec du courrier puisqu'il lui était adressé.

« Ramenez-le dans sa cellule... Suivant ! »

Ce jour-là on est sortis en promenade comme d'habitude. C'était impressionnant, les quarante en droguet noir qui tournaient ensemble dans la cour fermée par les hauts murs et les miradors, un véritable petit bataillon de voyous prêts à en découdre.

Le directeur n'avait plus beaucoup de cartes dans son jeu. Dans le cas où il refuserait d'ouvrir une unité d'étudiants, il allait se retrouver avec une mutinerie sur les bras. Alors que le fait d'accepter l'ouverture d'une classe présentait un avantage majeur pour lui et son personnel : créer un groupe aux horaires décalés de ceux des ateliers casserait l'alliance entre les Marseillais et les Parisiens, laquelle devenait dangereuse pour le maintien de l'ordre. C'était l'hypothèse sur laquelle reposaient tous mes espoirs. Et si elle se révélait bidon, eh bien on foutrait le feu à sa putain de vieille centrale pourrie. Je ne voyais pas d'autre issue.

Dans le groupe des treize, je me rapprochais de plus en plus du petit Jeannot Combet que j'avais pris sous mon aile. C'était un titi parisien. Il était du V^e arrondissement, sa mère était concierge rue

Mouffetard et il fréquentait la bande de la Contrescarpe qui, dans les années soixante, comptait quelques canailles enfouraillées et montant au braco. Se liant parfois avec les mecs de la Poterne des Peupliers, allant même jusqu'à créer des alliances avec les bandes de Clichy, autant dire à l'autre bout du monde. On a du mal aujourd'hui à imaginer ce qu'étaient les voyous parisiens de cette époque pourtant si proche. Paris est devenue une ville de riches, un château médiéval où traînent encore quelques gueux près des douves périphériques. J'aimais beaucoup le petit Jeannot. Il avait du mal en maths mais Mo Hakem l'aidait et, en trois mois, il avait fait d'énormes progrès. Il avait une sacrée gueule de petit voyou et pouvait parler de blues, de jazz, de rock et de musique pop pendant toute la promenade. Plus jeune, il s'était essayé à la batterie, mais le braquage l'avait emporté. Il avait pris cinq ans, il lui restait deux ans et demi à faire. Il ne voulait pas entendre parler du travail aux ateliers et attendait comme nous tous la décision du directeur. On se marrait bien. On se disait qu'on aurait pu se croiser en mai 68, il habitait à deux cents mètres de Censier, il y avait traîné aussi pendant les événements, il avait même balancé des pavés rue Gay-Lussac et fait la connaissance de quelques leaders étudiants qui pratiquaient la guérilla urbaine, des gars du 22 mars, des enragés et des situationnistes très actifs sur les barricades. Il parlait beaucoup d'un certain Olivier Castro, situationniste, excellent stratège et leader des mouvements de guérilla dans les rues étroites du V^e.

On était en 1971, tout cela était encore très vif dans les mémoires, la société changeait de visage, le vieux masque du gaullisme était tombé avec lui, et même dans les prisons on sentait ces transformations. Dès 1969, on avait commencé des mutineries à Fleury, on était de la même génération que les étudiants, certainement habités par les mêmes désirs, au fond. Le mouvement que j'avais initié à Loos afin de faire appliquer le simple droit aux études pour les jeunes détenus était bien dans l'air du temps. On n'était pas en train de refaire Waterloo dans notre salon, c'était notre peau qu'on défendait, on ne voulait plus laisser notre avenir entre les mains des concessionnaires. Alors quoi ? On passerait trois, quatre, cinq ans à plier des cartons et on sortirait de là complètement abrutis ? On resterait notre vie entière de la chair à prison. On n'avait aucun contact avec l'extérieur, toutes les lettres étaient ouvertes, qu'elles soient adressées à la famille ou aux avocats, et quand un courrier semblait présenter une mise en cause du règlement intérieur, écrit et non écrit, il était censuré. La réduction du taux de protéines était arbitraire, je suppose que le ministère de la Justice aurait diligencé une inspection s'il avait été informé de cette mesure aberrante. Seulement voilà, on survivait en

vase clos. Les familles n'auraient jamais eu l'idée d'écrire au ministère pour se plaindre que leurs mômes perdaient leurs dents avec le scorbut carcéral, et d'ailleurs je ne connaissais aucun détenu qui aurait évoqué la situation au parloir. L'attitude qu'on avait tous, c'était au contraire de rassurer les familles, de dire que tout allait bien. Parce que les pauvres mères en bavaient déjà assez comme ça, de savoir leurs gosses enfermés dans une vieille abbaye du XI^e siècle gagnée sur les marécages par les moines.

J'avais accepté de *recevoir* un visiteur des prisons. C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui habitait la région. Il passait de temps en temps une heure avec moi dans une cellule aménagée. C'était une sorte de parloir libre avec quelqu'un de libre. Il ne m'apportait rien de particulier, mais pendant que je discutais avec lui je n'étais pas à l'atelier. Tous les prétextes étaient bons pour sortir de cette salle puante où on nous exploitait honteusement avec l'aval de l'AP et du ministère. Le leitmotiv était le suivant : c'est mieux pour eux de travailler que de rester enfermés en cellule toute la journée. On rendait ainsi le travail obligatoire. Aujourd'hui encore, avec *l'obligation d'activité* sous peine de se voir interdire les aménagements de peine, le ministère de la Justice se met en porte à faux vis-à-vis de la Constitution. L'administration pénitentiaire vient d'ailleurs d'être condamnée pour avoir sous-payé et licencié une détenue d'un centre d'appels. Je suis intervenu sur la Chaîne parlementaire à ce propos en 2010. J'avais en face de moi un énarque arrogant et très imbu de sa personne, qui considérait que cette mesure de la loi pénitentiaire était une mesure exemplaire. Ce mec m'a ressorti la vieille formule : « C'est beaucoup mieux pour eux, etc. » Pour lui, ma parole ne valait rien, il ne m'écoutait pas, me prenait de haut. Qu'étais-je à ses yeux ? Un pauvre type marqué à vie par les années de prison ? C'est l'effet que cela m'a fait. Je suis toujours sorti dégoûté de ces émissions où je croyais pouvoir dialoguer avec les hommes politiques. Leur mépris pour mes propos et ma personne, leur arrogance et leur certitude d'appartenir à une élite intellectuelle très au-dessus des gens de la rue, avaient des relents de monarchie absolue. Il leur était impossible d'admettre qu'un homme comme moi, issu d'un tel milieu et avec un tel parcours, puisse tenir des propos sensés. J'étais comme marqué au fer rouge par mes années de détention. Un ex-garde des Sceaux s'est même permis de faire de l'humour à propos de la mort d'un jeune détenu par pendaison, et cela en direct dans une émission littéraire à laquelle je participais. Je suppose que si on lui avait ramené son gosse dans un cercueil pour un vol de mobylette il aurait pris la chose autrement. Je ne souhaite pas à tous ces gens-là de se

retrouver un jour dans les prisons françaises. Je ne le leur souhaite pas, parce que je suis pour la fermeture définitive des prisons. Un parc, oui, un grand parc sauvage où on les laisserait s'entre-tuer à coup de *petites phrases assassines*, se débrouiller pour survivre avec les loups. Une sorte de zoo où le peuple viendrait de temps à autre en 4 × 4 pour observer à la jumelle cette vieille mafia rampante.

« Tiens, regarde, là, c'est l'autre, là, tu sais, le sinistre ministre qui s'était fait gauler avec ses comptes en Suisse...

– Oh putain, on dirait une hyène maintenant, il bouffe les restes... »

Pour en revenir à mon visiteur des prisons, je crois bien que j'étais plus intéressant pour lui que lui pour moi. Je m'ennuyais en sa présence tandis que lui me semblait passer un très bon moment à tenter de m'endoctriner avec ses théories cathos. Je m'ennuyais, mais moins quand même qu'à l'atelier. J'avais vingt ans en ce temps-là et je devais cacher mes rêves comme un trésor, mon avenir était encore très incertain. L'ornière de la délinquance était profonde et personne ne m'aidait à en sortir. Le visiteur me faisait la morale et je ne lui répondais pas, j'essayais de lui faire comprendre que tout n'était pas vraiment comme il le pensait. Je lançais bien parfois quelques perches.

« Je ne sais pas si vous avez lu Ivan Illich, mais... »

Il ne l'avait pas lu, pas plus que Nietzsche. C'était un catholique, il croyait en Dieu, moi j'avais viré l'aumônier de ma cellule en lui disant que Dieu était mort, que c'était écrit dans le *Zarathoustra*, et qu'en conséquence je ne voulais plus en entendre parler. Je ne comptais pas sur Dieu pour me sortir de là, je ne croyais qu'en moi. Il avait du mal à l'admettre, le visiteur, parce que lui il y croyait ferme à son bon Dieu. Au bout d'une heure, on en était toujours au même point. On se quittait poliment, lui pensant avoir semé une graine dans un terrain *a priori* aride, moi bien content d'avoir échappé à l'atelier pendant une heure et demie en comptant les déplacements dans la centrale.

Après la sortie de *Bleu de chauffe*, comme la presse parlait de moi comme d'un ex-taulard, j'ai été contacté par des associations de toutes sortes, notamment par les associations qui gèrent les CEF (centres éducatifs fermés). Tous les articles faisaient référence à mes années de prison, et bien sûr à mon bref passage dans le bâtiment. Il y avait des rencontres dans les prisons, est-ce que je voulais y participer ? J'ai toujours dit oui. À mon tour, j'allais apporter de l'eau au moulin de l'espoir. J'ai rencontré depuis 2005 un bon nombre de détenus et ça s'est toujours très bien passé. À chacune de mes interventions, j'insistais sur deux points.

Premier point : le plus important est de bien comprendre que les choses dont on s'empare, quand on vole, ne nous appartiennent pas. Ça ressemble à une lapalissade, mais j'ai remarqué que moi-même j'avais mis des années à prendre conscience de ce simple fait. Quand on est un voyou, s'approprier des choses appartenant à autrui est un geste normal, comme si on récupérait quelque chose qu'on nous aurait volé, à nous. Et, en effet, si on se penche sur la psychologie du voleur, on se rend compte qu'il cherche à récupérer matériellement quelque chose d'immatériel qui s'est dérobé à lui pour de multiples raisons : son identité, sa dignité..., dont il ignore l'existence. Je ne donne pas de leçon de morale, je me rappelle simplement le temps qu'il m'a fallu pour admettre cette simple réalité. J'étais enfoncé dans une sorte de monde parallèle où c'était normal d'agir comme ça, avec violence si nécessaire. Je me trouvais de l'autre côté des lois et seule la connaissance par l'étude m'avait fait prendre conscience, mois après mois, livre après livre, de cette simple évidence.

Second point : pour ne plus avoir affaire au système judiciaire, à la police, à l'univers carcéral, il suffit de ne plus se situer sur le terrain des délits. C'est ce que je répète sans cesse dans les discussions. En faisant un simple pas de côté, en revenant dans les clous, on échappe à l'emprise du système de répression des crimes et des délits. Mais une fois revenu dans les clous, le plus gros du travail reste à faire. C'est un travail qu'il faut faire seul car il n'y a aucune structure d'accueil pour les délinquants quand ils sortent de prison. On le sait aujourd'hui, il y a des espaces sociaux plus criminogènes que d'autres, des architectures même. Alors comment échapper à tout ça quand on vous replonge dedans en sortant ?

Je n'ai pas la prétention d'influencer le cours de choses avec mes interventions. D'une part parce que ces rencontres sont éphémères, d'autre part, parce que ces jeunes n'ont aucune chance de trouver du travail en sortant, aucune chance de déménager ni même de trouver un logement et de l'argent pour se saper et se nourrir autrement qu'en faisant le schouf¹ ou en vendant de la came. La société a abandonné toute cette jeunesse des cités et ce n'est pas par hasard, comme je le disais plus haut. Je travaille actuellement avec un CEF de ma région. Les jeunes ne sont même pas scolarisés, il n'y a pas d'éducateurs spécialisés, les jeunes errent toute la journée dans le centre, désœuvrés. Il n'y a pas d'ordinateurs, la salle de télévision est dans un état indescriptible, même pas un fauteuil. Il y a une table de ping-pong cassée mais pas de balles. L'association a embauché des « grands frères » des cités comme animateurs qui n'ont rien trouvé de mieux à faire que d'installer une salle de prière dans une des chambres. L'un d'eux a même demandé le droit de

taper les jeunes pour les redresser lors d'une réunion. J'ai voulu emmener les mômes chez Emmaüs pour acheter un canapé et des fauteuils, mais je n'en ai pas eu le droit : les meubles doivent être neufs et ignifugés. Le ministère ne donne pas de budget pour en acheter. Voilà l'état réel des choses. État réel conditionné, je le répète, par une pensée archaïque.

Je vais aussi dans les prisons de femmes. On ne s'imagine pas la misère dans laquelle vivent toutes ces détenues, la misère intellectuelle surtout. J'ai beaucoup de mal à tenir mon auditoire concentré pendant plus d'une heure, elles discutent entre elles, profitent de la rencontre pour papoter, plaisanter, comme si on était dans un salon de thé. On dit que les femmes lisent plus que les hommes. C'est faux en ce qui concerne la prison. Il y a un énorme travail à faire avec la population carcérale. On parle bien de « population », c'est une quantité énorme de gens qui passe par la case prison. On dit « plus de soixante mille détenu(e)s en France » mais on ne dit pas combien d'individus y sont passés depuis dix ans, par exemple, parce que, malgré le taux élevé de récidive, ce ne sont pas toujours les mêmes qui reviennent.

Je suis passé dans cinq prisons cet hiver. Avec Gérard Meudal (journaliste), on a été à Clairvaux. C'était la première fois que j'y entrais. On nous a installés dans un couloir de cellules. Gérard et moi coincés derrière une table, et les détenus (que de très longues peines) en face de nous, assis sur des chaises. On est restés deux heures, on a parlé de tout, évoqué mes livres, mon parcours. C'est très dur, Clairvaux. Quand je suis sorti, j'ai respiré un grand coup l'air de la liberté. C'était comme si je venais d'être libéré après avoir replongé. C'est la première fois que j'ai ressenti ça. Clairvaux est un lieu de souffrance, cette prison porte bien son nom : centre pour peine. J'espère que j'ai apporté à mon tour un peu d'espoir derrière les murs. Encore une fois, si M. Plisson me voyait, il se dirait qu'il n'a pas toujours porté ses seaux d'eau en vain dans ma cellule de Fleury-Mérogis.

Depuis que je me suis mis à ce livre, j'ai ressorti mon journal que je tiens depuis des années. J'ai un cahier des rêves, aussi. Je les écris le matin, quand je m'en souviens. J'ai aussi gardé les lettres de mon fils, quand il était au collège à Argelès. Sur l'enveloppe, il y a écrit en gros : « Attention ! Attention ! Cette lettre pourrait choquer certaines personnes sensibles ou épileptiques, elle ne contient pas de publicité pour *Germinal*. » *Germinal*, c'était le film de Berri. Il a de l'humour mon fils.

Un rêve intrigant, Dans mon cahier des rêves : « J'étais assis par terre, je léchais une pierre, grâce à ma salive toutes ses couleurs ressortaient plus vivement, elle était veinée de multiples et merveilleuses teintes. Une autre fois, un groupe de pierres sacrées me parlait. » Carl Gustav Jung dit qu'il s'agit du soi, de la totalité. « J'ai déjà mentionné le fait que le Soi est symbolisé fréquemment par une pierre », Marie-Louise von Franz, *Le Processus d'individuation*.

Dans mon journal, j'ai noté des trucs comme ça : « J'entends à la radio que les Serbes font manger les enfants par les chiens. À mille bornes d'ici. »

Tenebrae erant super abyssum. Traduction : les ténèbres régnaient sur l'abîme. C'est signé saint Augustin.

« Encore rêvé de la rue des Maraîchers. J'entrais là où nous habitions avant d'être expulsés. Tout était démoli, tout allait être définitivement cassé. Je pleurais sur ce passé perdu, j'étais triste. Juste devant la porte d'entrée, il y avait une flaque d'eau, une flaque de larmes, il pleuvait, et des gouttes, comme des larmes, tombaient de la gouttière dans la flaque. »

« En d'autres termes les ressorts pointaient hors du canapé », selon la célèbre formule.

Je lis François-Xavier Bon à la Bibliothèque nationale, *Dissertation sur l'araignée*. Livre traduit en chinois.

Ensuite viennent *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* et

Je prends des notes, je relève des citations, parce que, à Fleury, mon éducateur me l'avait conseillé. Il m'avait dit : « Si tu lis sans prendre des notes, tu es comme une passoire, ça rentre par une oreille et ça sort par l'autre. » Par exemple celle-ci, de Mauriac à propos de Cocteau : « Je m'étonne qu'il ait pu faire quelque chose d'aussi naturel, d'aussi simple que de mourir, d'aussi peu concerté. » Il était méchant, Mauriac, mordant. Jean Cocteau était quelqu'un de gentil je crois, d'après le peu que je sais de lui.

Il y a une Mme Aurousseau dans le journal de Gide. Il s'agit apparemment d'une secrétaire : « Ce matin j'achève un article sur Dabit et le dicte à Mme Aurousseau. »

Principe alchimique : « L'objet précieux que l'on recherche sera trouvé dans la matière la plus vile. » « Et que n'aimerais-je sinon l'énigme ? » De Chirico.

Et encore : « Les degrés de conscience et de maturité, on le sait, sont innombrables. Et il est des vieillards qui meurent sans être jamais sortis d'un état mental voisin de celui des nourrissons ; et en l'an du seigneur 1927, on trouve encore des troglodytes. Il y a des vérités qui ne seront vraies qu'après-demain, d'autres qui l'étaient hier encore, enfin il y en a d'autres qui ne le seront jamais... » Carl Gustav Jung, *Dialectique du moi et de l'inconscient*.

Et aussi : « Il est facile de tourner magnifiquement une scène, de produire un effet, d'être applaudi. Il suffit de prendre cette direction et on est perdu. » Andreï Tarkovski, *Le Temps scellé*.

J'en ai une pile de cahiers comme ça, avec ma vie quotidienne annotée au jour le jour, mes petites misères amoureuses, mes rêves et mes ambitions. Pouchkine disait que la poésie devait être un peu bête, alors mon journal est peut-être de la poésie.

En épongeant mon passé dans un livre, je vais qui sait prolonger mon futur. C'est pour ça que j'ai accepté d'écrire cette autobiographie décousue, échevelée. Plus on a de souvenirs, moins il nous reste de temps à vivre. En me débarrassant des plus lourds par l'écriture, ça peut m'alléger le voyage vers la fin.

À la centrale de Loos le futur était un mur qu'il fallait repousser tous les jours. Rien ne filtrait à travers la lourde porte du temps mort et rien ne transpirait de la direction à propos des treize lettres. Une mutinerie allait me coûter cher. Même si dans quelques années nos revendications finissaient par aboutir, dans un premier temps on serait envoyés au mitard, puis transférés dans une centrale

encore plus dure, mélangés avec les adultes parce qu'il n'y avait qu'à Loos-lez-Lille qu'on restait entre jeunes après avoir pris plus de cinq ans. Je finirais ma peine à Melun, à Clairvaux, à Toul, ou à Mende peut-être, la pire de toutes les centrales.

Pourtant, on ne pouvait pas rester comme ça sans rien faire face à l'inertie de la direction.

Les coursives du premier étage étaient desservies par un grand escalier au centre de la nef et pour accéder aux étages supérieurs, il fallait emprunter d'autres escaliers situés contre le mur du fond. En bloquant le grand escalier central au rez-de-chaussée, on bloquait toute la détention : personne ne pouvait plus descendre et s'échapper par la petite porte en fer qui donnait sur les dépendances de la nef.

Pour s'emparer de la centrale, il nous fallait les clefs des cellules. Chaque surveillant affecté à un étage avait la sienne. Il y avait une clef par étage et il nous les fallait toutes pour ouvrir les portes et libérer les détenus. Quand on rentrait de promenade, on passait par la nef et on remontait en cellule par le grand escalier. On était entourés de surveillants et il y avait M. Mollard, le bricard, qui possédait la clef de la petite porte en fer. Dans toutes les mutineries et les tentatives d'évasion, quand les détenus prennent des surveillants en otages, la situation est comparable à celle d'un état de siège et la répression qui suit inéluctablement ce genre d'opération est sanglante. À l'époque, non seulement la haie d'honneur était quelque chose de courant, mais aussi les tabassages au mitard et les sévices sexuels. J'ai connu des cas où une grande lampe Maglite était enfoncée dans l'anus du détenu. Étant resté vierge de ce côté-là de ma personne malgré toutes mes années de prison, je n'étais pas chaud pour prendre des otages. Mais il nous fallait les clefs. Dans un premier temps, je ferais fabriquer une cinquantaine de lames aux ateliers et on les cacherait sous le préau, au fond d'un trou déjà prêt dans le mur de pierre. Quand on serait tous prêts, en rentrant de promenade à 13 heures, il nous suffirait de mettre une lame sous la gorge de Mollard et des cinq ou six surveillants qui l'entouraient, de nous emparer des clefs et de bloquer le grand escalier. Les gardiens affectés aux étages ne pourraient plus rien faire d'autre que de se rendre et de nous donner eux aussi les clefs des cellules. Les détenus n'étant pas encore au travail, on ouvrirait toutes les portes et on serait trois cents. Ensuite, on foutrait le feu à la centrale et on se réfugierait sur le toit. La mutinerie nous coûterait à tous très cher, mais on parlerait de nous dans la presse, on nous photographierait sur le toit. On pourrait dénoncer les mesures arbitraires du directeur et demander sa mutation dans un zoo.

Le dimanche on allait au cinéma. Comme ils nous passaient que des films complètement nuls (j'en ai oublié tous les titres), je regrettais *Alphaville*, *Rocco et ses frères* et *La Vieille Dame indigne*, le film de René Allio avec la chanson de Jean Ferrat « *On ne voit pas le temps passer* ». Nous on le sentait passer, le temps, chaque seconde pesait comme une enclume. On se tenait chaud, bien serrés les uns contre les autres, assis sur les bancs dans la salle aménagée en cinéma au premier étage. Il y faisait froid, mais on y allait quand même, pour se voir, se parler. On ne regardait jamais les films qui n'avaient aucun intérêt, de vieux westerns généralement et pas les meilleurs, ceux où les fameux cow-boys massacraient, à la Winchester, des Indiens et des bisons du début à la fin. On passait là une heure et demie, et ensuite on avait une heure de promenade. Je passais le reste de la journée à lire et à réviser mes cours, à écrire aussi, des poèmes, beaucoup, et je commençais à rédiger de petites histoires sur deux ou trois pages. Après l'assentiment du groupe, Jeannot les recopiait dans les cahiers de Fêlure. Certains textes ne passaient pas la barre, ils étaient sévères avec moi les autres, parce que d'entrée j'avais interdit la conjonction « que ».

Pour en finir avec Queneau et le mal au ventre, ce n'étaient plus des cris que je poussais sur mes feuilles de papier. C'était organisé maintenant, je travaillais sur des structures vachement plus complexes que l'alexandrin ou le vers de treize pieds, je pondais du lipogramme, du palindrome, des pages entières d'holorimes plus ou moins cocasses. Bloqué dans ma cellule, j'étais devenu un expert en acrobaties littéraires. Et, suprême audace, je me suis lancé dans le récit, la nouvelle, la prose. L'histoire courte, poétique si possible et cinglante à la fin, ce qui est bien sûr le plus difficile. Encore tout imprégné d'influences baudelairiennes et ducassiennes, mes textes avaient des odeurs de vieil océan ou traînaient encore quelques charognes d'albatros. Comme le plus dur pour un ex-voyou est de se débarrasser en souplesse de ses amis délinquants, le plus dur pour un écrivain est de se débarrasser de l'influence des auteurs qu'il a le plus aimés. En fait, je m'évadais à travers les mots. J'écrivais comme en apesanteur. Il n'y avait plus personne dans ma cellule. Quand le maton soulevait l'œilleton, il me voyait, il était rassuré, j'étais bien là, un prisonnier modèle, toujours en train de lire, toujours penché sur des cahiers. Assis sur mon tabouret enchaîné au mur, dans cette petite cellule sombre et froide, j'écrivais. Ce qu'il ne savait pas, qu'il ne pouvait pas deviner, c'est qu'il n'y avait plus personne dans la cellule indiquée. La chair oui, mais l'esprit non ; l'esprit était ailleurs, loin, très loin. C'est comme ça que j'ai découvert qu'on ne pouvait pas emprisonner l'esprit, que l'esprit avait le pouvoir de

traverser tous les murs et d'abolir le temps. Quand j'écrivais, le temps n'existait plus.

*Faut-il pleurer, faut-il en rire,
Fait-elle envie ou bien pitié,
Je n'ai pas le cœur à le dire,
On ne voit pas le temps passer.*

C'est la chanson de Jean Ferrat dans *La Vieille Dame indigne* qu'on a dû voir une bonne cinquantaine de fois. Autant je comprends aujourd'hui que Plisson nous ait bassinés avec *Alphaville* et *Rocco et ses frères* pendant des mois, autant je n'ai toujours pas compris son insistance pour le film de René Allio. On ne s'ennuyait pas à le regarder, c'est vrai, la vieille était sympa... Il y avait Jean Bouise et Victor Lanoux, et surtout l'actrice principale, Sylvie, que je trouvais très bien. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait d'une grande actrice, très connue dans le milieu du théâtre, et qui avait une soixantaine de films dans sa filmographie. Elle avait commencé au temps du muet, je l'ai appris dans *Les Cent Visages du cinéma*, le gros livre de Marcel Lapierre édité chez Grasset en 1948. Elle avait quatre-vingts ans à l'époque du film d'Allio. C'était un film qu'on regardait toujours avec intérêt malgré l'insistance de Plisson qui aurait pu nous en dégoûter à jamais. Le film devait contenir quelque chose d'important pour notre éducation, quelque chose que je n'ai toujours pas saisi. Il faudrait que je le revoie. Cela a peut-être participé à ma passion pour le cinéma.

Je n'ai fait que deux longs métrages, deux en trente ans, et ils sont restés dans les boîtes, comme on dit. C'est un art très difficile. Ce n'est pas une industrie, au contraire de ce qui se dit. On pourrait parler d'*artisanat divinisé* à la rigueur, parce que chaque film est unique, aussi unique qu'une toile, alors que l'industrie fabrique les choses à la chaîne.

J'aurais dû naître en Amérique, c'est évident. Il y a eu une erreur d'aiguillage dans le monde des matrices. C'était ma mère ou rien, et elle était française. Je suis né grâce à la guerre, aussi. Si mon père n'avait pas été fait prisonnier, il n'aurait pas rencontré ma mère. J'ai été pris d'entrée de jeu dans un réseau de contradictions qu'il me faudra bien assumer jusqu'au bout. C'est pour ça que je me maintiens en forme. Je veux parvenir à une maîtrise complète de tous mes problèmes et comme j'ai commencé vraiment très en retard, je ne peux compter que sur le temps.

Je pratique l'aïkido depuis plus de vingt ans maintenant. C'est un art martial qui me convient bien. J'ai fait plusieurs stages avec le

maître Yamaguchi, huitième dan, dans le dojo de Tissier à Vincennes. Un jour, Yamaguchi *sensei* a arrêté le cours. On s'est tous assis pour l'écouter et il a dit ceci : « J'ai l'impression en vous regardant pratiquer que vous pensez toujours que c'est votre partenaire qui a un problème quand vous ne parvenez pas à effectuer correctement la technique. En aikido, ce n'est jamais le cas. En aikido, vous devez savoir que c'est toujours vous qui avez un problème si ça ne marche pas. Pour preuve, moi je n'ai jamais aucun problème avec personne. »

C'est quelque chose qui m'a frappé, une évidence que l'on peut appliquer à la vie. Il aurait pu ajouter « tellement je suis fluide et vide de toute intention ». Mais ce n'était pas son genre d'en rajouter. Il est venu une seule fois vers moi afin que je le saisisse. Je n'ai rien senti sous mes doigts, il était comme une algue, et il m'a envoyé gentiment valser comme le vent balaie une feuille morte. Je pèse quand même quatre-vingt-deux kilos.

J'ai toujours pratiqué une activité physique. À Loos, je descendais dans la salle de muscu deux fois par semaine et je courais aussi sur le terrain de sport. Je tournais en rond, je me défoulais, je rentrais crevé dans ma cellule. Sans le sport, je crois que j'aurais imploré tellement la pression était énorme. On n'avait aucun droit alors qu'on travaillait aux ateliers huit heures par jour. Pas de Sécurité sociale, la sueur sans le salaire, et la peur en plus pour certains qui subissaient tout ça sans jamais même penser qu'on pouvait se battre pour que ça change.

Donc j'étais à deux doigts de passer à la séquence 1 du scénario, la fabrication d'une cinquantaine de lames aux ateliers, quand j'ai entendu un grand bruit à l'étage du dessus. Un détenu cassait sa cellule, ça arrivait parfois, ou bien il mettait le feu à son matelas, ou alors il se pendait. J'ai tapé au plafond avec ma balayette afin que mon voisin du dessus se mette à sa fenêtre, et je lui ai demandé qui cassait sa cellule. Il m'a dit : « Non, c'est des ouvriers qui sont là depuis ce matin, ils cassent les murs, il paraît qu'ils vont faire une salle de classe au troisième. » J'ai dit : « OK » et j'ai refermé ma fenêtre.

Immédiatement après, j'ai entendu un marteau-piqueur. Tous les vieux murs tremblaient. En quelques minutes, j'ai reçu des nouvelles de tous mes amis, on se transmettait des mots dans le trou de passage des gros tuyaux en fer du chauffage, on pouvait y glisser une feuille de papier. D'après eux tous, c'était gagné, le directeur faisait construire une classe au troisième. Je n'étais certain de rien, mais je repoussais l'idée de la mutinerie à plus tard.

Des ouvriers abattaient des murs au marteau-piqueur dans la centrale. À l'époque, la portée symbolique de ce chantier m'échappait encore, mais je ressentais quand même une certaine fierté.

Apparemment, ma ténacité avait payé.

Un matin, alors que je me préparais pour retourner une fois de plus à l'atelier de cartonnage, un surveillant a ouvert ma porte.

« Paquetage, vous êtes transféré. »

Transféré ? Pour une fois, l'unique fois, j'ai adressé la parole au surveillant :

« Moi, transféré ? Où ça ?

– À l'étage du dessus. »

Il était content de lui.

Une fois mon paquetage fait, j'ai retrouvé mes douze codétenus sur la cursive. On emménageait au troisième étage. Toute la cursive droite était désormais réservée aux étudiants.

La classe prenait la place de trois cellules, elle pouvait contenir une vingtaine d'élèves. Il y avait des tables, des chaises, une estrade, un bureau, un tableau noir. Le directeur n'avait pas fait les choses à moitié et peut-être même avait-il obtenu un budget spécial du ministère parce que ça sentait la peinture fraîche.

On nous a présenté nos professeurs. Ils étaient trois. Un prof de français qui ferait aussi l'histoire et la géographie, un prof de maths et un prof d'anglais.

Les tests ont commencé et on les a tous passés haut la main. Le prof de français nous a félicités, il ne s'attendait pas à un aussi bon niveau chez les détenus.

On sortait maintenant en horaires décalés pour la promenade et on ne voyait plus les autres. On était treize à tourner dans la cour aux heures où toute la détention était aux ateliers, même le dimanche.

Au fur et à mesure, de nouveaux détenus intégraient l'étage des étudiants. Le directeur informait désormais les arrivants de cette possibilité de continuer les études pour ceux qui avaient le niveau. La classe était pleine, les profs nous aimaient beaucoup, on bossait à fond. Ils s'étaient attendus à quelque chose de plus dur, la centrale avait très mauvaise réputation dans la région. Moi, Mo Hakem, Jean Vilt, le petit Jeannot Combet et Yacoub, on était très respectés. Ça se savait, ce qu'il avait fallu faire pour que la direction ouvre une classe. Je ne m'en vantais pas, pour moi c'était tout naturel d'avoir agi comme ça.

On était complètement coupés de l'extérieur. On pouvait cantiner *Rock & Folk* mais on n'avait pas le droit d'écouter de la musique. Ça nous manquait beaucoup. On se tenait informés mais ça restait théorique, les Who, David Bowie, la naissance du hard rock, Led Zep, Roxy Music, on n'avait aucune idée de ce que c'était, on passait à côté de notre génération, ou en dessous, comme des moines, au pain, à l'eau et toujours la moitié des protéines.

Je m'intéressais de plus en plus à la poésie. J'écrivais des poèmes. L'écriture poétique ressemblait à du ciselage et le résultat final était

comme une essence des mots. Mes poèmes tenaient sur une demi-page et je m'intéressais beaucoup à la place de la marge ainsi qu'à la spatialisation du texte. Je lisais de plus en plus les surréalistes, surtout Paul Éluard. J'avais donné à lire quelques-uns de mes poèmes à mes amis et ils s'y étaient mis, eux aussi. Tandis qu'à l'extérieur les jeunes de notre âge formaient des groupes de musique, on a créé un groupe de poètes, on s'est donné un nom : Fêlure. C'est Jeannot Combet qui faisait le copiste. Il tenait à jour les cahiers où il recopiait chacun de nos textes. Ces cahiers sur lesquels j'étais retombé quelques années plus tard, un matin, dans le métro parisien, alors que j'avais oublié leur existence, de la cire de bougie et des taches de vin sur les couvertures, mais intacts, entre les mains du petit Jeannot.

Ainsi, à Loos, les mois et les années passaient. Sans s'en rendre compte, on changeait physiquement. J'étais tombé à dix-huit ans et j'en avais maintenant vingt-trois. Avec les remises de peine, j'étais à quelques mois de la sortie. J'avais croqué neuf mois en tout avec les examens. J'avais écopé de six mois de plus avec la mutinerie de Fleury, mais je bénéficiais de la confusion des peines puisque j'étais passé en cour d'assises. Il me restait six mois à faire. Je voyais le bout du tunnel. J'attendais le bac. Si je l'obtenais, je sortirais immédiatement.

Cela faisait dix-huit mois que nous travaillions d'arrache-pied quand notre professeur de français nous a annoncé la nouvelle : nous avons été classés premiers de toutes les centrales en ce qui concernait le niveau d'études, et par conséquent c'est nous qui avons été choisis pour recevoir durant toute une journée une dizaine d'étudiants de l'École nationale de la magistrature.

On s'est retrouvés autour d'une sorte de table ronde dans la classe, nous d'un côté, les futurs magistrats de l'autre.

Le débat a duré toute la journée. À la fin, tous les jeunes apprentis magistrats sauf un s'étaient retrouvés d'accord avec nous : c'était bien une classe sociale qui en jugeait une autre pour délit de misère. Nous avons ferraillé toute la journée. Deux blocs face à face. En huit heures de débat, nous les avons retournés comme un gant. Nous avons même réussi à leur faire admettre qu'avant de condamner des jeunes à de lourdes peines, les magistrats devraient faire un stage d'au moins trois mois en détention comme des détenus ordinaires. Ainsi, quand ils infligeraient les peines ils sauraient exactement à quoi ils nous condamnaient. L'étudiant magistrat qui n'était pas d'accord avec cette thèse engueulait ses confrères, leur disant qu'ils s'étaient fait avoir, que ce n'était pas du

tout comme ça qu'il fallait voir les choses, qu'il fallait s'en tenir au Code pénal... C'était cette histoire, cette journée de dialogue, dont j'avais voulu faire un film intitulé *Dialogue avec des fauves*, qui m'avait été refusée par Canal Plus sous prétexte qu'elle était vraiment très bien écrite mais trop dialoguée et en huis clos. Et si j'avais envie de refaire à ma façon *Douze hommes en colère* ? On me ressert assez souvent ce genre d'argument kafkaïen et je n'y prête plus attention, mais malgré tout cela m'empêche de faire les films que j'ai envie de faire et je me sens comme une bête de course confinée dans un enclos.

Le trop fameux plafond de verre est en béton armé et vibré. Il est quasiment impossible de le contourner, j'en connais quelques-uns qui, pour avoir héroïquement essayé, flottent comme des épaves disloquées, le smoking en lambeaux, et tenues bien au large du festival de Cannes.

Et puis, un beau jour de décembre, je me suis retrouvé dans le bureau de l'assistante sociale. Froidement, elle m'a annoncé la nouvelle : je ne passerais pas le bac parce que j'allais être transféré à la maison d'arrêt de Valenciennes. Je sortirais le jour pour travailler dans un centre de FPA (formation professionnelle pour adultes) et je rentrerais le soir dormir en prison. Si je me tenais correctement au centre, j'aurais droit à quelques permissions, je pourrais prendre le train et voir ma famille à Paris une fois par mois. J'allais faire une formation de plombier chauffagiste, ce qui me permettrait de trouver plus facilement du travail en sortant. Car je devais impérativement travailler en sortant puisque ma peine était assortie d'une mesure de liberté conditionnelle d'une durée d'un an après ma libération. On est libre sous condition de travailler.

J'allais être placé en semi-liberté sans que j'aie rien demandé.

Elle trouvait ça très bien, l'assistante sociale. J'avais le droit de refuser, mais dans ces conditions je ne pourrais plus bénéficier de mes remises de peine et il me resterait quinze mois à faire. Je sortirais à vingt-cinq ans et demi. Ça compte, les demis, quand on vient de se taper cinq ans. C'est pas rien, quinze mois de plus. Je suis remonté en cellule et j'ai annoncé la couleur à mes amis.

C'était cuit pour le bac, je l'aurais jamais.

J'ai distribué tous mes livres, même mes dictionnaires. Je suis parti de Loos les mains vides. J'avais la rage. À six mois du bac ! Et en plus, me remettre dans le bâtiment, la plomberie, alors que j'avais hurlé les armes à la main que j'avais pas la vocation de récurer les chiottes des bourgeois au tarif syndical. L'ours voulait pas me lâcher, il fallait encore et encore faire le mort. Est-ce que j'allais pas y laisser ma peau pour de vrai, à ce petit jeu-là ?

À la maison d'arrêt de Valenciennes, on m'a d'abord mis en cellule. Je sortais en promenade avec les gars du coin, des voleurs de sucettes, des poivrots. Je tournais avec un vieux sympa qui revenait de l'hôpital.

« Tu veux du Viandox ? » il m'a demandé en sortant une phalange toute noire de sa poche.

C'était l'un de ses doigts qu'il avait coupé sur le bord de la table avec un couteau afin de passer quelques jours à l'hosto. Il était tombé pour recel de bandes dessinées. Il les avait achetées à un petit voleur de la région.

Deux semaines plus tard, on m'a mis dans un dortoir avec les gars qui étaient en semi-liberté. Même punition : des alcoolos, des voleurs de mobylettes, le gros voyou du coin avait détourné un camion de viande. Tous ces gars étaient sympas, on jouait à la belote le soir en attendant la gamelle.

Pour la première fois depuis soixante-six mois je pouvais voir l'extérieur par les fenêtres. Je voyais l'entrée de la prison, les voitures arriver et repartir et, au loin, la ville de Valenciennes. Ça sentait l'écurie, je piaffais dans le dortoir où je restais seul toute la journée.

Puis le stage a commencé et ils m'ont lâché dans la nature. Ils m'ont donné un plan et je devais me rendre à pied au centre de FPA qui se trouvait à trois kilomètres de la maison d'arrêt. J'étais dehors, à moitié libre, je pouvais aller où je voulais. J'aurais pu m'évader, courir jusqu'à la gare et sauter dans un train pour Paris. Je devais rentrer à la maison d'arrêt au plus tard à 18 heures. On m'avait rendu mes habits civils. Ils étaient devenus trop petits et plus du

tout à la mode, les chaussures surtout.

J'ai suivi le plan et j'ai trouvé le centre de FPA à un endroit qui se nommait « La Sentinelle ». J'ai rencontré notre professeur et les gars avec qui j'allais passer six mois. C'étaient tous des gars du Nord, des chtis. Des jeunes de mon âge et deux ouvriers de chez Usinor Dunkerque au chômage, qui se recyclaient dans le chauffage.

L'ambiance était très cordiale, alors je suis resté. On nous a distribué des outils, donné un box à chacun et le stage d'apprentissage a commencé.

Le soir, je suis rentré à pied à la prison. J'ai sonné et on m'a ouvert. Ils m'ont fouillé et je suis retourné au dortoir.

L'ours relâchait sa proie lentement, c'était pas le moment de le provoquer, je faisais vraiment un bon mort. J'allais tous les jours au centre et je rentrais à l'heure. Je m'ennuyais beaucoup dans mon box à tordre et à souder des tuyaux, mais le temps passait plus vite qu'en cellule et je fréquentais des gens ordinaires qui m'aimaient beaucoup parce que ça se savait que je rentrais le soir à la maison d'arrêt. Personne ne m'a jamais demandé pour quoi j'étais tombé, on formait une bonne équipe, et au final on a tous obtenu le certif.

Tous mes amis de la centrale de Loos étaient maintenant libres. J'étais un des derniers à traîner dans les murs. Je recevais du courrier de Jeannot Combet qui était retourné vivre chez sa mère, rue Mouffetard. Lui, Mo Hakem, Yacoub et quelques autres avaient hâte de me voir débouler. Yacoub avait trouvé une piaule gare du Nord et ils vivaient à cinq ou six dedans. Ils m'attendaient.

J'avais rencontré la juge d'application des peines à Valenciennes. Elle était jeune, joyeuse, enceinte, on avait parlé bouquins, elle accoucherait en juin, le mois de ma libération. Pour elle tout allait bien, j'étais remis sur de bons rails. Avec mon CAP, je trouverais rapidement du travail à Paris. Ils allaient me lâcher dans Paris, comme ça, sans un rond, sans logement, libre du jour au lendemain mais obligé de travailler pendant un an et de me rendre au Palais de justice tous les vendredis soir pour remettre un certificat de présence sur le lieu de travail.

J'obéissais à toutes ces injonctions sans laisser rien paraître de mes ambitions. Je comptais pas rester longtemps dans le bâtiment. Je n'ai jamais eu l'angoisse du salarié, au contraire même. J'étais contre le travail salarié et je ne voulais pas en démordre, je détestais l'idée de salaire, je ne supportais pas qu'un homme puisse me payer pour faire quelque chose qu'il ne voulait ou ne pouvait pas faire lui-même. Je trouvais ça dégradant, pour lui et pour moi. A l'époque, j'étais une sorte de primitif en prêt-à-porter, sauvage dans mes opinions et mes valeurs. J'entrevois mon chemin buissonnier par-

delà la route balisée et fléchée sur laquelle on m'incitait à rouler, mais je n'en parlais à personne. Quoi qu'on me dise, quelles que soient les mesures auxquelles je devrais me plier, cela ne durerait qu'un temps, je n'avais pas été condamné au bagne à vie et un jour j'en aurais terminé avec la justice. Tout cela était bien clair pour moi. Je ne savais pas comment j'allais m'en sortir, mais j'allais tracer ma route sans entraves, ma liberté ne serait plus conditionnelle. Un clochard céleste ? Pourquoi pas ? Les mains vides et les poches aussi, cela ne me dérangeait pas. J'écoutais du Léo Ferré, *Poètes, vos papiers*, rien dans les mains, tout dans la tête, une tête pleine de rêves. Seule la poésie me faisait bander. Et les femmes, bien sûr.

Quand je suis arrivé rue du Repos pour ma première permission, toute ma famille m'attendait. Je n'avais pas revu mes frères et sœurs depuis soixante-six mois. Ils avaient changé. Surtout ma petite sœur Bernadette qui était devenue une très jolie jeune fille. Ma sœur Marie-Thérèse avait un petit garçon et vivait avec son mari Jacky dans un appartement au même étage. Mon frère Bernard jouait de la guitare et fréquentait un groupe de marginaux qui fumaient du shit et se shootaient à l'héro, tandis que mon frère Jean-Jacques s'était lancé avec un certain brio dans le cambriolage de villas en compagnie de Marco Marliot.

Tout le monde était très ému dans le petit appartement. On avait beaucoup de choses à se dire. Malgré le froid, on était en janvier, j'avais très chaud. Un sang vif coulait dans mes veines, j'avais hâte de revoir mes amis de la centrale et j'ai filé gare du Nord pour retrouver Jeannot Combet et les autres.

Quand je suis arrivé gare du Nord, j'ai été assez déçu. Ils s'étaient tous mis à fumer du shit et à prendre de l'acide. C'était dans l'air du temps, le shit et l'acide circulaient partout chez les jeunes. J'ai refusé le shilom. Ils étaient tous là depuis quelques mois et il n'y avait pas une femme dans le groupe. Je me suis moqué d'eux et je suis sorti avec Jeannot. Je l'ai traîné sur le boulevard Saint-Michel et le soir même on rentrait gare du Nord en compagnie de deux jeunes filles très mignonnes. J'ai fait l'amour toute la nuit avec l'une des deux. Elle était de Dijon et elle passait son week-end à Paris, elle devait prendre son train, je l'ai raccompagnée jusqu'à la gare et on s'est promis de se revoir à ma prochaine permission.

Un mois plus tard, j'étais de nouveau à Paris. Jacky le Bordelais m'attendait rue du Repos avec un arsenal dans les poches. Il était accompagné d'un autre voyou. Il était prêt à redémarrer aussi sec. En ce temps-là, il était avec Carmen qu'il avait mise sur le trottoir à Pigalle. Je suis passé la voir chez elle, rue Saint-Blaise. Ils vivaient là tous les deux, elle venait d'accoucher de leur fille qui était encore dans son berceau. L'appartement était petit, au rez-de-chaussée.

Carmen était encore très belle, elle avait vingt-trois ans. Je ne lui ai pas dit grand-chose parce qu'on se trouvait aux antipodes l'un de l'autre, maintenant. J'avais hâte de retrouver mes nouveaux amis pour parler du futur, voir ce qu'on pouvait faire ensemble afin de changer la vie. J'ai bu un café et je suis parti. On était le samedi, je devais rentrer à la prison le lendemain soir. J'ai filé dans le V^e retrouver Jeannot et on a fait le tour des connaissances. En fin de journée, on est passés rue Broca, il tenait à me présenter Olivier Castro qu'il avait connu sur les barricades en mai 68. C'était l'un des leaders du 22 mars, un étudiant de Nanterre, sympathisant situationniste.

Il était déjà assez tard dans la soirée quand on a frappé à sa porte. Une superbe et flamboyante jeune femme rousse nommée Marie est venue ouvrir. Jeannot m'a présenté. Elle me connaissait par ouï-dire, tous mes amis parlaient de moi comme de quelqu'un dont ils attendaient la sortie avec impatience. Plus tard, j'ai appris qu'en me voyant elle avait été un peu déçue. Ils en avaient trop dit à mon propos et j'avais pris dans son imagination la dimension d'un superhéros. Dans la réalité, je n'étais qu'un jeune homme de vingt-quatre ans qui venait de se taper six ans de taule, mal habillé, mal chaussé, un blouson en cuir que m'avait donné Jacky le Bordelais pour remplacer ma petite veste des années soixante qui craquait aux coutures, les cheveux très courts. J'étais assez nerveux. Il y avait du monde dans le petit studio de la rue Broca. Olivier Castro, assis derrière son piano électrique, improvisait un concert pour les intimes. Je me suis installé là, sur un matelas posé à même le sol. J'étais propulsé dans un autre monde. Marie avait aménagé le studio avec beaucoup de goût, des tissus chatoyants, des couleurs vives, des lampes au sol, de grands rideaux en velours bleu, c'était un peu les *Mille et Une Nuits* pour moi qui venais de passer plusieurs années dans de petites cellules dépouillées de tout ornement. Marie s'est assise à côté de moi et on a écouté Olivier. Olivier écrivait et composait. Ses chansons étaient très originales, il y avait « *Sexe Hôtel* », « *Jeune Psychose* », d'autres encore d'une écriture poétique qui ne pouvait que m'atteindre en plein cœur. Les mélodies aussi étaient d'une grande qualité et Olivier chantait très bien. On est restés là une heure et je suis reparti avec Jeannot pour retrouver ma copine qui m'attendait dans le petit appartement de la gare du Nord. Elle était très amoureuse, moi un peu moins, elle me posait trop de questions sur la prison.

Le lendemain, j'ai repris le train pour Valenciennes avec les chansons d'Olivier qui me trottaient dans la tête. Je n'avais pas prévu de retourner rue Broca. Je n'avais aucune idée précise quant à mon avenir. Si on m'avait dit que, deux ans plus tard, je déjeunerais

place Dauphine en compagnie de Marie la rousse et de Simone Signoret pour fêter la sortie de notre livre *Parole de bandits* qui paraissait au Seuil en même temps que *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*.

C'était dur de retrouver la maison d'arrêt, la fouille, le dortoir, les histoires de prison. J'en avais ma claque de tout ça. Il me restait quatre mois à tirer quand j'ai reçu une lettre de Marie la rousse.

C'était une longue lettre où elle disait qu'elle aimerait bien qu'on se revoie, que je devais absolument repasser rue Broca avec Jeannot, qu'elle et Olivier m'avaient trouvé très sympa.

Je l'ai fait. Je suis remonté dans le studio, et c'est là que ma nouvelle vie a commencé. Une vie pleine d'embûches et de pièges tendus par le passé, passé auquel il me serait très difficile de m'arracher malgré ma bonne volonté. Marie était écrivain, au bout d'un mois notre correspondance de Paris à Valenciennes a pris l'allure d'un roman épistolaire. Je ne pouvais plus me passer de ses lettres et réciproquement. Marie allait tout changer dans ma vie, donner une réalité à mes rêves d'écriture, mes rêves de poésie. Sans elle, je serais très certainement retombé dans l'ornière, l'argent facile, les coups de plus en plus risqués et, au bout du chemin, le retour en prison pour de longues années.

Le mois suivant, je suis repassé rue Broca et j'ai fini la nuit dans une chambre d'hôtel avec Marie. Ça s'est fait tout simplement, on est sortis ensemble du studio et bras dessus bras dessous on a pris une chambre. On n'a pas dormi de la nuit. On était raide amoureux tous les deux, sur un tapis volant, on pouvait plus se quitter. La jeune fille de Dijon m'attendait dans l'appartement gare du Nord, alors je l'ai retrouvée là-bas. Marie était avec moi et je lui ai dit la vérité. Elle a pleuré. J'étais bien embêté et puis, finalement, tout s'est arrangé parce que plus tard, elle s'est mise avec Yacoub.

Marie m'a accompagné jusqu'à la gare et la routine a repris à Valenciennes sauf que maintenant je recevais une lettre par jour et que je passais mes soirées à répondre.

Et le grand jour est arrivé. J'étais reçu au brevet de plombier chauffagiste et j'avais terminé ma peine. Marie m'attendait à la gare de Valenciennes, tous les mecs se retournaient sur elle. Elle avait une chevelure rouge, une crinière de lionne, elle était grande, mince, habillée avec des couleurs criardes. J'étais vachement fier qu'on se tienne par le bras. C'était une sortie royale pour moi. On s'adorait, on ne pouvait plus se quitter, on ne savait pas encore

comment on allait faire. Pour moi, la situation était simple. J'étais lâché dans la nature avec des obligations de liberté conditionnelle, mais je n'avais pas d'endroit où loger. À moi de me débrouiller après six années d'isolement social absolu. Je devais juste rendre des comptes tous les vendredis au comité de probation et payer mes frais de justice.

Je ne pouvais pas aller rue du Repos, ils étaient déjà cinq dans ce logement riquiqui. À gare du Nord non plus, parce que la fille de Dijon s'était installée avec Yacoub, il ne restait plus un centimètre carré. Je devais avoir en tout et pour tout l'équivalent de trois cents euros en poche et je devais trouver du travail dans la semaine, sinon j'irais finir ma peine à Fleury.

Ça commençait bizarre ma sortie. À part le grand amour, le reste c'était que des emmerdes à n'en plus finir. Mais je prenais tout ça avec légèreté. Marie et Olivier Castro n'étaient plus ensemble mais ils vivaient toujours tous les deux rue Broca. Une amie de Marie m'a hébergé dans le XIV^e en attendant mieux et ma seconde vie a commencé sur les chapeaux de roues.

J'ai trouvé du travail tout de suite en intérim. Une longue mission en banlieue. Le chef d'équipe était très content de moi, il allait parler à son taulier pour un CDI. Je lui ai dit non, que j'étais bien en intérim, qu'il se casse pas la tête. Il ne comprenait pas, il insistait. Je cachais mes tatouages, je voulais pas qu'on connaisse mon passé de voyou ni qu'on sache que j'étais en conditionnelle. Je n'en avais pas honte, au contraire, mais c'était quelque chose d'intime que je ne tenais pas à partager avec tous ces gens que la loi m'obligeait à fréquenter.

Je voyais mes potes le soir. De leur côté, je trouvais que ça tournait mal. Mo Hakem avait repris ses activités délinquantes, Jeannot Combet ne trouvait pas sa voie, il fumait du shit, prenait de l'héro et en vendait, et Yacoub retournait trop souvent à Marseille pour que cela ne cache pas quelque chose de louche. Tous attendaient de moi que je reprenne le groupe en main comme je l'avais fait à la centrale de Loos. Sauf que je n'étais pas leur père. Je discutais de tout ça avec Marie, on essayait de les aider, mais ils m'en voulaient un peu de passer la plupart de mon temps avec elle. Ils ont fini par l'accuser de chercher à me couper d'eux. Ils m'ont fait une sorte de procès parce qu'ils espéraient un gourou et que je n'avais pas la vocation. Tout ça a pris du temps, ça ne s'est pas passé en six mois. Je faisais la navette entre le XX^e et le V^e. Les potes se sont rencontrés, il y a eu des alliances entre voyous de la porte de Montreuil et ceux de la Contrescarpe, des rencontres amoureuses, des échanges de coups de flingue aussi, une toile s'est

tissée qui n'existe plus aujourd'hui parce que la plupart de tous ces gars sont morts, fous, ou enfermés à vie. Le constat est très dur. Carmen est morte, Jacky le Bordelais aussi, qui s'est fait fumer comme je l'ai déjà raconté. Jocelyne, je ne sais pas ce qu'elle est devenue, la dernière fois que je l'ai vue elle avait pris un coup de couteau près de l'artère fémorale. Manuela n'a pas voulu me revoir alors que je tournais mon premier film dans la rue des Haies. Marco Marliot est mort lui aussi, Jeannot Combet n'est plus de ce monde, Jean Vilt s'est pendu avec sa ceinture, Yacoub est mort d'overdose, Gora et Bigaillon se sont fait descendre par les gendarmes après un braquage qui a mal tourné, Mo Hakem est à la ramasse, très diminué physiquement, à moitié aveugle et alcoolique. Je ne connais personne de tous ces gars-là qui s'en soit sorti par le haut. Passé la trentaine, tous leurs démons sont revenus au grand galop pour les dévorer tout crus. Il faut croire que j'avais la peau plus dure, mais aussi que j'ai eu beaucoup de chance. Ma rencontre avec Marie a été décisive, sans elle je ne serais pas là pour raconter tout ça. Je la vois aujourd'hui comme une étoile dans ma vie.

Je suis resté un an en liberté conditionnelle, obligé de travailler dans le bâtiment. J'ai payé mes frais de justice comme ça. C'est cher la justice, je remboursais un peu tous les mois. La liberté conditionnelle, c'est de la peine en plus mais en même temps ce que l'on nomme les « sorties sèches » sont pires encore, les types explosent, ils font une sorte d'œdème psychologique, un peu comme des plongeurs en eaux profondes qui ne respecteraient pas les paliers de décompression. Moi je vivais ça comme une contrainte mais au fond il s'agissait d'une mesure de sauvegarde, un sas de réinsertion.

Je devais me rendre au Palais tous les vendredis soir et donner ma feuille d'heures à un fonctionnaire gris qui m'attendait coincé derrière son petit bureau vert, sous le vasistas d'une mansarde mal éclairée dans les combles. J'ai rendu la dernière feuille d'heures au bout d'un an et je suis pas retourné travailler le lundi. J'ai démissionné. J'avais pas du tout la foi, on m'avait forcé la main pour ce qui était du travail manuel, j'y allais à reculons, pour pas retomber.

Je refusais obstinément les invitations pour des braquages, des casses soi-disant fabuleux où on allait se faire des couilles en or. Le plus dur, ce n'est pas de sortir de prison, le plus dur c'est de couper les ponts avec son passé de voyou. Parce que ce sont vos amis qui vous attendent en sortant, vos amis qui vous sollicitent pour des « affaires », et tous ces gars-là vous les aimez parce que vous avez

fait des années de ballon ensemble, parce que vous avez souffert sous le même joug, parce qu'ils vous ont soutenu comme vous les avez soutenus quand ils étaient au mitard. Alors comment mettre une croix définitive sur tout cela ? Vous retournez dans votre quartier, et vous retombez dans l'ornière. C'est ce que je dis toujours maintenant : le plus dur, c'est d'échapper à ses amis.

Jacky le Bordelais m'attendait à ma sortie de prison. Il préparait l'attaque d'un fourgon. Je le revois accroupi près d'une cantine en fer contenant un fusil-mitrailleur avec son trépied. Il comptait le souder sur un 4 × 4 pour attaquer la brigade criminelle ou quoi ? Il était avec deux garçons qui sont morts depuis, eux aussi. Ils avaient des pardessus en poil de chameau, des costumes de chez Renoma et des Church aux pieds. Les pardessus penchaient nettement à gauche sous le poids des armes. Moi j'étais en jean, juste un petit pull et une veste, je n'avais pas froid, Jacky m'avait mis de côté un Colt comme cadeau de sortie. J'en ai pas voulu et ça l'a vexé, j'ai bien vu, surtout devant ses deux amis, des petits gros à l'air très méchant enfouraillés jusqu'aux yeux. Moi j'étais barré dans un autre monde, je les trouvais lourds, embarqués dans une fausse guerre. J'en avais plus rien à cirer du pognon vite ramassé, des grosses bagnoles vite démodées. Je m'ennuyais chez les voyous, c'était clair et net. Ce devait pas être bien à mon avantage, ce qu'ils ont dû dire sur mon compte quand ils sont repartis. Pour eux, j'avais laissé mes couilles au greffe de la prison. Ils étaient fatalistes, surtout Jacky. Comme Shtoro, il devait simplement regretter de perdre un bon élément. Le crime nourrit plus d'hommes qu'il n'en tue, mais, généralement, ce ne sont pas les voyous qui s'engraissent. J'avais forgé cet axiome en méditant dans les mitards. Jacky est mort noyé, enfermé vivant dans une malle, les jambes criblées de balles. Les deux mecs en pardessus aussi : l'un s'est fait fumer dans un bar un soir, l'autre s'est pendu en prison, il avait pris perpète.

On n'a pas discuté longtemps devant la cantine en fer. Lui, le banditisme, les armes, les braquages, c'était toute sa vie. Moi, tout ça ne me disait vraiment plus rien.

« Ça me fait plus bander », voilà ce que je lui ai dit.

Il a refermé la cantine. Engoncés dans les lardos noirs, ses deux complices ne disaient rien, ils étaient complètement sous sa domination.

« Tu seras toujours un voyou, Nan, autant le reconnaître maintenant, tu t'entendras jamais avec les caves. »

Il ne voulait pas en démordre. Mais pour moi, c'était terminé ce monde binaire qui se divisait en deux camps, les caves d'un côté et

les voyous de l'autre. J'en voyais plein des caves, je fréquentais plus que ça, et je m'en portais pas si mal.

Ma première caméra était une caméra volée. J'étais sorti de prison depuis deux ans. Mon frère l'avait trouvée sur un cambriolage et il me l'avait donnée. Je faisais beaucoup de photos et il croyait que c'était un appareil photo. On logeait avec Marie rue Jean-Jacques-Rousseau dans un beau trois pièces, *Parole de bandits* venait de sortir. Mes amis du XX^e me rendaient visite, Marco surtout, il amenait sa Stratocaster et on jouait ensemble. Je jouais de la basse, j'avais une Gretsch demi-caisse. Mes frères et sœurs passaient aussi de temps en temps. À l'étage du dessus, on avait pour amis un couple de professeurs de cinéma à la fac de Vincennes, Guy Fihman et Claudine Eizykman. Je leur ai montré la caméra. Guy m'a dit : « C'est une caméra super-huit. Avec ça tu peux faire des films. » Il m'a montré comment m'en servir. Plus tard, il m'a donné quelques notions de montage et j'ai fait des centaines de films super-huit qu'on projetait sur un drap dans notre appartement. Je participais aussi aux projections des élèves de Guy et Claudine, on discutait cinéma narratif ou non narratif, scénario, effet Koulechov, gros plan, plan américain. Guy et Claudine n'étaient pas intéressés par la machinerie, c'est bien après que j'ai pris conscience de son importance... Je filmais Marie, nos amis Pierre et Bertrand qui logeaient sur le même palier. Je faisais déjà de petites fictions avec la caméra sur pied ou à l'épaule, des travellings dans un Caddie de supermarché, il m'arrivait de partir en vadrouille dans Paris toute la journée et je filmais ce que je trouvais intéressant. C'est comme ça que j'ai commencé. Ensuite, je me suis perfectionné dans l'écriture de scénario de long métrage avec le film *La Bande du Rex* en collaboration avec Jean-Henri Meunier, et puis sur mes courts métrages. J'écrivais aussi des nouvelles qui paraissaient dans des revues de temps à autre. On avait plein de projets avec Marie, *Parole de bandits* avait bien marché, *Une vie de cheval*¹ moins, mais on écrivait tout le temps et on connaissait plein de monde dans l'édition, on parlait polar avec Pierre Belfond, on déjeunait dans de petits restos de Saint-Germain avec Claude Durand, on était potes avec Duneton. André Rollin, qui dirigeait Libre-Hallier, l'officine de Jean-Edern Hallier chez Albin Michel, venait de publier mon

pastiche de *Love Story* et un roman de Marie, le tout comme d'habitude envoyé par la poste. Laurent Kissel passait souvent chez nous, il est mort du sida. On était amis aussi avec Lili et Philippe Constantin, on se voyait tous les jours, on allait au resto ensemble, on partait en vacances ensemble. Lili souffrait beaucoup parce que Philippe ne parvenait pas à décrocher de l'héroïne malgré tous ses efforts. Moi, je ne discutais jamais de ça avec lui. Là-bas, chez eux, à Daumesnil, il avait la plus grande collection de vinyles que j'aie jamais vue. Marie et moi, on avait une bibliothèque rue Jean-Jacques-Rousseau, et eux ils avaient la même, mais pleine de vinyles. Je passais des heures à les sortir des rayonnages. Philippe m'en prêtait plein. C'était lui qui éditait Gérard Manset. Il cuisinait bien, aussi. Elles étaient déjà loin de moi les années de prison, pourtant je venais tout juste de sortir. J'étais parti à cent à l'heure dans ma nouvelle vie, je regardais pas en arrière.

« Alors, quand est-ce que tu m'éciras un rôle de braqueuse ? » me demandait Dominique Laffin.

Mais j'en étais pas encore aux longs métrages. Je tenais vraiment à écrire mes films. J'avais écrit un premier long, *Les Loufs*, mais malgré l'intérêt de Bernard Dauman, le seul qui avait vraiment accroché à l'idée, on n'est jamais parvenu à monter le film. Et une fois qu'un scénario a fait le tour de tous les décideurs et qu'il n'en est rien sorti de bon, vous pouvez le mettre à la poubelle. C'est ce que j'ai fait.

Après ça, Bernard et moi avons travaillé sur un autre projet intitulé *Voyou, voyelle*. Je connaissais bien Dominique Besnehard qui travaillait à Artmedia, un grand pro. Dominique avait commencé par fréquenter les cafés-théâtres, c'est là que je l'avais connu, et déjà à cette époque-là il connaissait tous les acteurs et actrices qui débutaient sur les scènes parisiennes. Il allait voir toutes les pièces, on se retrouvait la nuit dans de petits restos et on discutait casting jusqu'à l'aube. Il n'est pas arrivé où il en est par hasard. Pour *Voyou, voyelle*, Bernard et moi on était allés le trouver. Bernard ne voulait pas refaire un tour de table avec le nouveau scénario sans casting.

Pour la voyelle, j'avais l'accord de Marie Trintignant. Elle trouvait l'histoire tout à fait adaptée à ce qu'elle voulait faire. Je la voyais souvent, on était devenus assez proches. Je passais des après-midi avec elle dans sa maison à Jourdain, on répétait les séquences, je réécrivais, j'adaptais le rôle au plus proche pour elle. On sortait le soir pour les concerts de Téléphone, on allait voir les Rita Mitsouko en backstage. C'était une jeune femme très joyeuse, très ouverte, on s'entendait parfaitement, elle aimait son métier avec passion. C'est grâce à Corneau dans *Série noire* qu'elle avait découvert sa voie, sa

voix aussi parce qu'avant de tourner *ce film* elle ne parlait pas, une forme étrange d'autisme. Je ne l'ai jamais vue déprimée, ni abattue. Elle appelait Bernard Dauman « Nanard » et attendait avec impatience que le film se tourne.

Pour le voyou, Besnehard nous avait conseillé Stéphane Ferrara. Il avait le physique de l'emploi mais je trouvais qu'il s'exprimait mal, je voulais faire des essais. On a fait une séance photo avec Marie et lui, puis j'ai écrit un court métrage pour Ferrara, afin de voir comment il se débrouillait avec les dialogues. Stéphane ne sortait jamais sans son pote Mouss Diouf qui était aussi baraqué que lui. J'ai écrit un rôle pour Mouss. C'était la première fois qu'il tournait dans un film, c'était un rôle muet, un personnage récurrent qui traversait le court métrage en costume noir, chemise blanche et Stetson.

On a tourné le film. Ferrara avait bien quelques difficultés d'articulation mais son physique compensait ce petit défaut. Le film a été diffusé sur Canal qui était coproducteur et Bernard s'est acharné pour le financement du long. Il avait tout ce qu'il fallait, l'accord de Marie Trintignant, le soutien de Dominique Besnehard, un scénario de polar bien au point, mais il n'est pas parvenu à décrocher un accord de production avec les décideurs, aussi bien avec les chaînes qu'avec un distributeur.

Marie était au taquet, on est même montés un soir chez Pierre-Ange Le Pogam qui était directeur de Gaumont pour lui faire une lecture privée, mais il a refusé, l'histoire ne lui plaisait pas.

Le tour de table était terminé. Une fois de plus, j'ai remis le scénar dans ma culotte et je suis passé à autre chose. Je voyais Marie Trintignant de loin en loin, je passais à Jourdain. Elle regrettait beaucoup que le film ne se soit pas fait. Quand, quelques années plus tard, j'ai appris sa mort par la radio, il m'a fallu du temps pour l'admettre. C'est sûr qu'en couple elle ne devait pas être marrante tous les jours, c'était une enfant de la balle, mais de là à la tuer à coups de poing en gardant ses bagues... Je ne sais pas ce qui s'est passé dans cette chambre d'hôtel, je n'ai pas lu le dossier. J'étais tellement choqué que je suis resté quelques jours hébété dans ma petite chambre du passage de l'Industrie. Et puis j'ai écrit à Cantat, une belle lettre où je lui parlais de mes années de prison, de ma grande amitié pour Marie, je lui proposais d'établir une correspondance car c'était comme ma sœur et je voulais savoir ce qu'il avait dans le ventre, pourquoi il avait fait ça, comment il prenait les choses. Il ne m'a jamais répondu, il devait écrire des chansons je suppose, faire des vocalises.

Après *Voyou*, *voyelle*, j'ai écrit *Approche*, le film qui se passe dans

un blindé. Bernard l'a financé sur ses fonds propres. C'était mon premier long métrage. J'ai appris à faire des films sur le terrain, en faisant tout moi-même. Pour *Approche*, j'ai même construit tout le décor en studio : un tank fait de récup. Le tank était attaché sur des palans et on pouvait lui donner toutes les inclinaisons possibles, on pouvait mettre la caméra en dessous, au-dessus, de tous les côtés. C'était un tank très particulier, avec une cellule dans les soutes pour les mutins. Le film se déroulait dans le futur et il arrivait que l'équipage se rebelle pour sortir du tank. C'était un pur huis clos, d'huis il n'y en avait pas. Dans tous mes premiers films de fiction, on retrouve cette notion d'enfermement. Dans mon second court métrage, *Treize*, un type sort de taule et cherche à retrouver la femme qu'il a aimée. Ça tournait autour de mon passé en le poétisant, c'était peut-être une façon de l'évacuer en douceur, de m'en servir comme engrais plutôt que de garder tout ça sur le cœur. Pas une thérapie, parce que je n'étais pas malade. Je ne parlais d'ailleurs jamais de toutes ces années de cellule, je regardais devant moi.

C'est Serge Rinaldi qui a monté *Approche*. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, on m'a dit qu'il était mort. Il avait accepté de travailler gratuitement sur le film, alors parfois on fermait la salle de montage et il allait bosser ailleurs pour se faire un peu de fric. Il buvait beaucoup mais ça ne se voyait pas. Pendant un de ses breaks, il était parti travailler sur un portrait de Mitterrand, un docu d'Anne Gaillard, elle l'avait embauché comme monteur. Anne Gaillard avait demandé sa carte d'identité à Mitterrand pour la filmer, il n'en avait pas. C'était un drôle de bonhomme, il était le premier Français et il n'avait pas de carte d'identité. Alors il avait fait des photos, rempli les formulaires, la préfecture lui en avait fabriqué une, et c'était Serge qu'on avait envoyé pour la récupérer. Il s'était acquitté de sa tâche et puis il était parti en dérive. Il rentrait chez lui complètement schlass vers 1 heure du matin quand, dans le métro, il s'était fait alpaguer par les flics pour ébriété sur la voie publique. Bien sûr, il s'était rebiffé, et les flics l'avaient fouillé. Pour seuls papiers, il avait la carte d'identité du président de la République. Bourré comme il l'était, Serge, il répondait n'importe quoi.

« C'est moi le président de la République ! »

Il se rendait pas compte, mais, pour les flics du IX^e, c'était une grosse affaire. Ils avaient appelé Beauvau, des condés de l'Intérieur avaient déboulé... Finalement, ils l'avaient relâché au petit jour, une fois l'affaire éclaircie.

Je ne sais pas ce qu'il est devenu Serge, je ne l'ai jamais revu. C'est possible qu'il soit mort parce que sinon je l'aurais bien recroisé

quelque part, j'en aurais entendu parler, il m'aurait envoyé un mot après le succès de *Bleu de chauffe*, lui qui m'avait connu dans la galère.

Je n'avais pas de logement à l'époque du tank, je dormais sur le décor, dans une caravane louée par Bernard Dauman, le producteur du film. À la fin du tournage, je me suis retrouvé à la rue comme au bon vieux temps de la rue des Maraîchers, comme au bon vieux temps de ma rupture avec Marie, comme au bon vieux temps de mon expulsion du squat...

Après *Approche*, ça n'a pas été facile pour moi. Quand votre premier long ne sort que dans une salle, je peux vous dire que vous en bavez pour en faire un autre. Le film est resté trois semaines à l'affiche au Berry-Zèbre : pas un article, pas une publicité, une simple mention dans *L'Officiel des spectacles* et *Pariscope*. J'allais voir la patronne du Berry-Zèbre pour savoir comment ça marchait et je suis tombé sur Meunier, le réalisateur de *La Bande du Rex*, qui sortait du cinéma. Il faisait partie des trois spectateurs présents dans la salle ce jour-là. Il avait bien aimé le film, il le trouvait vraiment puissant. Comment il avait atterri là, Jean-Henri ? J'ai pas pensé à le lui demander. *Pariscope* peut-être...

Elle était loin *La Bande du Rex*, Higelin, Tina Aumont et tous les autres. J'avais quand même gardé le contact avec certains. Stéphane Sperry, Jean-Jacques Flori. Je voyais aussi de temps en temps Tina Aumont que j'ai fait jouer dans *Enquête à domicile*, mon dernier long métrage, un film noir écrit très vite et tourné en dix jours, dix ans après *Approche*. J'en pouvais plus de me voir refuser tous mes projets par les décideurs, de me faire jeter de l'aide à l'écriture et ensuite de l'avance sur recettes. En continuant comme ça, j'allais me retrouver à quatre-vingts piges avec un unique long dans mon CV. J'ai donc encore une fois pris le taureau par les couilles et, grâce à Marie Wood et François Kirby qui avaient une société de production, je suis parvenu à tourner mon film. Tout petit budget, temps de tournage dément, scénario écrit à l'arrache, post-production s'étalant sur huit ans, mais copie zéro en 35 mm, projeté au CNC et passage en commission de classification au bout du compte. Le film est sorti en catimini au Studio Galande. Comme *Approche*, même punition : deux semaines sans affiches ni service de presse, trois entrées et demie sur Paris surface et retour aux oubliettes.

Dans *Enquête à domicile*, Tina joue une ramasseuse de champignons aphrodisiaques. Je l'avais retrouvée chez elle, dans un studio de la rue Delambre où elle vivait avec Jean-François Ferriol, un acteur qui avait tenté sa chance aux States et qui en était revenu

avec une immense photo de James Dean et un Stetson offert par Denis Hopper. Il se shootait à l'héro et il est mort du sida. Il avait tourné dans *Hammett* de Wenders, et dans un court métrage de Jean Seberg. En France, il ramait.

Tina, c'était une femme magnifique au temps de *La Bande du Rex*. C'est la came qui l'a perdue. Ses deux frangins venaient en Rolls lui apporter de temps en temps du liquide, elle était la honte de la famille, elle me faisait penser à Cendrillon. Son père ne voulait plus la voir. Elle vivait dans l'ombre, passant d'une chambre d'hôtel minable à un studio bordélique. Plus personne ne voulait la faire tourner parce qu'elle se shootait. Elle n'avait plus de veines, elle se piquait sur les doigts de pied. Je la prenais dans mes bras, je la serrais très fort, je lui donnais toute la chaleur humaine possible. Il y avait une photo scotchée au-dessus de son lit. La mienne. Ça m'avait beaucoup touché. Ce n'était pas une mise en scène parce que j'avais déboulé sans prévenir. Ça faisait au moins un an que je ne l'avais pas vue.

Je lui avais donné rendez-vous sur l'île de Juziers et elle était venue. Elle était toujours aussi belle malgré la drogue. Elle avait une voix un peu rauque avec un léger accent indéfinissable, une classe folle, une vraie diva de l'underground. Elle était heureuse que j'aie pensé à elle pour mon film. Je voulais qu'elle enlève son pantalon dans une séquence mais elle a refusé, elle aimait pas ses fesses. Je les trouvais bien moi, pourtant, ses fesses.

« Ok, j'avais dit, garde ton jean, on va faire avec. »

C'est dommage. Parce qu'elle avait un très beau cul.

Après ça, je l'ai plus revue Tina. Elle n'a jamais vu le film tellement la post-production s'est étalée dans le temps. Quand j'ai enfin pu le projeter, mon chef op, ma chef déco et quelques autres personnes étaient mortes entre-temps. Le cancer, le sida...

J'étais sorti depuis deux ans déjà quand, par un beau jour de juin, j'ai vu débouler Tran rue Jean-Jacques-Rousseau. Il était à la rue, il cherchait un hébergement. On vivait dans un superbe trois pièces juste au-dessus de la galerie Vérot-Dodat. *Parole de bandits* venait de sortir et on avait touché deux fois l'à-valoir. Peu après la remise du manuscrit chez Fayard, la directrice de collection, Georgette Elgey, nous avait reçus dans son grand bureau. Elle avait deux choses importantes à nous demander. Poniatowski, ministre de l'Intérieur, avait lu le manuscrit et tenait à faire une préface. Dans *Parole de bandits*, il y a une lettre ouverte envoyée par une détenue de Fleury-Mérogis à Françoise Giroud qui était à l'époque ministre de la Justice. Le patron de chez Fayard voulait qu'on retire la lettre sans nous donner d'explications. Marie et moi, on est sortis du bureau bien décidés à ne rien faire de tout ça. Une préface de Ponia ? Il fallait vraiment mal nous connaître pour nous demander ça. Il y avait comme une grosse erreur dans le calcul d'Elgey. Une préface de Ponia ? ? ? En sortant du bureau, sur le trottoir, en attendant le bus, on en était comme assommés, Marie et moi, qu'Elgey ait osé nous proposer une telle infamie. Non mais, pour qui ils nous prenaient exactement, les gens de chez Fayard ? Pour nous, *Parole de bandits*, c'était un livre où justement on avait donné la parole à ceux qui, pourtant concernés au premier chef, ne l'avait jamais. Une sorte d'espace sanctuarisé. Et voilà que celui qui à longueur d'année se répandait à la télé, celui à qui on tendait tous les jours des centaines de micros afin qu'il bave dessus ses discours de pachyderme, voilà qu'il osait quémander que nous aussi, on lui laisse la parole. On en était malades, Marie et moi, d'avoir été incompris à ce point-là par notre éditeur. On n'allait pas en rester là, et le coup de la lettre ouverte à Françoise Giroud nous restait aussi en travers de la gorge. On voulait en savoir plus. Tout ça cachait quelque chose qui semblait étroitement mêlé à la politique. Le soir même, on était dans le bureau de Claude Angeli, le patron du *Canard enchaîné*, qui nous a expliqué que Françoise Giroud était la maîtresse du patron de chez Fayard et que, conséquemment... Bien, on avait mis les pieds en plein dans le borborygme politico-

éditorial. On devait avoir les RG sur le râble depuis un certain temps pour que Ponia ait demandé à lire le manuscrit ! On a appelé Me Libman qui nous a reçus rue de Rivoli. Il a résolu l'affaire en deux coups de fil : on pouvait garder l'à-valoir et se faire éditer ailleurs, au Seuil par exemple. Là, on a rencontré Claude Durand qui nous a filé un nouvel à-valoir et le bouquin sortait deux mois plus tard avec une préface de Me Thierry Lévy et la lettre ouverte à Françoise Giroud qui en prenait pour son grade. Notre intention était claire : donner pour une fois la parole à ceux qui ne l'ont jamais. On était sidérés que Ponia ait cru une seule seconde que nous accepterions une préface du ministre de l'Intérieur, surtout celui-là. J'étais vexé. Il nous prenait pour qui, Ponia ? Et l'autre, là, la spécialiste de la IV^e République, l'amante religieuse de Mendès France, qui nous susurrail ses infamies : « Acceptez une préface de Ponia, ôtez la lettre ouverte à Françoise Giroud. »

J'étais sorti d'une réalité sordide pour retomber dans une autre, sauf que, maintenant, j'étais libre. Libre de ma parole, libre de mes écrits. Mon alliance avec Marie était solide, on s'entendait parfaitement et ils pouvaient toujours tous se l'accrocher en bandoulière pour nous faire retirer une virgule. Ponia, Elgey, Giroud, on leur a fait un grand bras d'honneur et on est partis trois mois en Grèce avec les deux à-valoir.

Juste avant de quitter la rue Jean-Jacques-Rousseau pour Orly, Tran nous est tombé dessus. Il venait de ressortir de prison et il était à la rue. Je lui ai filé les clefs du trois pièces et on a pris l'avion pour la mer Égée. On allait à Paros où il n'y avait encore personne. Le petit port de Naoussa était vide de touristes. On a d'abord logé chez l'habitant, puis on a trouvé une bergerie à Santa Maria. Il n'y avait aucune autre construction à Santa Maria, on y accédait par un chemin, en face on voyait l'île de Naxos. On est restés là plusieurs semaines sans voir personne. On allait faire nos courses à pied à Naoussa ou dans une ferme à trois kilomètres de Santa Maria. Et puis il a bien fallu rentrer pour gagner de l'argent.

Quand on est arrivés rue Jean-Jacques-Rousseau, l'appartement était complètement vide. Plus de chaîne stéréo, ma basse et mon ampli, ma petite caméra super-huit, nos disques, enfin tout ce qui avait un peu de valeur avait disparu. La porte n'avait pas été fracturée. C'était donc Tran, il n'y avait aucun doute à avoir.

Je suis entré dans une rage folle. Je suis monté dans le XX^e et j'ai demandé un calibre à Jacky le Bordelais qui a ricané. Je lui ai raconté le casse, les clefs prêtées. Il m'a passé un Smith & Wesson 459, un 9 mm. Je suis parti en chasse pour régler son compte à Tran dans les cités, là-haut, au-dessus de l'ancienne butte

à Morel. La chasse a duré plusieurs mois, je ne le trouvais toujours pas. Marie en avait marre, elle me disait de laisser tomber, que ce type me faisait régresser. Elle avait pas tort mais j'avais encore les réflexes des voyous. On ne pouvait pas me casser comme ça sans que je réagisse. Et puis, le temps aidant, j'ai lâché l'affaire. J'ai planqué le calibre et je l'ai oublié.

C'est bien des années plus tard que j'ai appris où il se cachait, Tran. Il avait été en taule et ensuite en hôpital psychiatrique. Après m'avoir cassé, lui et un complice étaient montés en Alsace pour une affaire et ils s'étaient fait arrêter à un barrage après un braquage raté.

Je buvais un verre dans un bar du XX^e avec de vieilles connaissances quand on m'a appris que Tran était sorti depuis quelques mois. Il était en piteux état, on lui avait coupé une jambe, il était à la ramasse et vivait dans une cave des cités vers la rue de la Noue, à Bagnolet. La jambe coupée ? Tiens donc, Sarah Bernhardt avait encore frappé ou quoi ?

J'ai hésité. Monter sur Bagnolet pour lui régler son compte après toutes ces années. J'ai attendu la nuit et je suis allé chercher le Smith & Wesson que j'avais planqué dans un tombeau au cimetière du Montparnasse. À l'aube, ma décision était prise.

J'ai rendu l'arme à Jacky.

« C'est fait ? qu'il m'a demandé.

– C'est fait.

– Tu seras toujours un voyou Nan, rentre-toi bien ça dans la tête. »

Il a fait tourner le barillet et il a vu qu'il ne manquait aucune balle.

« T'as remis des balles ?

– Non. Je m'en suis pas servi. La vie m'a vengé. »

Je lui ai raconté ce qui s'était passé pour Tran, sa jambe coupée, la misère dans laquelle il végétait.

Lui, il serait monté à Bagnolet et l'aurait fumé sans état d'âme. Pour moi c'était différent, sa vie de merde était ma vengeance. J'aurais fait quoi, de toute façon ? C'est sûr que je ne lui aurais pas tiré dessus avec sa jambe en moins. Rien que d'avoir le calibre dans la main, d'avoir pris le métro avec, je me sentais mal. J'en avais définitivement terminé avec tout ça et depuis très longtemps.

Il habitait plus dans le XX^e Jacky, il vivait à Pigalle. Un studio rue Germain-Pilon. Ça m'avait fait tout drôle de voir son vrai nom sur la boîte aux lettres. Alors quoi ? Il était devenu un homme comme les

autres, avec une adresse ? Il payait ses factures, répondait aux convocations de la brigade criminelle et aux lettres en provenance de Fresnes ? Ça ne lui ressemblait pas. Il vivait là avec une blonde qui m'avait serré la main distraitemment, en déshabillé, pas encore bien réveillée à 3 heures de l'après-midi. Lui, il était superbien sapé maintenant, c'est peut-être elle qui l'obligeait, qui le conseillait. On s'est quittés comme ça. Quelques mois plus tard, il se faisait enfermer vivant dans une malle et jeter dans la Seine.

J'avais revu Carmen à l'occasion. Oh, elle pouvait plus le voir le Bordelais, pour elle c'était terminé depuis longtemps notre jeunesse. Elle m'en disait que du mal de Jacky. Un peu avant de se faire tuer, il l'avait mise à l'amende parce qu'elle voulait plus tapiner pour lui, elle en avait marre du cimetière des éléphants comme on appelait le cours de Vincennes parce qu'il n'y avait plus que de vieux tapins là-bas avant que les Roumaines s'y installent. Elle avait acheté une grande enveloppe kraft et du papier cul. Elle avait bourré l'enveloppe et elle l'avait jetée dans la boîte aux lettres là-bas, rue Germain-Pilon. On aurait bien dit une enveloppe pleine de liasses. Il avait demandé trente briques pour l'amende le Bordelais, pour qu'elle reprenne sa liberté Carmen. Quand il avait ouvert la boîte, il avait dû être content vu l'épaisseur de l'enveloppe. Elle avait ajouté un petit mot : « Va te faire enculer et après torche-toi le cul avec ça. » Il était devenu fou de rage et avait foncé dans le XX^e pour la descendre, elle et son nouveau mec. Il l'avait ratée de peu. Elle s'était mise au vert en Bretagne et lui s'était fait assassiner quelques semaines après. La chronique du temps des voyous était toujours la même, on se serait crus au temps des chourineurs.

Après ça, j'ai repris ma vie d'écrivain. J'étais soulagé d'avoir rendu l'arme au Bordelais et que toute cette affaire que je traînais depuis des années se soit terminée comme ça. J'en avais tiré une leçon de plus. Pas la peine de s'énervier, il fallait se souvenir du proverbe chinois : « Installe-toi au bord du fleuve et tu verras passer le corps de ton ennemi. » Piètre ennemi, il faut bien le reconnaître. Ce genre de mec vous fait juste perdre du temps.

Après la rue Jean-Jacques-Rousseau, on a trouvé un loft rue de Londres qu'on a quitté un an plus tard pour un beau trois pièces rue d'Assas. C'est là que tout a dégénéré entre Marie et moi. C'est là qu'elle a fini par jeter mes affaires par la fenêtre tellement j'étais devenu insupportable depuis que je faisais des films. Notre couple partait à vau-l'eau et j'étais bien incapable, malgré la naissance de notre fils, d'empêcher le naufrage.

Pour mon premier court métrage, j'avais rencontré des comédiens. J'allais chez eux, je leur apportais gentiment le script. Pierre Clémenti m'avait fait attendre un matin dans son salon. C'était sale, plein de mégots de joints partout dans des cendriers. Ça puait le renfermé. Il était sorti de sa chambre au bout d'une demi-heure. Il était complètement ensuqué. Moi je pétai le feu, je buvais pas, je fumais pas, je faisais du sport. Je piaffais depuis une demi-heure dans son salon cradingue, mais je suis resté poli parce que je ne voulais pas juger sur les apparences. Il m'a parlé avec une voix pâteuse. Je lui ai expliqué en deux mots de quoi il s'agissait, le rôle.

« Je fais plus de courts métrages, je fais des films moi-même maintenant. Et puis je ne veux pas jouer les "plantés", ça nuirait à mon image. »

Dans mon scénario, le mec se prenait une lame dans le ventre. Je suis reparti vachement déçu, on m'avait dit que c'était un mec bien et j'avais trouvé un mec mal dans sa peau, complètement défoncé, qui tenait trop à son image virtuelle.

J'en ai rencontré un autre, un nommé Jo Dallesandro qui avait tourné dans les films de Warhol, de Paul Morrissey. Même punition mais encore pire, là c'étaient carrément des shooteuses qu'il y avait sur la table basse de sa petite chambre dans le VI^e. Putain, ça commençait mal mon casting ! Moi je venais de renaître, en quelque sorte, j'étais tout neuf, tout plein d'une bonne énergie naturelle. Je déboulais dans un milieu embourbé dans la came, dans l'alcool, dans les médicaments. Enfin, pas tous quand même. Les techniciens fumaient bien un peu d'herbe ou de shit, mais ils avaient intérêt à pas trop se défoncer pour faire le point et pas péter des HMI toutes

les cinq minutes ou foutre la perche dans l'œil de la star.

J'ai tout de suite aimé la technique lourde, contraignante, les longues mises en place de la lumière. Avec JJ, on avait porte ouverte chez Alga. Il avait simplement dit : « C'est un jeune réalisateur qui fait son premier film, je fais l'image » et Alga lui avait prêté une caméra 35 mm pour une semaine. Je ne sais pas si ce genre de chose serait encore possible aujourd'hui. On avait tout eu gratos, la lumière aussi. C'est très cher, la lumière. Je voulais jamais un diaph en dessous de 4 pour avoir une bonne profondeur de champ, donc il fallait beaucoup de lumière, il râlait JJ.

« Tu m'embêtes avec ton diaph de 4, on va jamais pouvoir déboucher tout ça avec cinq mandarines ! »

J'avais fait beaucoup de photos depuis ma sortie. Je développais moi-même les négatifs, je faisais les tirages dans la salle de bains, le révélateur dans la baignoire. J'aimais bien les longues focales et ça foutait encore plus la merde sur le tournage.

C'était mon premier film avec une équipe de pros mais je m'en suis plutôt bien tiré. Je savais exactement ce que je voulais et ça c'est très bien pour l'équipe qui vous attend au tournant. JJ me conseillait quand même parce que j'étais novice, surtout sur le rendu des couleurs. On avait de la Kodak et la lumière naturelle ressortait en bleu sur le positif image. C'était un grand chef op JJ, un homme d'un calme olympien. On n'avait pas pu obtenir de travelling, j'ai fait avec. J'ai fait des zooms, des panos, je me suis débrouillé comme j'ai pu. J'ai essayé d'avoir la Louma pour une journée sur la butte à Morel, mais les mecs ont rigolé, j'étais naïf, j'avais pas un rond, c'était ma petite sœur Bernadette qui avait payé la pellicule, et je voulais la Louma... J'avais imaginé un grand mouvement d'appareil sur la butte à Morel et je me suis retrouvé avec la caméra sur son pied... Obligé de faire un découpage, de *charcuter* la séquence, je disais.

Heureusement, grâce à Philippe Nahoun qui tenait un rôle dans le film, celui que Clémenti avait refusé, j'ai rencontré Anne-Marie Berri et elle m'a sorti de l'ornière. Je parlais beaucoup avec elle, je la voyais presque tous les jours, on s'entendait bien, c'était une femme très ouverte, un vrai mecène. On partait tous les deux dans sa petite voiture, elle me faisait rencontrer plein de gens. On discutait de tout. Sa famille ; son père Thomas qui en avait bavé, qui avait bu de la pisse de chameau dans le désert pour arriver en Irak, et comment il s'en était sorti royalement dans les affaires, et puis le bordel que ça avait foutu qu'elle se marie avec un juif, ses frères, Paul, Jean-Pierre qu'elle adorait, comment lui et Claude avaient sauvé la femme et les gosses de Milos Forman, avant

l'arrivée des chars russes.

À propos de frontière, j'ai toujours un pied dans le merveilleux et l'autre dans la très dure réalité. Il m'est arrivé plusieurs fois des histoires qui touchent à l'inconnu, au mystère. Quand je préparais mon film *Approche*, je bossais sur le décor avec mon ami Léonardi, le peintre. Il m'aidait pour la construction du tank que je fabriquais avec du matériel qu'on récupérait dans les bennes ou dans les dépôts sauvages sur les trottoirs. On partait en maraude tous les deux dans sa 4L fourgonnette. Un matin, il devait passer voir sa mère dans le XIII^e. Je l'ai accompagné et pendant qu'il réglait certains problèmes avec elle, j'ai feuilleté des revues d'art. Je suis tombé sur des photos de toiles qui m'ont frappé comme une révélation. J'en suis resté bouche bée tellement l'effet était puissant.

« C'est qui ? j'ai demandé à Léo.

– Tu connais pas ? C'est Vlamincx, c'est hyperconnu pourtant. »

Je ne connaissais pas Vlamincx. Je n'étais pas érudit en peinture il faut dire. Vlamincx, j'ai tout de suite trouvé ça sublime, même comme ça, en petites reproductions dans une revue. Du coup, j'ai pas arrêté d'en parler toute la semaine. Je demandais aux techniciens : « Tu connais Vlamincx, le peintre ? » Et s'ils ne le connaissaient pas, ils en entendaient parler. Je n'avais que ce nom-là à la bouche.

On en avait terminé avec le décor, on était à trois jours du premier tour de manivelle. Il manquait encore quelques éléments. On était le vendredi. En partant pour le studio qui se trouvait du côté de Saint-Denis, j'ai dit à Léo : « Prends la petite rue, là, sur la gauche, les gens déposent toujours des trucs sur le trottoir. »

Et effectivement, à vingt mètres devant nous, sur le trottoir, il y avait un dépôt sauvage. On s'est garés et on est descendus pour fouinasser dans les ordures. Léo a trouvé une sorte de manette qui pouvait servir, et moi rien.

Et puis, avant de remonter dans la 4L, j'ai ramassé une grande feuille qui traînait dans le caniveau. Au revers, il y avait un dessin qui m'a semblé plutôt bien, alors je l'ai gardé.

« C'est quoi ? m'a demandé Léo.

– Je sais pas, j'ai dit, c'est un dessin, c'est pas mal. »

Il me l'a pris des mains et il s'est mis à le regarder de près. Il l'a regardé longtemps sans rien dire. Et puis il a dit d'une voix blanche :

« C'est un Vlaminck, Nan, c'est une litho de Vlaminck. Elle est signée. »

Je pensais qu'il se foutait de moi. J'ai rigolé.

« OK, j'ai dit, donne-moi cinq mille balles et elle est à toi !

– C'est un Vlaminck Nan, qu'il continuait sérieusement, une lithographie signée. »

Il ne bougeait plus. Il restait là avec le grand papier à la main, adossé au cul de la voiture. Il était tout pâle, tout bizarre.

« T'es sûr... ? j'ai demandé.

– Certain, elle est signée. C'est Vlaminck, je connais, une vue typique de banlieue. »

Vlaminck ? J'avais que ce nom-là à la bouche depuis une dizaine de jours, comme une obsession, une possession. Il le savait Léo, ça le faisait rigoler même : « Y a pas que Vlaminck, Nan, chez les fauves, il y a Rouault, Van Dongen... » Il faisait moins le malin, tout d'un coup. On se regardait sans rien dire parce qu'on savait tous les deux que quelque chose venait d'arriver, quelque chose d'éblouissant avait traversé la porte lézardée de la normalité. Filmés en plongée, on devait avoir l'air de deux gamins des rues dans un halo de lumière céleste. C'était comme un petit miracle, ce qui venait d'arriver.

On est remontés dans la caisse et il a démarré, on était attendus sur le plateau du film. De temps en temps, Léo arrêta la voiture et il allait regarder le papier, puis il se remettait au volant.

« C'est un Vlaminck, Nan, tu as trouvé une litho de Vlaminck dans le caniveau. »

Il était si sérieux que ça faisait peur.

Une fois arrivé au studio, je me suis mis au boulot, il me restait des éléments à souder. Le tournage commençait deux jours plus tard. Mais lui, Léo, il est resté les mains ballantes, et puis il m'a dit : « Je file à Drouot, je vais faire expertiser le papier, je veux en avoir le cœur net. »

Il est revenu dans l'après-midi. C'était bien une litho de Vlaminck, aucun doute.

« Et Dalí, tu connais ? qu'il m'a demandé.

– Oui, je connais.

– Je vais te montrer des photos, j’ai tout un tas de revues sur Dalí, qu’il m’a dit, tu me diras ce que tu en penses et on retournera faire les bennes, OK ? »

Je sais plus ce que je lui ai répondu mais j’ai jamais trouvé de Dalí dans les poubelles. J’ai terminé le décor et le tournage a commencé le lundi comme prévu.

Voilà, c’est une belle histoire pour finir un livre, non ?

Mais je laisserai les derniers mots à un homme unique que j’ai eu la chance de rencontrer.

J’ai commencé la lecture de votre manuscrit que je trouve formidable. Merci de me rappeler à mon bureau. Votre lecteur impatient, Jean-Marc Roberts.

C’est ce que je dis toujours maintenant : pour publier un livre il faut être trois, un auteur, un éditeur et un homme de lettres, le facteur.

Jean-Marc Roberts aimait beaucoup la poste parce qu’il avait reçu plein de bons manuscrits envoyés directement à son nom. Un jour, alors qu’on discutait du quiproquo de départ pour *Bleu de chauffe*, il m’avait dit : « Si je devais avoir une œuvre d’art dans mon bureau, ce serait un bronze en hommage à la poste, une boîte aux lettres, quelque chose comme ça... »

Films de Nan Aourousseau

- 1982 : *Dernier arrondissement*. Court-métrage de 12 minutes en 35 mm couleurs. Scénario et réalisation. Fiction. Production Jean Claude Fleury.
- 1984 : *Treize*. Court-métrage de 26 minutes en 35 mm noir et blanc. Scénario et réalisation. Fiction. Production I.N.A. FLIM FILMS. Stéphane Sperry.
- 1986 : *La Machination*. Court-métrage de 13 minutes en 35 mm couleurs. Scénario et réalisation. Fiction. Production Bernard Dauman.
- 1990 : *Approche*. Long-métrage de 110 minutes en 35 mm couleurs. Scénario et réalisation. Fiction. Production Bernard Dauman.
- 1993 : *Petit Moyen Grand*. Reportage de 26 minutes tourné en vidéo à Madagascar. Production Fondation de France.
- 2000 : *Enquête à domicile*. Long-métrage de 90 minutes en 35 mm noir et blanc. Scénario et réalisation. Fiction. Production R.M. Production.

Scénarios

- 1980 : *La Bande du Rex*. Écrit en collaboration avec Jean-Henry Meunier. Long-métrage de fiction. Production Jean-Claude Fleury.
- 1999 : *Le Scorpion*. Écrit en collaboration avec Michel Thibaud. Long-métrage de fiction. Production Jean-Claude Fleury.

DU MÊME AUTEUR

Bleu de chauffe, *roman*, Stock, 2005

Du même auteur, *roman*, Stock, 2007

Le Ciel sur la tête, *roman*, Stock, 2009

Quand le mal est fait, *roman*, Stock, 2010

Quartier charogne, *récit*, Stock, 2012